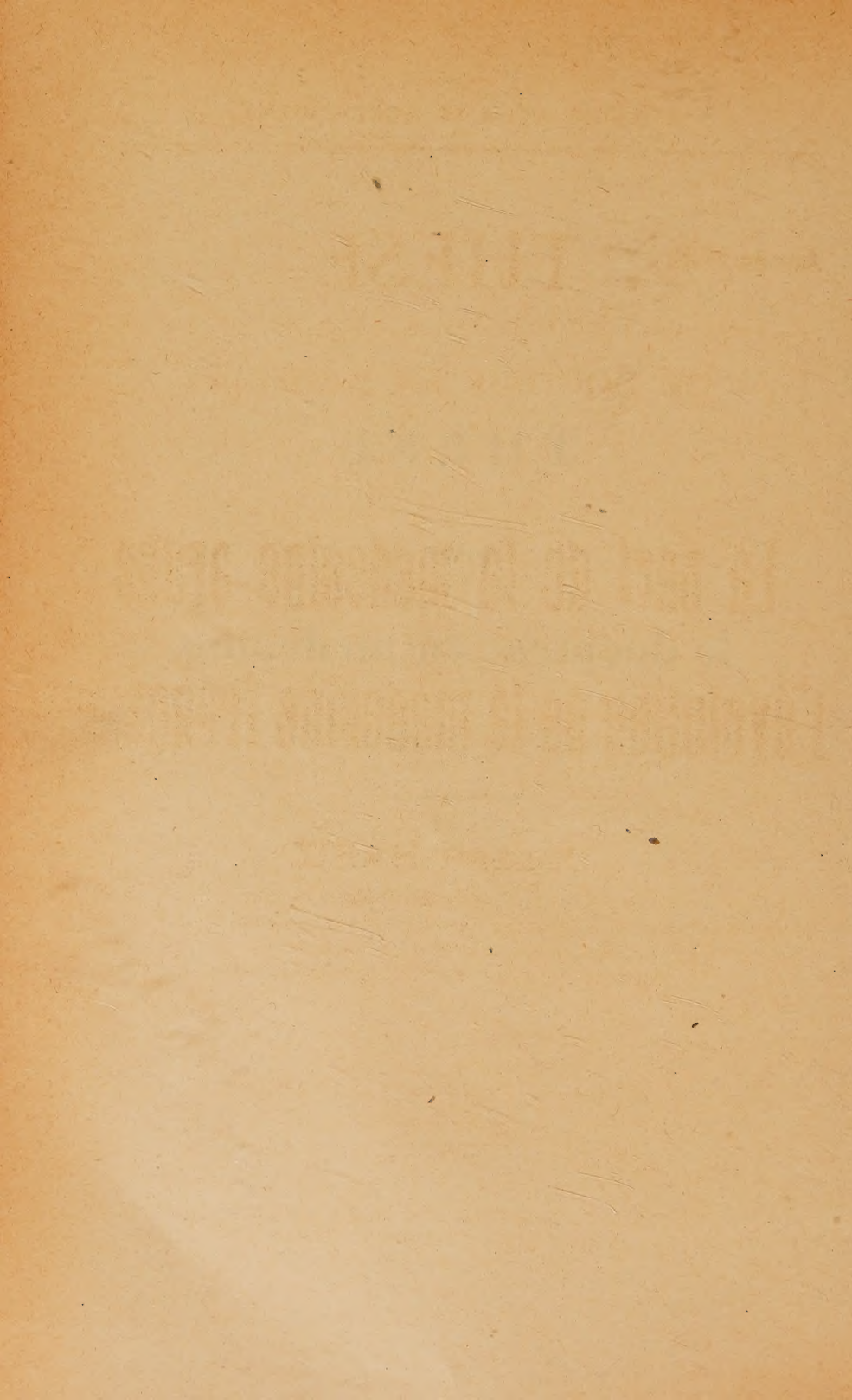


THÈSE

pour

le doctorat en médecine



UNIVERSITÉ DE PARIS

.....

FACULTÉ DE MÉDECINE

Année 1922

THÈSE

POUR L'OBTENTION DU TITRE

DE DOCTEUR EN MÉDECINE

La part de la médecine arabe DANS l'évolution de la médecine française

PAR

JOSEPH HARIZ

Ex-interne provisoire des Hôpitaux de Paris

Médaille de bronze de l'Union des Femmes de France (Croix-Rouge Française)

Membre de la Société Asiatique

Membre de la Société de l'Histoire de Médecine

Président: Professeur A. GILBERT

IMPRIMERIE "GRAPHIQUE"

9, Rue Saint-Gilles — Paris (III^e)

1922

LE DOYEN:
PROFESSEURS:

M. ROGER

MM.

Anatomie	NICOLAS.
Anatomie médico-chirurgicale.....	CUNEO.
Physiologie	Ch. RICHET.
Physique médicale.....	André BROCA.
Chimie organique et chimie générale.....	DESGREZ.
Bactériologie	BEZANÇON.
Parasitologie et histoire naturelle médicale.....	BRUMPT.
Pathologie et thérapeutique générales.....	Marcel Labbé.
Pathologie médicale.....	N...
Pathologie chirurgicale.....	LECENE.
Anatomie pathologique.....	LETULLE.
Histologie	PRENANT.
Pharmacologie et matière médicale.....	RICHAUD.
Thérapeutique	CARNOT.
Hygiène	BERNARD.
Médecine légale.....	BALTHAZARD.
Histoire de la médecine et de la chirurgie.....	MENETRIER.
Pathologie expérimentale et comparée.....	ROGER.
	ACHARD.
Clinique médicale.....	WIDAL.
	GILBERT.
	CHAUFFARD.
Hygiène et clinique de la première enfance.....	MARFAN.
Clinique des maladies des enfants.....	NOBECOURT.
Clinique des maladies mentales et des maladies de l'encéphale	CLAUDE.
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques....	JEANSELME.
Clinique des maladies du système nerveux.....	P. MARIE.
Clinique des maladies contagieuses.....	TEISSIER.
	DELBET.
Clinique chirurgicale.....	LEJARS.
	HARTMANN.
	GOSSET.
Clinique ophtalmologique.....	De LAPÉRONNE.
Clinique des maladies des voies urinaires.....	LEGUEU.
	BRINDEAU.
Clinique d'accouchements.....	COUVELAIRE.
	JEANNIN.
Clinique gynécologique	J.-L. FAURE.
Clinique chirurgicale infantile.....	BROCA Auguste.
Clinique thérapeutique	VAQUEZ.
Clinique oto-rhino-laryngologique	SEBILEAU.
Clinique thérapeutique chirurgicale.....	DUVAL.
Clinique propédeutique	SERGEANT.

AGRÉGÉS EN EXERCICE:

MM.

ABRAMI
ALGLAVE
BASSET
BAUDOUIN
BLANCHETIERE
BRANCA
CAMUS
CHAMPY
CHEVASSU
CHIRAY
CLERC
DEBRE
DESMAREST
DUVOIR
FIESSINGER
GARNIER
GOUGEROT

MM.

GREGOIRE
GUENIOT
GUILLAIN
HEITZ-BOYER
JOYEUX
LABBE (Henri)
LAIGNEL-LAVASTINE
LANGLOIS
LARDENNOIS
LE LORIER
LEMIERRE
LEQUEUX
LEREBoullet
LERI
LEVY-SOLAL
MATHIEU
METZGER

MM.

MOCQUOT
MULON
OKINCZYC
PHILIBERT
RATHERY
REITTERER
RIBIERRE
RICHAUD
BOUSSY
ROUVIERE
SCHWARTZ
STROHL
TANON
TERRIEN
TIFFENEAU
VILLARET

Par délibération en date du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE
MONSIEUR LE PROFESSEUR A. GILBERT

*Professeur de Clinique Médicale à l'Hôtel-Dieu,
Membre de l'Académie de Médecine,
Commandeur de la Légion d'Honneur*

Hommage et profond respect

A MONSIEUR

LE PROFESSEUR AGGREGÉ M. VILLARET

Médecin des Hôpitaux de Paris
Chevalier de la Légion d'Honneur

Hommage et remerciements

A MES MAITRES AUX HOPITAUX de PARIS

A MES MAITRES A LA FACULTÉ FRANÇAISE
DE BEYROUTH (Liban)

A Monsieur le Dr HENRI MARÉCHAL

*Chef de Clinique,
Adjoint à la Faculté de Paris*

qui ne cessa de porter un grand intérêt
à cette thèse

A MES ANCIENS COLLÈGUES ET AMIS
AUX HOPITAUX DE PARIS

A MON PÈRE ET MA MÈRE

témoignage de vive affection
et de reconnaissance

A MES FRÈRES ET MA SŒUR

A MON FRÈRE AMINE HARIZ,

Pharmacien de 1^{ère} classe

témoignage de vive sympathie

A MES ONCLES MATERNELS ET PATERNELS

témoignage de vive reconnaissance

A MES COUSINS ET COUSINES ET LEURS
FAMILLES

témoignage de profonde amitié

A LA MÉMOIRE DE MES AMIS

morts pendant la guerre

A MES AMIS ET CAMARADES

témoignage d'amitié

AVANT-PROPOS

*La part de la Médecine arabe dans l'évolution
de la médecine française*



AVANT-PROPOS

La part de la Médecine arabe dans l'évolution de la Médecine française

Traiter « la part de la médecine arabe dans l'évolution de la médecine française » en commençant par l'histoire de chaque école de médecine en France, m'a paru, de cette façon, un sujet amputé, ou étudié seulement dans sa deuxième moitié.

En effet, il est incomplet en parlant de Gérard de Crémone, par exemple, et de la science médicale qu'il a répandue dans toute l'Europe au XII^e siècle, et plus tard, si on se contente de la deuxième partie de la vie du grand traducteur.

Il est du devoir de l'historien de suivre Gérard pas à pas à travers l'Espagne à cette époque et de s'occuper surtout de son séjour à Tolède, séjour qui a duré un demi-siècle environ.

C'est à Tolède que Gérard, qui a traduit à lui tout seul autant que les autres traducteurs réunis, c'est là, dis-je, qu'il a pu s'initier aux Sciences des Arabes, et enrichir les bibliothèques occidentales du temps, de soixante-seize ouvrages choisis des meilleurs auteurs arabes et dans toutes les branches des connaissances humaines.

C'est à Tolède, et sous les auspices de son archevêque Raymond, Français d'origine, ancien moine de Cluny, que les traducteurs venus de différents pays d'Occident, puisèrent dans la Science arabe, pour enrichir la langue latine.

Et c'est à Bagdad que les Arabes avaient traduit les auteurs grecs en leur langue trois siècles avant.

En conséquence, une comparaison entre les deux centres intellectuels m'a paru nécessaire pour saisir d'un coup d'œil l'enchaînement des faits historiques, et pour parcourir le chemin que la Science a fait autour de la Méditerranée.

Et c'est en faisant la comparaison entre les deux mouvements scientifiques, celui de l'Orient et celui de l'Occident, que nous entamons notre sujet sans autre transition, en parlant de ce dernier mouvement, qui abrégé pour l'Europe les nuits du Moyen-Age.

La part de la médecine arabe dans l'évolution de la médecine française est une partie de cette dette scientifique gigantesque que l'Europe a contractée vis-à-vis de l'Espagne arabe.

Ainsi, au fur et à mesure que nous quitterons l'Orient en l'effleurant pour montrer les traits les plus caractéristiques de son mouvement scientifique, nous nous attarderons pour préciser le déve-

loppement du même mouvement en Occident, et surtout pour démontrer, dans la mesure du possible, « la part de la médecine arabe dans l'évolution de la médecine française », qui est l'objet de notre Thèse.

Un sujet de thèse touchant à l'histoire de la médecine arabe nous tentait depuis longtemps. Nous avions plusieurs sujets de cet ordre en vue, quand nous avons soumis le projet à notre maître, Monsieur le Professeur A. Gilbert.

L'idée rencontra toute son approbation d'abord, et toute son attention ensuite.

1° L'idée rencontra toute son approbation d'abord, puisqu'il nous encouragea et nous conseilla de chercher toujours dans cette voie féconde, instructive et captivante qu'est l'histoire de la médecine.

C'est en obéissant à cette idée que le Professeur Gilbert et le Professeur agrégé Maurice Villaret nous proposèrent comme membre, et furent nos parrains, à la Société française de l'Histoire de la Médecine.

2° L'idée eut toute son attention ensuite, puisqu'il nous promit de nous indiquer une voie à suivre et une direction à étudier et à approfondir.

L'attente ne fut pas de très longue durée.

C'est en ayant le précieux recueil de Franklin (1) entre les mains chez lui, que le Professeur Gilbert nous suggéra l'idée de traiter ce vaste sujet : « La part de la médecine arabe dans l'évolution de la médecine française. »

Un an de recherches s'écoula avant que nous ayons pu soumettre au Professeur Gilbert les vingt premières pages de ce travail accompagnées du plan complet de l'ouvrage.

Douze pleines lunes ont été employées pour nous documenter sur un sujet aussi vaste s'étendant sur dix siècles et embrassant plusieurs peuples et plusieurs continents.

La bibliographie donnée à la fin de cette thèse ne présente qu'une partie des manuscrits et des imprimés consultés par nous dans les différentes bibliothèques de Paris et de langues diverses.

Ce sujet ne peut être épuisé dans une thèse et dans l'espace de deux ans ; c'est le travail d'une vie.

Au fur et à mesure de nos recherches, nous trouvâmes des choses historiques d'un grand intérêt scientifique, que le Professeur agrégé Maurice Villaret, pour nous encourager et nous témoigner sa sympathie, voulut bien rédiger et signer avec nous ; elles ont été communiquées à différentes sociétés savantes (2).

C'est à Monsieur le Professeur A. Gilbert, c'est au Professeur agrégé Maurice Villaret, que vont notre reconnaissance et nos remerciements.

(1) Franklin. Voir la Faculté de Paris.

(2) « Contribution à l'étude de la médecine arabe anti-islamique », par MM. Maurice Villant et Joseph Hariz (Société française de l'Histoire de médecine, mars 1922).

PLAN GENERAL DE L'OUVRAGE

Nous n'avions pas le choix dans le plan à suivre pour écrire cette thèse. L'ordre des faits chronologiques s'imposait, nous avons dû nous incliner devant les faits historiques.

La civilisation des Arabes date du neuvième siècle environ ; ce fut au X^e siècle que Gerbert d'Aurillac vint en Espagne pour étudier chez les Arabes, et répandre leur science en Europe, notamment en France par les Ecoles de Reims et de Chartres. Voilà notre premier chapitre, précédé par des notes préliminaires indispensables.

Au XI^e siècle, ce fut Constantin l'Africain qui répandit la science arabe en Italie, et plus tard en France, par l'intermédiaire de l'école de Salerne. Voilà notre deuxième chapitre.

Au XII^e siècle, Gérard de Crémone fut, après les deux précédents précurseurs, le grand trait d'union entre la science arabe et tout l'Occident. Ce sera notre troisième chapitre.

Il nous semble ensuite que la Faculté de Montpellier, par sa position géographique, fut la première à recevoir la science arabe et à l'enseigner durant plusieurs siècles. Cette étude fera l'objet de notre quatrième chapitre.

La Faculté de Paris, qui enseigna les auteurs arabes à son tour pendant plusieurs centaines d'années, formera le cinquième chapitre de cette thèse.

Les autres écoles de médecine en France ayant reçu plus tard leur bulle, aux XV^e, XVI^e et XVII^e siècles, ont dû vraisemblablement suivre l'exemple de leurs aînées ; c'est pour cette raison que nous n'avons pas voulu nous étendre sur ce chapitre.

On lira tout de suite après ce travail les conclusions et la liste de quelques mots français dérivés de l'arabe, témoins de la part de la science arabe dans l'évolution de la science française.



Introductions

Préliminaires

INTRODUCTION. — PRELIMINAIRES

Il y a eu des précurseurs en tout, et c'est le résultat prématuré de leurs efforts passés qui incite ceux de la deuxième génération, mieux outillés et plus instruits par l'exemple des autres, à aller plus loin, et à atteindre des résultats définitifs devant lesquels on ne peut que s'incliner.

Khalid-Ybn-Yazid, petit-fils de Mouawiat, fondateur de la Dynastie des Ommiades à Damas, et arrière petit-fils du fameux Abou-Soufian, antagoniste du prophète, fut le premier vers la fin du septième siècle à ordonner la traduction des livres grecs en arabe. Il se distingua par ses connaissances dans l'alchimie. L'alchimie de Khalid est encore proverbiale et les rimes populaires qui font allusion à la « Kima Khalid » (alchimie de Khalid) sont encore assez nombreuses dans tout le Monde arabe.

Ceci se passa vingt-cinq ans avant la conquête de l'Espagne par Tariq en 710. Tariq laissa son nom au détroit et à la montagne de Gibraltar, et cette conquête fut sous le sixième Khalife ommiade, Al-Walid-Ibn-Abdul-Malik et presque un siècle après l'Hégire.

Il était tout naturel que les adversaires des Ommiades en fassent autant, et Jabir-Ibn-Haïan, le fameux Gueber de Berthelot, qui fut l'élève de l'Imam Jaffar, VI^e Imam d'Ahloul-Balt (cousins germains du Prophète, et descendants de lui, par Fatma, sa fille, femme d'Ali), Jabir, dis-je, se distingua dans la même matière, et l'alchimie de Gueber, restée proverbiale en Orient, a fait couler des flots d'encre en Occident. Khalid, poète et musicien, sacrifia, comme l'Imam Jaffar, le trône à la Science.

Jabir était postérieur à Khalid-Ibn-Yazid.

.....
Les précurseurs de deux camps adverses ayant disparus, un temps d'incubation était plus que nécessaire pour faire éclore, un siècle plus tard, un mouvement scientifique immense, constitué cette fois, par les efforts unanimes de deux partis.

Al-Mamoun, fils du fameux Haroun-Al-Rachid, gouverna le Khou-rassan sous le sègne de son père. Il fut confié par celui-ci, d'abord à Jaffar le Barmacide, fils de Yahia, son premier ministre, et plus tard à Al-Fadl-Ibn-Sahl, partisan de l'Iman Jaffar et gouverneur de Khou-rassan après la disparition des Barmacides. Al-Fadl était le frère de Hassan-Ibn-Sahl, beau-père d'Al-Mamoun, tous deux leaders chiïtes et amis des Sciences et des savants comme nous allons voir.

Al-Mamoun, plus tard septième Khalife abasside, avait été initié par Jaffar le Barmacide et Al-Fadl-Ibn-Sahl, et c'est l'influence de Jaffar et du Fadl, partisan de l'autre Jaffar, maître de Jabir,

qui opéra chez Al-Mamoun et détermina le plus grand des mouvements scientifiques que le monde ait jamais vu.

L'auteur du fameux livre « *Al-Fihrist* », édition de Leipzig 1872. page 343, cite un fait digne d'intérêt concernant les causes qui ont déterminé Al-Mamoun à créer et à aider ce mouvement scientifique intense. En effet, Abou-Yaqoub Al-Warraq raconte en parlant de cette multiplication des livres de philosophie et autres sciences anciennes :

« Une des causes de cela, dit-il, est que le Khalife Al-Mamoun rêva dans son sommeil qu'un homme d'un teint blanc, plein de couleurs, « plein de rougeur », au front large, aux sourcils qui se joignent, à la tête chauve en avant, aux yeux grands et ronds, aux traits beaux, était assis sur son trône. »

Al-Mamoun dit : « J'étais tout près de lui, plein de profonde admiration pour sa vénérable personne. Qui es-tu ? lui dis-je. Il répondit : « Je suis Aristotalis (Aristote) », alors j'en étais content et je dis : O Sage, oserais-je te demander quelque chose ? — Demandes ! répliqua-t-il. — Je dis : Qu'est-ce que le beau ? — Le beau, dit-il, est ce qui l'est dans la raison. — Je dis : Quoi encore ? — Il répondit : Ce qui l'est dans la loi. — Je répliquai : Quoi encore ? — Il dit : Le beau est ce qui l'est chez le public. — J'ajoutai : Quoi encore ? — Il répondit : Et puis... il n'y a plus de puis ». L'auteur fait suivre ce songe par un fragment d'autre version et ajoute : « Ce songe était une des causes affirmatives pour l'extraction (traduction) des livres ».

Les deux Jaffars et Al-Fadl, à un siècle d'intervalle ont droit à la reconnaissance éternelle du Monde arabe d'abord, et du Monde civilisé ensuite.

Et si l'apparition d'Aristote à Al-Mamoun dans le songe, apparition dont la mise en scène avait été préparée du temps de Jaffar et Deil-Fadl, est donnée pour expliquer l'élan qu'a mis ce Khalife pour faciliter la tâche des traducteurs du grec en arabe, l'âme d'Aristote n'a manifesté sa présence que trois siècles plus tard dans la personne d'Ibn-Rouchd (Averrhôes) (1), qui vécut seize siècles après le Maître, et en fut le plus grand commentateur, et celui qui comprit le mieux Aristotalis (Aristote).

Voilà de quoi réjouir les spiritistes à travers les quelques siècles qui séparèrent ces personnages et les différents continents sur lesquels ils ont vécu, la Grèce, Bagdad en Asie, Séville en Espagne, et le Maroc en Afrique.

En effet, il nous a fallu arriver à Bagdad, et sous le règne d'Al-Mamoun, au moment de ce mouvement intense de traduction du grec en arabe, pour établir une comparaison entre la Capitale des Abassides bâtie sur le Tigre d'une part, et Tolède, ville d'Espagne, bâtie sur le Tage, où furent faites les nombreuses traductions de l'arabe en latin d'autre part, après trois siècles d'intervalle.

(1) Averrhoës et Averrhoïsme de Renan.

BAGDAD

Bagdad fut fondée au milieu du huitième siècle par le deuxième Khalife abasside Al-Mamansour, ami des Sciences et des savants.

Son exemple fut suivi par son petit-fils Haroun-Al-Rashid, et le fils de ce dernier, Al-Mamoun, véritable instigateur du grand mouvement scientifique en Orient.

Venu deux siècles après la grande révolution sociale et religieuse opérée par l'Islam, le mouvement scientifique intense, commencé effectivement par Al-Mamoun, a duré jusqu'à la moitié du neuvième siècle et s'est ralenti plus tard.

Bagdad, raconte Ibn-Khaldoun, grand historien arabe, n'a pas vu mourir dans son enceinte aucun des 37 Khalifes abassides qui se sont succédés sur son trône pendant cinq siècles et demi.

Son nom, paraît-il, voudrait dire en persan : « Le Don des Dieux », et désignait surtout l'endroit, voisin du Tigre, sur lequel cette capitale de l'Irak, ville d'Al-Mansour, a été bâtie.

Le même historien raconte que les plans de la ville, ayant été tracés par la cendre, sur l'emplacement de la future capitale, des grains de coton ont été parsemés, rangés sur les lignes cendrées du plan. Al-Mansour mit le feu dans ces grains de coton, et vit dessiner par les flammes la silhouette de la ville, Darel-Salam, d'une façon plus saisissante et plus vivante, et y ordonna de commencer les fondations, et lui-même posa, en inauguration, la première pierre.

Cette façon de saisir la perspective d'une cité future dessinée par les flammes rappelle de loin le geste de Néron, au premier siècle du Christianisme, qui ordonna de mettre le feu dans Rome, sa capitale. Mais la comparaison entre les deux gestes n'est pas permise. Le premier était un délire de destruction et le deuxième en est un de construction, séparés l'un de l'autre par huit siècles.

TOLEDE

Les quelques détails que nous venons de donner sur les origines de Bagdad sont destinés à nous consoler de la pauvreté dans laquelle nous nous trouvons quand il s'agit de donner quelques détails sur les origines de Tolède.

Anciennement une colonie romaine, Toliteum, plus tard Tolède, elle est devenue la capitale des Goths, à partir de l'an 554 de l'ère chrétienne.

Tariq-Ibn-Ziad y fit son entrée en 712, et d'autres disent en 714, après une lutte acharnée, et La Talitala des Arabes (Tolède), ne fut rendue aux Espagnols qu'au courant du onzième siècle, après un siège qui dura sept ans.

Florissante à cette date, Tolède avec ses 200.000 habitants au douzième siècle, a été la capitale de toute la Castille ; elle ne compte plus maintenant que le dixième de ce chiffre, et vit supprimer en 1845 son Université.

Nous venons de voir que les précurseurs, en Orient, n'ont pas attendu le neuvième siècle, le siècle d'Al-Mamoun, pour ordonner la traduction des livres grecs en arabe.

En effet, Khalid-Ibn-Yazid a chargé ses contemporains, anciens maîtres de l'Ecole d'Alexandrie (Haroun), de lui traduire quelques-uns de leurs auteurs, et Jaffar et Guéber en ont fait autant de leur côté.

Il était tout naturel que des précurseurs du côté de l'Occident n'attendent pas la reprise de Tolède par les Espagnols pour commencer un travail semblable.

Et quoique le travail prématuré des précurseurs de deux côtés ait été effectué sur une faible échelle, son intérêt n'est pas moindre, et ses résultats du côté de l'Occident ont été énormes.

CHAPITRE I

GERBERT
(IX^e et X^e siècles)



GERBERT (IX^e et X^e siècles)

A la tête des précurseurs, dont l'histoire nous conserva la mémoire, fut Gerbert d'Aurillac, plus tard chef de la Chrétienté sous le nom de Sylvestre II, et dont le dixième siècle qu'il remplit de son activité, sera fier de porter le nom.

Quelles sont les causes qui ont déterminé Gerbert à traverser les Pyrénées ? Et quel était l'état scientifique de l'Europe aux IX^e et X^e siècles ? Nous donnons la parole ici, pour répondre à ces questions, au Docteur Gustave Lebon (*Civilisation des Arabes*, page 614, édition 1884). « Nous allons essayer de déterminer maintenant que l'action exercée par les Arabes sur l'Occident fut également considérable, et c'est à eux qu'est due la civilisation de l'Europe. Leur influence ne fut pas moins grande qu'en Orient, mais elle fut différente. Dans les pays orientaux, elle se fit surtout sentir sur la religion, la langue et les arts. En Occident, l'influence engendrée par la religion fut nulle, celle exercée par les arts et la langue fut faible, mais, par contre, celle résultant de l'enseignement scientifique, littéraire et moral fut immense. L'importance du rôle exercé par les Arabes en Occident ne peut se comprendre qu'en ayant présent à l'esprit l'état de l'Europe à l'époque où ils y introduisirent la civilisation.

« Si l'on se reporte aux neuvième et dixième siècles de notre ère, alors que la civilisation musulmane de l'Espagne brillait du plus vif éclat, on voit que les seuls centres intellectuels du reste de l'Occident étaient des donjons massifs, habités par des seigneurs demi-sauvages, fiers de ne savoir ni lire ni écrire. Les personnages les plus instruits de la Chrétienté étaient des pauvres moines ignorants, passant leur temps à gratter pieusement au fond de leur monastère les copies des chefs-d'œuvre de l'antiquité pour se procurer le parchemin nécessaire à la transcription d'ouvrages de piété.

« La barbarie de l'Europe fut pendant longtemps trop grande pour qu'elle s'aperçût de sa barbarie, ce n'est guère qu'au onzième siècle et surtout au douzième que quelques aspirations scientifiques se produisirent. Lorsque quelques esprits un peu éclairés sentirent le besoin de secouer le linceul de lourde ignorance qui pesait sur eux, c'est aux Arabes, les seuls maîtres existant alors, qu'ils s'adressèrent ».

L'auteur précité revenant à la charge, et précisant son idée, ajoute les lignes suivantes (page 615) :

« Ce fut donc uniquement à la présence des Arabes en Espagne, au dixième siècle, qu'un petit coin de l'Occident dut de conserver

le culte des lettres et des sciences, abandonné partout, même à Constantinople. Il n'y avait plus alors, en dehors de l'Orient musulman, que sur le sol arabe de l'Espagne que l'étude fut possible, et c'est là, en effet, que venaient étudier les rares chercheurs qui s'intéressaient aux choses scientifiques.

« C'est là, suivant une tradition contestée, mais dont l'inexactitude n'a pas été démontrée, que vint s'instruire Gerbert, qui fut Pape en 999, sous le nom de Sylvestre II. Lorsqu'il voulut ensuite répandre sa science en Europe, elle parut si prodigieuse qu'on l'accusa d'avoir vendu son âme au diable ».

Ceci nous mène à faire deux réflexions : d'abord, nous croyons que si Gerbert avait vécu en Orient, où pullulent les prophètes et les messies, il aurait trouvé des partisans pour croire à sa mission divine, tandis qu'en Occident, on l'accuse d'avoir vendu son âme au diable.

Ensuite, nous croyons que le célèbre auteur de la « Civilisation des Arabes » fait allusion à cette version, attribuée à Henri Martin, sur la vie de Gerbert, et contestée. En effet, nous lisons dans le Dictionnaire encyclopédique des Sciences médicales, tome VIII, page 526 : « S'il en fallait croire les traditions, Gerbert ne se serait pas contenté des leçons de l'Espagne chrétienne, et aurait été demander la science à des plus doctes maîtres, on aurait vu à Gallo-Frank, foulant aux pieds les antipathies nationales, ce moine catholique, oublieux des haines religieuses, s'installer entre les fils des Cheiks et des Imans de Mahomet, sur les bancs de l'Université de Cordoue, centre et foyer de la civilisation musulmane ».

On voit que Henri Martin emploie le conditionnel, tandis que l'auteur de l'article n'admet pas de doute et le *conteste* formellement.

Ouvrons la grande encyclopédie, tome XXX, et nous lisons :

« Gerbert Sylvestre II, 146 Pape. (Premier Pape français succédant au premier Pape allemand), né d'une famille obscure, en Auvergne, à Aurillac, ou près d'Aurillac, vers 930, élu le 2 avril 999, mort le 12 mai 1003. Elevé au monastère de Saint-Gérault à Aurillac (aujourd'hui chef-lieu du Cantal), il alla compléter ses études chez les Arabes d'Espagne, acquit en géométrie, en mécanique, en astronomie toutes les connaissances qui pouvaient être acquises de son temps, puis les perfectionna par sa propre habileté ». Suit l'histoire de sa vie politique et religieuse.

Nous empruntons au Docteur Leclerc, auteur de l'Histoire de la Médecine arabe, quelques lignes de son deuxième volume, page 349, pour compléter nos connaissances sur Gerbert. « Gerbert dut naître à Aurillac, en plein milieu du dixième siècle. En effet, dès l'année 967, nous le voyons en raison de son goût pour la science, se recommander au Comte Borel, qui l'emmena dans son comté de Barcelone, où il séjourna trois ans. Tout ce que M. Olléris a pu recueillir de cette période de son existence, c'est que sous la

direction de Hatton, évêque de Vick, il fit des grands progrès dans les sciences, et particulièrement les mathématiques ».

IX^e et X^e siècles en Orient

Nous venons de voir l'état scientifique, de l'Europe au neuvième et au dixième siècles. Voyons quel était l'état scientifique en Espagne et en Orient à la même époque !

En Orient, le neuvième siècle surnommé siècle d'Al-Mamoun, fût sans conteste le plus brillant des siècles des Khalifes arabes.

Bagdad était la capitale de l'ancien monde. Constantinople tremblait sur ses bases, les Turcs n'étaient pas encore venus intriguer dans les coulisses, et les drapeaux noirs des Abassides flottaient depuis l'Indus jusqu'à la Méditerranée, et tout le Nord de l'Afrique et une partie de l'Europe payaient un tribut au septième Imam, Al-Mamoun, fils de Haroun-Al-Raschid, prince des croyants.

C'est au neuvième siècle qu'appartiennent deux des plus grands poètes de la période islamique, Abou-Tammam et Al-Bouhtouri, et une nuée de poètes de premier et de second ordre.

C'est au neuvième siècle qu'appartiennent les plus grands des traducteurs de la science grecque en langue arabe. Al-Kindy, un des plus grands philosophes de l'Orient ; Costa Ibn Louqua de Baalbeck, Tsabet-Ibn-Quourra, Honein-Ibn-Ishaq, et Jean fils de Mésué, tous médecins, savants de premier ordre, et le plus brillant des Bachtichous, famille de savants, cette Dynastie médicale qui régna cinq siècles sur l'art de guérir entre Joundi-Sabour, en Perse, et Bagdad, en Mésopotamie.

C'est au neuvième siècle et au commencement du dixième siècle qu'on voit le fameux Rhazes (Ar-Razi), médecin des hôpitaux de Bagdad, et le plus grand clinicien de la médecine arabe, et des centaines de compilateurs, jurisconsultes, commentateurs, hommes de lettres et de sciences de toute espèce.

C'est au neuvième siècle, et dans sa propre capitale, qu'Al-Mamoun tenait des réunions savantes et religieuses qui ne cèdent en rien aux plus modernes de nos académies.

C'est à la fin du neuvième siècle enfin, que l'Egypte vit au Caire son premier hôpital, bâti sous Admed-Ibn-Toulon, tandis que Damas avait le sien depuis le commencement du siècle précédent.

Le dixième siècle en Orient n'était pas moins brillant que son prédécesseur.

Parmi les médecins nous comptons (Ar-Razi), Razès, mort dans le premier tiers de ce siècle, Ali-Ibnul-Abbas, Ishaq-Ibn-Honein, Georgius-Ibn-Bactichouk, petit-fils du médecin d'Al-Manssour, Siann-Ibn-Tsabit-Ibn-Korra, Ishaq-Ibn-Soliman, Ibnil-Jazzar, Aly-Roudouan, et tant d'autres que nous signalons.

C'est au dixième siècle qu'appartient le plus grand des poètes de la période islamique, j'ai nommé Al-Moutanabbi.

S'intitulant d'abord prophète, il dut ensuite renoncer à sa mission divine, et connut les hommes les plus puissants de son siècle.

cle. Il était le poète attitré de Saïfil-Daoula le Bouide, roi d'Alep ; il fit l'éloge de son cousin, Adoudyl-Daoula qui bâtit l'hôpital Adoudy à Bagdad. C'est à ce même prince, surnommé le royal, qu'Aly-Ibnul-Abbas (Ali-Abbas), dédia son remarquable ouvrage : « Al-Maleky ».

On vit enfin, ce grand poète en Egypte, à côté de son gouverneur Kafour, fondateur de l'hôpital qui porta son nom au Caire.

C'est au dixième siècle qu'appartiennent Al-Faraby et Al-Quali, philosophes de premier ordre ; Abou-Ferass, poète ; Al-Isphahany, Badih-El-Zaman et Ibn-Douraïd, savants auteurs et hommes illustres, chefs des écoles littéraires.

C'est au dixième siècle qu'appartiennent tous les hommes de lettres et de sciences qui fréquentaient les cours de Bagdad, d'Alep, de Schiraz, d'Al-Alwaz et de l'Egypte et d'autres capitales orientales.

C'est au dixième siècle qu'appartient la première moitié de la vie du grand Avicenne, Ibn-Sina, Al-Cheik-Arraïs (Doyen), ce travailleur infatigable qui a été traduit une quinzaine de fois en latin.

Son « Quanoun », comme « Le Contenant de Rhazis » (Haoui-Ar-Razi), comme le « Maleky (royal) », d'Ali-Ibnul-Abbas, Liber-Reguis, des anciens auteurs, comme « Le Viatique d'Ibnil-Jazzar (Zadil-Moucafir) », comme les traités « des Urines », « des Fièvres » et « des Aliments », d'Ishaq Iben Soliman, comme la plupart des ouvrages des médecins savants précités, ont été traduits plusieurs fois en latin et en d'autres langues, et ont servi de base à l'enseignement médical en Europe sept siècles environ, comme nous allons le voir.

C'est au dixième siècle qu'apparaît en Orient cette bibliothèque immense qu'Avicenne, « Ibn-Sina », a eu l'occasion de fréquenter et d'en connaître la valeur et voici dans quelles conditions.

Ibn-Abi-Oussaïbaa, grand historien arabe des médecins, a eu soin dans son ouvrage « Oyoum-Il-Inba » (Sources d'informations), manuscrit n° 2.113 de la Bibliothèque nationale, fonds arabe, feuille 166), de laisser raconter par Avicenne lui-même les détails de cette découverte :

« Le sultan de Boukhara, en ce temps-là, était Nouh-Ibn-Mansour (Noé). Il lui est arrivé d'avoir une maladie rebelle aux traitements des médecins. Mon nom était connu parmi ceux-là comme quelqu'un qui est très versé dans la science et la lecture. Un jour qu'ils parlaient de moi devant lui, ils lui demandèrent l'autorisation de me présenter à lui. J'étais admis, et ai pris part aux soins prodigués au sultan, et mes services furent connus et agréés.

« Ceci était de bon augure pour moi, alors un jour je lui demandai l'autorisation d'entrer à leur bibliothèque pour y lire les ouvrages de médecine, et il me l'accorda.

« Je suis entré alors dans une vaste bibliothèque (immeuble), contenant plusieurs locaux, et dans chaque local il y avait des caisses superposées les unes sur les autres (étagères), (armoires).

« Dans un local il y avait les livres de littérature et de poésie, et dans un autre, la loi, et ainsi de suite, chaque local contenait les livres d'une science uniquement.

« Alors, j'ai lu le catalogue des livres des anciens auteurs et j'ai demandé ce que j'avais besoin.

« Parmi les livres que j'ai vus là-bas, il y en a quelques-uns qui ne sont pas connus de tout le monde, d'autres que je n'avais jamais vus avant et que je n'ai jamais revu après.

« J'ai lu ces livres, et j'ai acquis (possédé) les choses utiles qu'ils contenaient et j'ai connu le niveau de chaque homme dans sa science ».

Sans parler des autres bibliothèques publiques et privées de Bagdad qui datent depuis le siècle précédent.

C'est enfin le dixième siècle qui vit naître la grande Université du Caire Al-Azhar (florissant), et c'est le même siècle qui vit bâtir Az-Zahrâ, près de Cordoue. Az-Zahrâ dont le nom vient de celui d'une favorite d'An-Nassir, est regardée à juste titre comme le Versailles des Khalifes ommiades en Espagne. Et c'est dans cette belle cité, qui était à l'apogée de la gloire comme nous allons le voir, qu'Aboul-Quassim-Ibn-Khalaf, le fameux Abulcassis, vit la lumière, et c'est d'ici que vient son surnom Az-Zahraoui, mot déformé bien des fois par plusieurs générations de traducteurs.

C'est encore enfin, le même siècle qui vit jaillir du sol la belle cité Az-Zahira, bâtie par Al-Manssour, chambellan de Hescham, Khalife ommiade de l'Espagne.

Vraiment le verbe « Zahara » et est dérivés ont fait fortune il y a mille ans.

Maintenant que nous sommes en Espagne, passons en revue les deux siècles qui nous occupent pour le moment dans cette partie de l'Empire arabe.

IX^e et X^e siècles en Espagne

L'Espagne était depuis le commencement du huitième siècle jusqu'à la seconde moitié du neuvième siècle une sorte de dominion ; faisant partie de l'Empire de Damas, sous les Ommiades d'abord, et de celui de Bagdad, sous les Abassides ensuite.

Ce n'est que sous son premier Abderame (Abderahman), surnommé l'Aigle des Koraïchites, par Al-Mansour l'Abasside, que l'Andalousie fit un pas vers son indépendance.

Et il a fallu attendre la deuxième moitié du neuvième siècle, quand Bagar, Turc et chef des serviteurs turcs, à la Cour d'Al-Moutawakil, tua le Khalife, son maître et son premier vizir pour que l'Espagne des Omiades se détache définitivement de Bagdad.

En effet, on rencontre des écrivains et des auteurs de premier ordre au neuvième siècle en Espagne, mais il fallait l'indépendance d'abord et la paix ensuite pour voir surgir des hommes marquants et qui sont d'un niveau vraiment supérieur.

Al-Moutawakil, dixième Khalife abasside et neveu d'Al-Mamoun, ayant été tué par **Bagar le Turc**, les Omiades de l'Espagne se sont déclarés khalifes. Alors l'indépendance acquise et le long règne d'Annassir, période de paix et de tranquillité relatives, étant venu couronner l'indépendance, la terre d'Espagne vit Moslema professer à Cordoue et Albucassis « Aboul-Quassim », ami des rois et des princes, à Cordoue et à Grenade, et tant d'autres.

Tous les deux jouissaient d'une réputation mondiale, le premier en astronomie et en mathématiques, et le second en sciences médicales, médecine, chirurgie, matières médicales, et surtout chirurgie, comme nous allons le voir.

Si les Abassides étaient allés plus loin que les Omiades dans la voie de la protection des sciences et des lettres, les Omiades de l'Espagne avaient déjà racheté la faute de leurs aïeux à Damas et fait de l'Andalousie un centre d'attraction pour les hommes de lettres et des sciences et pour leurs ouvrages.

Almaqqari, historien arabe, édition de Leyde 1855-1860, cite le fait suivant (p. 249, premier volume) : « Alhakem aimait les sciences, vénérait les savants et réunissait des livres de toute sorte ; on n'avait jamais vu de roi avant lui s'intéressant à de telles choses ; Abou-Mohamed-Ibn-Hazm dit : « Talid, l'eunuque qui était conservateur de l'armoire des sciences et des livres à la cour de Beni-Mirwan (Omiades), m'a dit que les catalogues qui ne contenaient que les noms des livres étaient au nombre de 44 (quarante-quatre) et chaque catalogue contenait quarante feuilles ».

Un peu plus loin, le même auteur (p. 256) déclare que les livres étaient au nombre de quatre-cent mille volumes.

Le docteur Leclerc, auteur de l'histoire de la médecine arabe, cite d'après Casiri, moine libanais du dix-huitième siècle, et conservateur à l'Escorial, en Espagne, que les livres des Omiades en Andalousie étaient au nombre imposant de six-cent mille volumes conservés dans leur bibliothèque.

Ibn-Khallican, historien arabe, en parlant d'Aboul-Faraj d'Isfahan, célèbre auteur précité, dit : « et certains de ses ouvrages ont été expédiés secrètement en Andalousie et il en était gratifié secrètement aussi par les Omiades », et il cite plusieurs œuvres de ce grand écrivain bagdadien, compilateur d' « Al-Agani », qui ont passé la mer pour venir en Espagne.

Al-Hakem ne se contentait pas seulement de réunir les livres. En effet, Al-Maqqari cite (p. 256) qu'Al-Hakem laissa sur les marges des livres de sa bibliothèque des notes biographiques de leurs auteurs et d'autres qui indiquaient chez lui une documentation parfaite, une érudition rare et une science sans pareille.

Le même auteur, après avoir fait arriver à 72 le nombre des savants orientaux jurisconsultes, hommes de lettres et autres, qui ont visité l'Espagne, s'excuse, page 103, 2^e volume, de n'avoir pas ses livres sous la main pour pouvoir aller plus loin et porter ce nombre du simple au double. Le même auteur fait arriver à trois cents et plus, le nombre des auteurs, savants, hommes de

lettres, d'origine andalouse, qui ont visité l'Orient, et quelques-uns qui s'y sont fixés. (page 939, premier volume).

M. Louis Viardot, dans son histoire des Arabes et des Maures en Espagne, ajoute à notre récit (page 172, édition de Paris, 1851) : « Al-Hakem, digne nom de Sapiens, fut aussi le protecteur le plus zélé, le plus généreux, le plus enthousiaste, qu'eussent encore rencontré sur les trônes les lettres, les sciences et les arts. Son père, Abderame, l'avait entouré de maîtres habiles, et pour donner au premier des écoliers de l'Empire, le premier des précepteurs, il avait attiré de l'Orient, par ses générosités délicates, le savant le plus illustre et le plus renommé, Ismael-Ibn-Kassim-Abou-Ali-Al-kaly, né dans le Diar Békir, que les Khalifes de Bagdad avaient coutume de consulter « dès qu'une mouche volait sur eux ». C'était Aristote donné pour maître au fils de Philippe.

Al-Hakem, dans sa jeunesse, s'était fait l'éditeur d'un poète de Cordoue, Ahmad-Ibn-Mohammed-Ibn-Abd-Rabbihi (neuvième et dixième siècles), célèbre auteur du « collier unique », « al ikd al farid ». Il avait réuni et classé ses nombreuses compositions poétiques dans une collection divisée en vingt parties à laquelle il donna, suivant l'usage introduit dans le Coran même, des titres singuliers : le *Ciel*, les *Etoiles*, l'*Aurore*, la *Nue*, l'*Amour*, le *Repentier*, la *Gazelle*, etc... Devenu Khalife, il porta jusqu'à la passion le soin de fomentier et d'étendre toutes les connaissances humaines. Aucune démarche, aucun sacrifice ne lui coûtait pour accroître ses richesses scientifiques et littéraires. Dans tous les pays où l'on parlait la langue arabe, c'est-à-dire jusqu'aux extrémités de l'Asie, il entretenait des envoyés, assistés de copistes, dont l'unique fonction était de lui transmettre les ouvrages de tous genres qui venaient au jour. Il avait ainsi prodigieusement accru la collection des manuscrits formée par ses ancêtres. »

Ses ancêtres, en effet, page 125 du même auteur : « le premier soin des Arabes, en occupant une ville, était d'élever une mosquée, de construire un hôpital et d'ouvrir une école gratuite. L'hôpital et l'école étaient les annexes nécessaires de la mosquée. Abderam ne manqua point à cet usage. Il favorisa de tout son pouvoir l'instruction du peuple, il fonda dans les principales cités de l'Empire des bibliothèques publiques et, dans sa capitale, dans son palais même, des réunions de savants et de poètes, qui se nommaient « académies », et parmi lesquelles il se plaisait à vivre ».

Le même auteur précisant son idée à propos de la fameuse bibliothèque ajoute, pages 172 et 173 : « le palais Merwan à Cordoue était devenu une vaste bibliothèque, si vaste que le seul catalogue des ouvrages qui s'y trouvaient rassemblés formait, dit-on, quarante-quatre volumes de cinquante feuilles chacun. C'était à son propre frère, Abdul-Aziz, qu'Al-Hakem avait confié la garde et la direction de cette bibliothèque, tandis que son autre frère, Al-Moun-Dhyr, exerçait une espèce de présidence sur les diverses académies de médecine, de mathématiques, d'histoire de poésie, qui s'étaient formées à Cordoue, soit chez plusieurs doctes praticiens,

soit dans le palais même du Khalife. La somptueuse magnificence et la glorieuse familiarité dont il récompensait le mérite et les talents avaient augmenté dans une égale proportion la société d'hommes illustres réunis par son père, et dans laquelle un grand nombre de femmes tenaient un rang distingué. L'époque d'Al-Hakem est une espèce de siècle d'Auguste qui marque le plus haut point de la civilisation des Arabes. Ce fut en 976, qu'ils perdirent ce sage et bienfaisant monarque ».

Ceci nous mène à faire les réflexions suivantes : Al-Hakem, étant monté sur le trône en 961, son règne dura quinze ans et c'est donc sous ce monarque que Gerbert est venu passer trois années en Espagne, étant donné qu'on l'y a vu en 967, comme on vient de le dire. Mais le dixième siècle pour l'Espagne ne devait pas s'arrêter à ses trois-quarts et le quatrième est encore avec Al-Mansour, hagib (chambellan) du Khalife Hesham, plus brillant en somme que les autres. En effet, nous lisons (page 189 du même auteur) : « On a dit d'Al-Mansour comme de Jules César que sa mémoire était si grande qu'il connaissait par leurs noms tous ses soldats. Il se rappelait du moins les noms de ceux qui s'étaient distingués et les conviait à sa table, dans les grands festins qu'il avait coutume de donner aux troupes après chaque victoire. Quoique éminemment guerrier, Al-Mansour honora, protégea les sciences et les lettres auxquelles il avait, avant son élévation, destiné sa vie. Souvent, il visitait, disent les historiens, les Medressas et les Collèges des Mosquées, il s'asseyait parmi les écoliers sans permettre qu'on interrompit la leçon à son entrée ni à sa sortie, et donnait des prix aux meilleurs élèves. Par ce moyen il réussissait dans le choix des Mokris et des Khatybs (lecteurs et prédicateurs) pour les mosquées, et des savants kadys (juges), pour les aljamas (mosquées) de l'Empire. Il avait fondé à Cordoue une Académie d'humanités ou d'études classiques, et son propre palais était une véritable académie que fréquentaient tous les hommes illustres dans les travaux de l'intelligence. Plusieurs savants fameux appelés par sa renommée et retenus par ses bienfaits vinrent de tous les pays de l'Islam et de la Grèce même, se fixer à sa cour. Il se plaisait tellement en leur compagnie, il avait si besoin des délasserments de l'esprit que, toujours quelques-uns d'entre eux se suivaient dans ses expéditions militaires, qu'il cultivait les lettres jusque sous la tente et qu'il écoutait réciter des vers jusque dans le feu des batailles ».

Les arts, les sciences et les lettres soutenus et encouragés d'une façon aussi éclatante qu'officielle, ont vu se multiplier le nombre de leurs adeptes et de leurs partisans et ne tardèrent pas à se voir porter à un degré remarquable de perfection.

L'instruction était, comme on vient de voir, générale et presque obligatoire au dixième siècle en Espagne, et les Espagnols n'étaient pas les derniers à en profiter. Écoutons Louis Viardot, page 171, 2^e volume : « Après s'être emparés des diverses connaissances qu'avaient possédées les Grecs anciens restés supérieurs aux Latins

plus encore dans les sciences que dans les lettrés, et non moins que dans les arts, après avoir agrandi leur domaine dans toutes les directions, les Arabes l'ouvrirent aux nations de l'Europe qu'ils avaient toutes devancées. L'Espagne fut, naturellement, la première à recevoir leurs dons et à les répandre. Au dixième siècle, dans les plus profondes ténèbres du Moyen-Age, cette contrée dans laquelle « in quam, dit Haller, artes humaniores confugerant », la seule qui accepta, qui accueillit les études solides, repoussées et détruites partout ailleurs, même à Constantinople, depuis Léon l'Isaurien, 717. Dès le dixième siècle, en effet, alors que le mozarabe Jean de Séville traduisait en arabe les saintes écritures et qu'un autre mozarabe, Alvaro de Cordoue, reprochait à ses compatriotes d'oublier leurs langues et leurs lois pour s'élever à la doctrine des Arabes, l'Espagne comptait plusieurs savants illustres, un Ayton, évêque de Vich, un Lupit de Barcelone, un Joseph qui enseigna l'archevêque de Reims, Adaberon, tous versés dans les mathématiques et l'astronomie ».

La dernière citation qu'on vient de lire nous impose les conclusions suivantes :

1° Que les Espagnols instruits aux écoles arabes en Espagne sont devenus capables d'enseigner.

2° Et parmi ces élèves des Arabes il y avait le professeur de Gerbert d'Aurillac et un autre maître, l'archevêque de Reims, la ville française martyr d'aujourd'hui.

Pour ceux qui s'étonnent des relations existant entre les Arabes et les Espagnols, pour ceux qui s'étonnent de l'arrivée de Gerbert en Espagne, à ceux-là nous répondons que Gerbert, esprit ouvert, n'est pas resté indifférent et insensible devant le rôle prépondérant que jouaient les Arabes dans toute l'Europe au X^e siècle.

En effet, écoutons l'Histoire : « En 494, raconte Louis Viardot, page 166, Abderame « Abderahman » reçut une ambassade solennelle de l'empereur de Constantinople, c'était Constantin Prophyrogénète II qui lui demandait de renouveler l'alliance contre les Musulmans d'Asie. Il reçut aussi des ambassades du duc de Slavonie, de Hugues, roi d'Italie et de Provence, de la reine de France, mère de Louis IV, du comte de Barcelone Suniaire, enfin de l'empereur d'Allemagne, Othon le Grand ».

Almaqqari, page 235, ajoute à ces visites et ambassades plusieurs autres, et cite même les noms des délégués que le Khalife (Annaçir) Annassir a envoyés pour resserrer les liens d'amitié entre lui et les nombreuses têtes couronnées de l'Europe à cette époque. Il cite Hecham-Ibn-Houzaïal comme plénipotentiaire du khalife à Constantinople, et l'évêque Rabih de Séville, délégué auprès du roi des Deux-Siciles et tous les deux ne sont rentrés à Cordoue qu'après deux ans.

Le docteur Leclerc, auteur précité, ajoute à la page 351, 2^e volume, de son histoire de la médecine arabe, les détails suivants : « Quelques années avant l'arrivée de Gerbert à Barcelone, l'empereur de Constantinople avait envoyé au souverain de Cordoue

le texte grec de Dioscorides enrichi de figures, et ce texte servit à une commission de savants pour corriger la traduction d'Etienne et établir d'une manière plus exacte la synonymie des Simples. C'était alors l'époque d'Ibn-Jouljoul, le plus savant médecin naturaliste de son temps, qui écrivit une interprétation des noms des « Simples » mentionnés par Dioscorides et un supplément contenant les médicaments connus des Arabes et inconnus de Dioscorides. Ibn-Jouljoul écrivit aussi une histoire des médecins et des philosophes déjà parus en Espagne. Rappelons, enfin, l'envoi de Jean de Gorze par Othon vers 956.

Cet ensemble de faits prouve chez les Arabes d'Espagne un développement scientifique suffisamment avancé pour attirer l'attention des Etats voisins. Nous savons d'ailleurs que le roi de Sanche se rendit à Cordoue pour se faire traiter d'une hydropisie ».

Nous nous permettons de développer les deux points essentiels de notre dernière citation : les simples de Dioscorides d'abord, et l'hydropisie du roi de Sanche ensuite.

1° *Les simples de Dioscorides.* Ibn-Abi-Ossaibaa, le grand historiographe arabe des médecins, cite dans son manuscrit qui est au n° 2.113 de la Bibliothèque nationale, à Paris, les faits suivants, feuille 188, à propos d'Ibn-Jouljoul : « il a connu le religieux Nicolas qui traduisit Dioscorides avec plusieurs traducteurs arabes andalousiens, et entre autres Abou-Abdoullah-Assaqli, qui parlait le grec et savait identifier les drogues et les plantes ».

Qu'il me soit permis de rappeler encore ici que le précieux texte arabe de Dioscorides enrichi de figures a été exposé par le Département des manuscrits de la Bibliothèque nationale pour les membres du II^e Congrès international de l'histoire de la médecine, dans l'après-midi du 5 juillet 1921, Ibn-Jouljoul s'appelle Sou Liman-Ibn-Hassan.

2° *L'hydropisie du roi de Sanche.*

Ce malheureux roi avait perdu son royaume et il croyait que son hydropisie disparaîtrait et son royaume lui reviendrait s'il venait se faire traiter à Cordoue et s'il y implorait le secours du khalife et son appui. Annassir délégua auprès de lui pour le décider à faire ce voyage un diplomate doublé d'un médecin. C'était le fameux Hasdaï, médecin juif de la Cour et polyglotte comme la plupart de ses coreligionnaires, comme nous allons le voir. L'histoire ne dit pas si Hasdaï pour guérir son royal client a eu recours à la science d'Abulcassis « Aboul-Qassim », mais écoutons le grand orientaliste et arabisant Dozzy, dans son histoire des Musulmans d'Espagne (édition de Leyde, 1861, page 85) : « L'Espagne musulmane vit alors un étrange spectacle. Suivie d'une foule de grands seigneurs et de prêtres, la reine de Navarre s'achemina lentement vers Cordoue avec Gracier et le malheureux Sancho, dont la santé ne s'était pas encore beaucoup améliorée et qui marchait s'appuyant sur Hasdaï ». Le même auteur cite, page 86 : « quand

la reine et les deux rois furent enfin arrivés à Cordoue, le Khalife leur donna dans son palais à Zahra », Versailles des Omiades, come on vient de le voir, « une de ces pompeuses audiences qui imposaient aux étrangers et qui était bien propre à leur donner une idée de sa puissance et de sa richesse ».

« Et quelque temps après (page 88 du même auteur), l'armée musulmane marcha contre le royaume de Léon, Sancho l'accompagnait. Grâce aux remèdes de Hasdai, il avait été débarrassé de son trop d'embonpoint. Et il était maintenant aussi lesté et aussi agile qu'il avait été auparavant ».

N'a-t-on pas l'impression, après avoir achevé la lecture des dernières pages, que Cordoue était au neuvième et au dixième siècle, — toute proportion gardée, — ce que Paris, Londres, Washington, Berlin et Rome sont au vingtième siècle ? C'est-à-dire un centre mondial politique, scientifique, artistique et littéraire, c'est-à-dire un centre d'attraction pour tous les esprits ouverts et pour tous ceux qui n'ont pas peur d'une évolution...

Et pourquoi accorde-t-on aux fils du vingtième siècle, qui ne sont pas peut-être mieux doués que les autres, le privilège d'être attirés par les grands centres mondiaux précités et refuse-t-on le même droit à un esprit universel et cultivé comme celui de Gerbert ? Tandis que les centres mondiaux modernes abritent des hommes qui ont traversé les mers, et risqué leur vie pour pouvoir y venir, Gerbert n'avait qu'à traverser les Pyrénées !

Ceux qui présentent Gerbert comme s'étant instruit en Espagne en seconde main, limitent son élan et mettent un frein à son esprit ouvert et universel.

Rôle de Gerbert

Quel est maintenant le rôle scientifique joué par Gerbert ? Et particulièrement dans le domaine médical, celui qui nous intéresse le plus ?

Gerbert en introduisant en Europe les chiffres dits arabes (actuels), qu'il a empruntés en Espagne à leurs auteurs sarrasins (orientaux), répandit dans la presque totalité du dit continent les connaissances médicales qu'il a pu acquérir durant son séjour au-delà des Pyrénées.

Bornons-nous seulement à son rôle en France.

Le Dr L. Dubreuil-Chambardel, dans son livre intitulé : « Les Médecins dans l'Ouest de la France aux XI^e et XII^e siècles », publié par la Société française de l'Histoire de la médecine, 1914, nous dévoile le rôle joué par Gerbert.

En effet, on lit dans la deuxième et la troisième pages de cet auteur, à propos de l'Ecole de Chartres, école qui date du IX^e siècle :

« Mais Chartres ne devait pas tarder à subir l'influence du Grand Gerbert, qui avait été précisément un élève de Fleury.

« Gerbert professait à Reims et on sait avec quel succès ; on peut dire qu'il fut, en France et en Allemagne, le rénovateur des

études dans les monastères et les cathédrales au déclin de ce X^e siècle, et qu'il prépara la renaissance religieuse, littéraire et scientifique du XI^e siècle. Or, Gerbert était très versé dans les choses de la médecine. Son séjour en Espagne en 967 l'avait profondément initié aux mathématiques et à l'astronomie comme aux sciences médicales. Il prit contact avec les savants arabes dont les écoles, à l'apogée de leur réputation, étaient des foyers intellectuels où toutes les doctrines de l'antiquité grecque et latine, et tous les systèmes des philosophes persans et orientaux, étaient librement exposés.

« C'est sans doute plus par les compilations des auteurs arabes que par les textes originaux que Gerbert connut les traités de médecine des auteurs classiques ».

Comme on vient de le voir, Gerbert porta la science arabe en Allemagne d'abord, ensuite à Reims, et plus tard à Chartres, et finalement en Italie, où il fut pape.

Rome vit en lui son Sylvestre II, chef de la chrétienté, tandis que Salerne et son école le considérèrent comme précurseur de Constantin l'Africain, qu'elles allaient avoir cinquante ans plus tard. Les cinq premières années du XI^e siècle virent la mort du pape Sylvestre II, d'Aboul-Qassim (Abulcassis), et d'Al-Mançour, Hagib (chambellan) du Khalife Hescham, successeur d'Al-Hakem.

L'influence de Gerbert, sa méthode, son enseignement et ses idées persistèrent longtemps après sa mort. Le Dr Dubreuil-Chambardel ajoute page 6 de son ouvrage déjà cité : « Fulbert arriva à Chartres dans les dernières années du X^e siècle, alors qu'Héribrand (disciple de Gerbert), y enseignait déjà depuis longtemps. De tous les élèves de Gerbert, c'est certainement le plus remarquable et son influence scolastique fut considérable, non seulement à Chartres, mais dans les provinces où ses disciples lès-Hildegare, les Bérenger, les Raïnaud, les Adelman, les Sigo, les Albert, propagèrent ses doctrines et ses méthodes d'enseignement ».

CHAPITRE II

Salerne – Ecole de Salerne

Constantin l'Africain



ECOLE DE SALERNE

Constantin l'Africain

Il est permis de croire avec maints historiens qu'Hippocrate, père de notre art, et Salerne, patrie de la célèbre école de médecine, furent contemporains et virent la lumière presque à la même époque.

En effet, Salerne était une colonie romaine au ^{II}^e siècle avant l'ère chrétienne et ce n'est que dix siècles ou onze siècles plus tard que son école de médecine commença à se cristalliser.

Horace, le grand poète latin, fait l'éloge de la situation pittoresque de Salerne dans une de ses poésies, ce qui indique déjà qu'au premier siècle du christianisme, Salerne était connue comme station sanitaire et rendez-vous des malades, des médecins et des femmes-médecins, paraît-il.

Les préceptes d'Hippocrate y étaient en honneur avant l'arrivée des Arabes, depuis lors, Galien et son fameux prédécesseur y furent en concurrence.

La ville de Salerne, qui se trouve au fond du Golfe du même nom, sur la mer Thyrenienne, était connue par son climat doux, son air sain, son séjour agréable et sa situation pittoresque.

Salerne, durant toutes les guerres des Croisades, fut ce qu'a été l'île de Corfou pendant la dernière grande guerre, c'est-à-dire, une station sur laquelle on évacuait les blessés et les malades.

Ces qualités ne furent pas ignorées des conquérants arabes. Elles militaient en faveur de leur intervention et de leur installation plusieurs dizaines d'années en Sicile et sur les côtes d'Italie.

En effet, ces fils du Sud, ces descendants d'Agar' et d'Ismaël, enfants des régions chaudes de l'Arabie et de l'Afrique, ne voyaient le séjour dans le Nord que d'un mauvais œil.

Leur défaite à Poitiers au milieu du ^{VIII}^e siècle ne les empêcha pas d'occuper le midi de la France pendant deux siècles, mais le Nord ne les tenta jamais complètement.

Ils se sont maintenus dans toutes les contrées de climat tempéré, tant qu'ils ont pu et tant que leurs divisions intestinales le leur permirent ; mais ils n'ont séjourné que rarement dans les contrées froides.

Les milliers de kilomètres des côtes des îles britanniques ne les tentèrent pas, et ce n'était pas la crainte de l'escadre anglaise d'alors qui les fit regarder ailleurs, c'était simplement le climat excessif qu'ils ne pouvaient endurer.

Pourquoi aller plus loin dans l'histoire et vers le Nord, en même temps ? En effet, dans le premier hiver de la dernière grande guerre, le Service de Santé de l'Armée, en France, ordonna le retrait des troupes des pays chauds, parce que, au fond des tranchées, ces

troupes ne pouvaient plus tenir sur leur pieds gélés. On les ramena naturellement, vers le Midi et dans le Sud.

Et d'après plusieurs légendes, les Arabes de la Côte d'Afrique, à cette époque lointaine, entendaient tous les soirs les chants des coqs qui venaient du côté où se couchait le Soleil ; Andalousie, Italie, Iles de la Méditerranée.

L'espace qui séparait les deux côtes réduit par leur imagination à sa plus simple expression, le doux climat de ces contrées jouissant d'une réputation mondiale, les attirant, et l'élan de leur mouvement social étant encore à son sommet, autant de causes pour motiver leur marche vers le proche occident.

Les côtes d'Italie étaient donc beaucoup plus tentantes que les côtes des Iles Britanniques.

En effet, écoutons l'histoire : Gustave LEBON, *Civilisation des Arabes* (page 309) : « Dès le premier siècle de l'Hégire, 7^e ère chrétienne, les Arabes avaient fait quelques incursions en Sicile et dans toutes les îles de la Méditerranée, mais ce fut seulement au commencement du III^e siècle, ère musulmane alors, que l'Afrique Septentrionale était devenue indépendante des califes d'Orient que sa conquête fut tentée sérieusement. Une circonstance particulière les amena à l'entreprendre. Cette île était alors régie par des Gouverneurs envoyés de Constantinople. L'amiral de la flotte chargée de la défendre, Euphémus, sachant que l'Empereur avait ordonné sa mort tua le Gouverneur et se déclara Gouverneur de la Sicile. Bientôt mis en péril par une révolte, il alla solliciter, en Afrique, la protection des Musulmans et en revint avec une armée. Mais cette armée opéra bientôt pour son propre compte et termina après quelques années de lutte, (212 à 217 de l'hégire), la conquête de la Sicile par la prise de Palerme.

Durant le combat qu'ils eurent à soutenir contre les Grecs, les Arabes n'avaient pas borné leur invasion à la Sicile, ils avaient envahi tout le midi de l'Italie et s'étaient même avancés jusqu'aux faubourgs de Rome. » Et page 310 : « Ils s'emparèrent de Brindisi sur l'Adriatique de Tarente et pénétrèrent dans le Duché de Benévent.

Possesseurs de la Sicile, de plusieurs ports importants de l'Italie, de la Corse, de Candie, de Malte, et de toutes les Iles de la Méditerranée, ils devinrent bientôt les maîtres absolus de la mer et Venise fut obligée pendant longtemps de renoncer de lutter avec eux. »

Limitons-nous à Salerne et à sa propre histoire

Salerne fut assiégée deux fois par les Sarrasins, la première en l'an 872 et la deuxième en l'an 1015, la ville tint bon dans les deux fois.

Et si les Arabes n'ont pas vu flotter leur drapeau sur les murailles de la ville, leur influence scientifique sur son Ecole n'en constitue pas moins une éclatante victoire, la conquête morale étant infiniment supérieure à la conquête par les armes.

Et coïncidence étrange, c'est en 1015, date du deuxième siège de Salerne, que naquit à Carthage Constantin l'Africain, futur moine de Mont Cassin et c'est lui-même qui devait venir 40 ans après à Salerne répandre la médecine arabe. Constantin l'Africain constitue donc le deuxième précurseur après Gerbert et le premier traducteur de la Science arabe en latin comme nous allons l'établir.



Les origines de l'Ecole de Salerne

Il est très difficile d'établir les origines de l'Ecole de Salerne. Elles se perdent dans la nuit des temps ; mais après plusieurs hypothèses aussi fantastiques qu'étranges, voici des points acquis :

Le Docteur Becavini, dans sa thèse de Paris 1888, intitulée : « L'Ecole de Salerne et les médecins Salernitains », cite d'après de Renzi, auteur italien, les faits suivants, page 37 : « Les premiers documents relatifs à Salerne sont : une mention indirecte du moine Richer pour l'année 924 (Richer raconte que Louis d'Outre-Mer avait un médecin Salernitain attaché à sa cour, et qu'il fut en rivalité avec un autre médecin qui s'appelait Arold, la relation du voyage d'Adalberon à Salerne, en 984, Adalberon vint à Salerne à cette époque *Ut a medicis Curator*, dit la chronique des évêques de Verdun.

« Ces deux documents prouvent déjà qu'au x^e siècle la réputation de l'Ecole de Salerne s'étendait au Nord des Gaules. Mais d'un autre côté, les archives du royaume de Naples fournissent des noms des médecins salernitains dès l'année 846. Il est donc permis d'admettre que l'Ecole de Salerne existait déjà vers le milieu du ix^e siècle ».

Voyons maintenant l'histoire de Constantin l'Africain

Le Docteur L. Leclerc nous apprend, dans son histoire de la médecine arabe, page 359, premier volume, « Constantin est un être amphibie, de son existence nous ne connaissons bien que la seconde moitié, celle qu'il passa en Italie au Mont Cassin. Quant à la première, les détails dans lesquels entre son biographe, Pierre Diacre, ne sauraient être admis que comme le fruit de l'imagination, se donnant carrière sur un fonds dont la réalité ne saurait être contestée. Aux dires de Pierre Diacre, Constantin serait né à Carthage, ce qui veut dire probablement Tunis, et serait allé à Babylone, sans doute Bagdad ou le Caire, étudier la grammaire, la dialectique, la physique, la géométrie, l'arithmétique, les mathématiques. l'astronomie, la néchromancie, la musique et la physique des Chaldéens, des Arabes, des Perses et des Sarrasins.

« Il avait même poussé jusque dans l'Inde, puis traversant l'Ethiopie, il serait revenu en Egypte dont il se serait assimilé toutes les sciences. Après avoir consacré trente-neuf ans à ses études, il serait retourné dans son pays, où tant de mérites lui

auraient suscité des envieux. Ayant appris que l'on en voulait à ses jours, il se serait embarqué secrètement pour Salerne. Après être resté quelque temps ignoré, il aurait été reconnu par le frère du Sultan de Babylone qui s'y trouvait alors. Puis il aurait été magnifiquement accueilli par le Duc Robert Guiscard et quelque temps après il se serait retiré au mont Cassin, où l'abbé Didier (Desiderius) l'aurait admis au nombre de ses moines. Là, il aurait traduit ou composé un grand nombre d'ouvrages dont on donne la liste et sur laquelle nous reviendrons plus tard ».

Au ^x^e siècle nous n'avons pas connaissance d'un Sultan à Babylone.

Leclerc ajoute page 540 : « Quoiqu'il en soit, Constantin l'Africain ne fait pas moins partie de l'Ecole Arabe. Les divers écrits, tant de son cru, que traduits, attestent une science peu commune et son nom figure avantageusement parmi ceux de ses anciens coréligionnaires.. Cette seconde partie de son existence ne sera pas sans gloire, malgré l'habitude fâcheuse et d'une explication douteuse de taire les noms des auteurs arabes traduits dont les ouvrages parurent sous son propre nom. Quoique l'on doive penser de ce procédé, Constantin n'en a pas moins l'honneur d'avoir provoqué en Europe un commencement de renaissance médicale et à ce titre occupera toujours une place importante dans l'histoire de la médecine au Moyen Age. »

De tout ce qui précède, nous retenons deux faits :

1° Que Constantin passait sous silence les noms des auteurs arabes traduits par lui,

2° Que Leclerc pense que Constantin fut un musulman.

Nous allons établir le premier point et voir ce qu'il faut penser du deuxième.

Constantin, après avoir passé 40 ans en Orient, arriva à Salerne en l'an 1065.

Il est donc établi que ce grand intellectuel du onzième siècle s'était beaucoup instruit durant la première moitié de sa vie. Ses nombreux voyages dans tout l'Orient lui fournirent l'occasion d'entrer en possession des ouvrages manuscrits des savants des siècles précédents. Constantin l'Africain connut donc les auteurs et les traducteurs du ^{ix}^e siècle que nous avons passés en revue en Espagne et dans le vaste domaine de l'Empire Arabe en Orient.

Constantin l'Africain n'ignorait pas non plus les grands auteurs du ^x^e siècle. Ar-Razi (Rhazes) et Ali-Ibnul-Abbas. en Orient, et Ibn Al-Jazzar et Ishaq Iben Soleiman Israeli en Afrique, et plusieurs autres auteurs que nous avons vu dans un précédent chapitre.

Constantin l'Africain ayant quitté l'Orient au milieu du ^x^e siècle, il a dû connaître aussi le grand Avicenne (Ibn Sina), El-Birouni et Miskaouih en Perse ; Ibn-Bothlam, Ibn-Gezla. Mesué le Jeune Al-Ghazzali, Al-Mawardi et vingt autres médecins auteurs en Iraq. Aboul-Ila, Al-Biroudi et Mouhoub, en Syrie. Ibn-Heitsam,

Alybn-Redwan et plusieurs autres savants et auteurs en Egypte, sans parler des auteurs andalousiens, des premiers Avenzoars (Ibnzohr) et des savants, poètes, historiens, naturalistes, mathématiciens et hommes de lettres de tout l'Orient à cette époque.

Constantin l'Africain qui fit sortir l'Europe barbare de sa torpeur, dit Leclerc (page 402) dans son « Histoire de la Médecine Arabe », arriva donc à Salerne et constata la différence qui existe entre l'Orient et l'Occident et vit par un coup d'œil de maître le vide qu'il fallait combler, le rang qu'il fallait prendre et le rôle qu'il devait remplir plus tard.

Constantin arriva donc à Salerne vers la seconde moitié du ^x^e siècle, Gerbert l'avait déjà devancé comme Pape, sous le nom de Sylvestre II, à Rome au nord de Salerne, et les Arabes étaient en Sicile, au sud de la ville, comme nous l'avons établi.

Ici se pose une question épineuse, la médecine arabe était-elle connue à Salerne avant l'arrivée de Constantin ?

Leclerc nous apprend, page 356, II^e volume, dans son « Histoire de la Médecine arabe à propos de Constantin : « Que ce soit le choix, le hasard, ou la nécessité qui l'avaient conduit à Salerne, on l'ignore. Cependant on peut supposer que la renommée de la célèbre école avait passé la mer. Il paraît même que la médecine arabe était déjà connue des médecins de Salerne, ce qui ne doit pas étonner quand on se rappelle l'avènement de Gerbert au pontificat et la proximité des états musulmans de Sicile. Constantin arrivait donc sur un sol bien préparé pour recevoir la semence qu'il allait y jeter. »

En effet, l'avènement du Pape Sylvestre II, qui, sous le nom de Gerbert, s'instruisit en Espagne au ^x^e siècle comme nous l'avons vu, plaide fortement en faveur de la thèse de Leclerc. Un siècle à peu près s'était écoulé entre l'arrivée de Gerbert à Rome et l'arrivée de Constantin à Salerne, tandis que les Arabes étaient en Sicile depuis le ^{ix}^e siècle. L'histoire est pleine de faits qui attestent la civilisation des Arabes en Sicile.

M. Salvator de Renzi, dans son ouvrage sur l'histoire de l'Ecole de Salerne, parue en 1857, page 129, Article III, attribue de son côté un autre rôle à Constantin l'Africain. En effet, l'auteur italien nous apprend : « Cette opinion était tellement accréditée auprès des historiens et des chroniqueurs qu'il était considéré comme un fait admis par tous, et même ceux qui reconnaissaient le fait de l'existence de l'école de Salerne avant l'arrivée de Constantin, ceux-là même, veulent que l'enseignement fut privé et sans forme académique. Cette forme académique lui fut donnée par Constantin l'Africain. »

Constantin a dû voir Abul-Ila ou autre savant arabe, professeur soit à Bagdad ou dans une autre capitale d'Orient.

Al-Aghazzali était à l'école Nizamiat dans la deuxième moitié du onzième siècle.

Voyons maintenant le rôle joué par Constantin

Il laissa deux sortes d'ouvrages ; des ouvrages traduits dont il omit d'indiquer l'auteur et des ouvrages originaux qui représentent le fruit de ses études en Orient durant quarante ans.

Voici la liste de ses écrits laissée par son biographe :

« La pratique ou Panteigni », « Conservation de santé et traitement », « Le Livre des XII degrés », le livre de « l'urine », le « Régime des fièvres », de l'arabe ; « des organes internes », « du Coït », « Le viatique », « Les aphorismes », « Pouls », « Pronostics », des « Médicaments simples », « Corps et organes de la femme », « Observations », « Remarques sur les plantes », « Chirurgie », « Traité d'occulistique ».

Nous passerons sous silence ses écrits originaux, ses traductions du grec et nous nous occuperons de ses traductions de l'arabe.

Le Docteur Becavini, ajoute, page 64, de sa thèse déjà précitée : « Ces divers écrits montrent que Constantin, parmi les auteurs arabes, avait accordé la préférence à Isaac et à Ali-Abbate. Il a traduit du premier le traité sur les « fièvres » et du second « le viatique ».

En vérité, Constantin donna la préférence à trois auteurs arabes du x^e siècle, mais de différents pays. Ces trois auteurs sont les suivants : Ali-Ibnul-Abbas Al-Majouci, et non pas Abbate, comme le dit M. Bacavini, Ybnul-Jazzar et Ishaq Iben Soleiman. Ces trois auteurs étaient : le premier fils de Mage, de là vient son surnom « Al-Majouci » ; le deuxième Ybn Alijazzar, était musulman et le troisième, Ishaq, était Juif de l'Afrique du Nord, contemporain et ami du précédent.



« Le Panteigni »

Ali-Ibnul-Abbas Al-Majouci (Ali-Abbas), écrivit un livre qui fit sensation durant un siècle dans tout l'Orient, c'était « le Maleky » ou « le Royal », dédié à Adoud-Addaoula, le Bouide, Grand Monarque au x^e siècle. Le « Maleky » d'Ali-Abbas ou « Alkamil » (le complet) est le « libe rrigius » des anciens auteurs.

Ce livre paraît à plusieurs auteurs conçu sur un plan personnel et supérieur sous certains points au « Canon » d'Avicenne qui a été traduit une quinzaine de fois en latin.

« Le Maleky » ou « le Kamil » d'Ali-Abbas, dit Leclerc, page 382, 1^{er} volume, marque un grand pas fait par la médecine en Orient. Un arabe ose faire ce qu'il n'avait pas trouvé chez les grecs, enfermer toute la médecine dans un seul ouvrage. Il ne s'agit plus ici, comme dans le « contenant » de Rhazes (Haoui Ar-Razi), de l'inventaire de tous les faits légués à la médecine pratique par les anciens et les modernes. La Science est embrassée, dans sa généralité, toutes ses parties coordonnées, les faits que chacun revendique, soumis au contrôle de la critique et de l'expérience viennent se ranger dans leur cadre respectif ».

Daremborg, pour mettre en évidence le plagiat formel de Constantin, publia la traduction de la préface du dit ouvrage et la compara avec celle de Constantin dans son « Pantegni ». Il n'y avait plus de doute.

Voici ce que Leclerc pense de cette fameuse préface, page 382 :

« Cette préface, qui rend parfaitement le caractère et le but du livre et qui atteste le grand sens de l'auteur, restera comme une des plus belles pages dans l'histoire de la médecine.

« Ali-Ibnul-Abbas passe en revue les plus éminents médecins tant anciens que modernes. Il constate qu'Hypocrate et Gallien n'ont pas écrit d'ouvrage d'ensemble, que le défaut de l'un est la concision et celui de l'autre est la prolixité. Il signala les lacunes d'Oribase, de Paul d'Egine, puis d'Haroun, de Jean, fils de Mesué, et de Jean, fils de Cérapiion. C'est à Rhazes (Ar-Razi), le plus éminent des modernes, qu'il s'arrête le plus longuement. Il fait voir que le Contenant (« Al-Haoui », le grand ouvrage d'Ar-Razi), restreint, d'ailleurs, à la médecine pratique n'est qu'une compilation dont les parties sont mal ordonnées et sans liaison. Que les citations par ceux-là même qu'elles visent à être complètes, entraînent des répétitions et des longueurs qui rendent l'ouvrage inabordable au commun des médecins. En somme il constate qu'il n'existe pas un livre complet et qu'une saine méthode ne se rencontre nulle part. Voilà, ce nous semble une preuve que le génie de la science n'a pas fait défaut à la médecine arabe, car il ne consiste pas seulement à en reculer les bornes, mais aussi à porter la lumière et l'ordre dans un ensemble de faits connus ».

D'ailleurs, un livre qui est dédié à Adoudil Daoulat, qui construisit l'hôpital Adoudi, à Bagdad, comme nous l'avons vu dans le chapitre précédent, le grand protecteur des sciences et des lettres en Orient ne peut être de mauvaise qualité.

Ibn-Abi Oussaibaa, historiographe des médecins arabes, dans son manuscrit N° 2113, à la Bibliothèque Nationale, fait l'éloge de notre auteur, feuille 130. Le « Maleky », lui-même, a été traduit au XII^e siècle par Etienne d'Antioche et c'est à ce moment qu'on a découvert le plagiat de Constantin. Daremborg vint, plus tard, confirmer le fait comme nous l'avons démontré.

C'est le « Makey » ou « Al-Kamil » qui a été traduit d'Ali-Abbas et non pas « le Viatique », comme le prétend le Docteur Becavini.

C'est cet ouvrage gigantesque qui a embrassé toute la médecine du X^e siècle. c'est cet ouvrage précieux dont la Bibliothèque Nationale possède un manuscrit partiel sous le n° 2871 fonds arabe. C'est ce chef-d'œuvre du X^e siècle qui a été choisi par Constantin l'Africain pour être traduit ; c'est le même ouvrage que Le « Pantegni » de Constantin a été enseigné dans toute l'Europe ; Constantin en est le plagiaire.

L'auteur de cet ouvrage qui s'appelait Ali-Ibn-Al-Abbas-Al-Majouci, fils de Mage, n'a pas été cité par Constantin.

« Le Viatique »

Ibn-Al-Jazzar (1), médecin arabe, homme de lettres, vivait en Afrique, à Kairouan, au ^x^e siècle.

Ibn Abi-Oussaibaah raconte, feuille 182 de son manuscrit précité, qu'à la mort d'Ibn Al Jazzar (Abou Jahfar Ahmad Ibn Ibrahim), il laissa une collection d'ouvrages de médecine qui fut trouvée du poids de 25 quintaux (quinthars). Le quinthar est cent rothols).

Ibn Al Jazzar, savant dans toute l'acceptation du terme, était aimé et estimé par tout le monde. Les princes, ses contemporains, venaient le consulter chez lui.

Il laissa plusieurs ouvrages dont le plus important est « Zadil-Mouçafir » (Provision du voyageur). Un manuscrit arabe de ce précieux ouvrage se trouve à la Bibliothèque Nationale, à Paris, sous le N° 2884 (fonds arabe).

De tous les ouvrages d'Ibn Al-Jazzar c'est, sans conteste, le plus complet et le mieux conçu.

Le grand poète arabe, Kachagim, en faisant l'élégie d'Ibn Al-Jazzar ne mentionne des ouvrages du grand médecin que « Zad-il-Mouçafir » (Provision du voyageur), ouvrage précité.

Ibn Abi Oussaibaa cite, entre autres, de cette élégie, feuille 182 : « Après ta mort, ô Ibn Al-Jazzar, dit le poète, j'ai constaté un grand succès à ton ouvrage « Zad-il-Mouçafir », les connaisseurs et les experts se pressaient autour de lui ».

Constantin l'Africain qui, comme son nom l'indique, était compatriote d'Ibn Al-Jazzar, n'ignorait pas « Zad-il-Mouçafir », et le bruit qu'il fit à son apparition.

C'est ce livre précieux entre tous, qui a été traduit par Constantin sous le nom de « Viatique » et de là vient le Vade-Mecum moderne.

Abou Jafar, Ahmed Ibn Ybrahim, Ibn Ali Ibn Abi Khalid, dit Ibn Al-Jazzar, n'a pas été mentionné par Constantin comme l'auteur du « Viatique » (Provision du voyageur).

Le « Viatique » qui a été enseigné dans toute l'Europe, est traduit d'Ibn-Al-Jazzar et non pas d'Ali-Abbas, comme l'écrit le Dr Beccavini.

Ouvrages d'Ishaq

Ishaq Iben Souleïman, israélite, était le maître, l'ami et le compatriote d'Ibn Al-Jazzar.

C'est lui qui probablement communiqua à son élève ce caractère sobre et cette rigidité dans les mœurs.

Il était le médecin du prince Aghlabite en Afrique et devint tellement célèbre que seul l'épithète « Israïli » suffisait pour le désigner.

(1) Fils de boucher.

Ishaq laissa plusieurs ouvrages, la plupart de premier ordre. Il avait, d'ailleurs, la conviction de la supériorité de ses livres ; on lui demanda un jour s'il ne serait pas heureux de laisser des enfants après lui parce qu'il ne s'est jamais marié ; « mais, répondit-il, je laisse mon traité des « Urines » et des « Fièvres ».

Il se vantait surtout d'avoir écrit les quatre ouvrages suivants : entre autres : Le livre des « Fièvres », les « Aliments et les Médicaments », les « Urines » et les « Eléments ».

Ibn-Abi-Oussaibaah, cite, feuille 182, le fait suivant : « Le traité des « Fièvres », en cinq livres, ouvrage qui n'est pas inférieur à rien de ce qui a été écrit sur cette matière, j'ai vu le témoignage suivant écrit de la main d'Ali-Ibn-Redhouan ; je déclare, moi Ali-Ibn-Redhouan, que ce livre est très utile et que c'est l'ouvrage d'un homme d'un rare mérite. j'ai mis en pratique la plus grande partie des choses indiquées dans cet ouvrage et je n'ai rien trouvé à y ajouter ».

Ishaq ne se trompait pas, ses deux traités les plus préférés survécurent longtemps à leur auteur.

Constantin l'Africain qui, comme son nom l'indique, était un compatriote d'Ishaq et ne méconnaissait pas la valeur des deux ouvrages préférés de l'auteur et dont l'un d'eux a été loué par Ibn-Redhouan même, le grand médecin du ^x^e siècle, contemporain de Constantin l'Africain.

Ces deux chefs-d'œuvre d'Ishaq sont : son traité sur les « Fièvres » et le traité « des Urines ». Le traité des « Urines » d'Ishaq, traduit par Constantin, a été enseigné longtemps à la Faculté de Paris, comme nous allons le voir.

Les deux traités d'Ishaq, « Urines » et « Fièvres », ont été traduits par Constantin l'Africain et non pas seulement son traité sur les « Fièvres », comme écrit le Dr Becavini.

Les deux traités ont été enseignés dans toute l'Europe. Mais ici se place un fait nouveau qui ne s'est pas produit dans les deux précédentes traductions. Constantin l'Africain déclara le nom de l'auteur.

Abou-Yaqoub Isaac, fils de Salomon (le père de Jacob, fils de Salomon), n'a pas été oublié par Constantin l'Africain.

Constantin, en effet, avoua l'auteur et l'ouvrage dans la préface du traité des « Urines » et avoua seulement l'origine arabe dans la préface du traité des « Fièvres ».

Quel est le motif qui obligea Constantin à changer de tactique et à revenir à des meilleurs sentiments vis-à-vis des auteurs arabes traduits par lui ? La réponse en est dans ce qui suit :

Nous avons emprunté, plus haut, à propos de Constantin, une longue citation à Leclerc et nous l'avons fait suivre par la note suivante pour préciser deux points : 1° Que Constantin passait sous

silence les noms des auteurs arabes traduits par lui ;

2° Que Leclerc pense que Constantin fut un musulman.

Nous savons maintenant que Constantin l'Africain passait sous silence tous les auteurs arabes traduits par lui à l'exception de l'un d'eux qui était africain et qui était juif, c'est l'Israïli Ishaq.

Si Constantin avait négligé de mentionner Ali-Ibn-Al-Abbas Al-Mojouci et avait mentionné les deux autres, on aurait pensé que c'est un africain à outrance et pour lui « l'Afrique au-dessus de tout », que c'est un ibérien acharné. Ibn-Al Jazzar était l'élève d'Ishaq et, par conséquent, il lui est postérieur, Constantin aurait pu avoir l'amabilité de mentionner presque un contemporain qu'il a pu voir ; mais non, il a choisi Ishaq, fils de Salomon, entre tous.

Passons encore pour Ali-Ibnul Abbas qui est du fin fond de l'Asie, Al Ahwaz, et qui est franchement du x^e siècle, tandis que les deux autres vécurent quelques années du xi^e siècle et étaient sur la côte d'Afrique en face de Salerne et vis-à-vis de Constantin, pourquoi ne les a-t-il pas mentionnés tous les deux ? Il négligea Abou Jaffar Ahmad, Ibn Ybrahim, Ibn Ali, Ibn Abi Khalid, dit Ibn-Al-Jazzar et mentionna seulement Ishaq, fils de Salomon.

Il y a donc un autre motif, cherchons-le.



Écoutez Leclerc qui revient à la charge à propos du « Viatique », dont l'auteur est Abn-Al-Jazzar (page 362, 2^e volume).

« Daremberg a discuté la question de savoir si la traduction du « Viatique » par Constantin avait pu se faire d'après le grec, car nous verrons que l'on traduisit en grec le « Viatique ». Il a communiqué ses doutes à M. Renan qui lui a naturellement répondu qu'à cette époque la connaissance de l'arabe par un chrétien n'était pas vraisemblable et M. Renan inclinait à voir une traduction d'après le grec, mais Daremberg avait oublié de dire à M. Renan que ce chrétien de Constantin l'Africain avait été musulman pendant un demi-siècle ».

Il est donc permis de conclure maintenant :

1° Que Daremberg et Renan, croyant au christianisme perpétuel chez Constantin l'Africain, virent dans le « Viatique » une traduction du grec, parce que un chrétien à Salerne, au x^e siècle, pouvait ignorer l'arabe ; le contraire resterait à prouver.

2° Que Leclerc croyant à l'islamisme antérieur de Constantin, nie fortement l'origine grecque du « Viatique ».

A notre humble avis, nous croyons que Constantin l'Africain n'était ni chrétien, ni musulman, mais qu'il était juif...



Constantin oublia le nom de l'auteur du « Malky », le « Complet » ou le « Royal » (Pantegny), parce que son auteur était fils de Mage et c'est de là que vient son nom Al-Majoucy.

Constantin a omis le nom d'Ibn-Al-Jazzar, parce que ce dernier auteur était musulman ; mais Constantin l'Africain n'oublia pas le nom de son correligionnaire Ishaq, fils de Salomon, en traduisant son traité sur les « Urines ».

Voici la préface de Constantin à propos de cette traduction :

« N'ayant pas rencontré, dit-il, dans les livres latins aucun auteur qui ait donné des urines une connaissance certaine et authentique, je me suis adressé à l'arabe où j'ai trouvé d'admirables renseignements que j'ai traduits en latin. Cet ouvrage a été écrit par Ishaq (fils de Salomon, qui l'a divisé en deux sections » (Leclerc).

Constantin a eu soin d'écrire, Ishaq, fils de Salomon, et non pas Ishaq Ibn Soulaïmann ; les arabes ne disent jamais Salomon. Après avoir déclaré une fois le nom d'Ishaq, Constantin jugea que c'en est assez pour le pauvre Ishaq, c'est pour cela qu'il négligea de mentionner le nom de l'auteur en traduisant le traité des « Fièvres ». Voici, en effet, ce qu'il écrit dans sa préface : « Touché de tes larmes, ô mon fils Jean, moi, Constantin, je n'ai pas refusé d'écrire d'après tout ce que j'ai vu et lu d'utile en médecine ; j'ai transcrit cet opuscule de l'arabe ».

Constantin fit la même chose dans d'autres ouvrages écrits, soûdisant, par lui, mais qui ne sont que de simples remaniements d'auteurs arabes ou d'auteurs grecs produits et commentés en arabe, comme les « Aphourismes », de Galien, par exemple.

Voici encore à l'appui de notre thèse un trait tiré de la vie de Constantin même, par J. B. Marie Bonrani Lutetia, 1666, page 43.

« Constantin étudia l'hébreu, le syriaque, le chaldéen, le grec, le latin, l'italien, le persan, l'arabe, l'égyptien, l'éthiopien et l'indien, puis il le donne comme florissant vers l'année 1072 ».

En effet, au ^x^e siècle et au ^{xi}^e siècle, la langue arabe était la langue officielle dans la presque totalité de l'Asie et dans une grande moitié de l'Afrique et dans une partie de l'Europe, et un arabe musulman, priant Allah en langue coranique n'avait besoin de tous ces idiomes.

La langue arabe était la langue diplomatique et internationale et le musulman n'éprouva pas le besoin de devenir polyglotte, et quel polyglottisme !

D'ailleurs un polyglotte arabe musulman, de ce calibre, aurait été signalé par tous ses corréligionnaires ou bien par une partie des chroniqueurs. Or, il n'y en a pas un qui parla de Constantin. Les polyglottes arabes musulmans sont comptés sur les doigts.

En Orient, il y avait encore à faire à de tels polyglottes, au ^{xi}^e siècle.

Admettons une seconde que Constantin fut un chrétien de tout temps ; mais l'hébreu c'est la dernière langue à laquelle pense un chrétien du ^{xi}^e siècle, et cette langue occupe la première place dans l'énumération ; et le persan ! et l'indien ! et comment expliquer surtout son attitude vis-à-vis des auteurs arabes traduits par lui ?

Un chrétien étranger aux trois auteurs mentionnés et qui étaient

un mage, un musulman et un juif, aurait déclaré les trois noms sans distinction, ou il aurait omis de les mentionner tous les trois sans distinction aussi.

Le faible que Constantin avait pour le fils de Salomon n'avait pas complètement disparu, malgré que le dit Constantin ait été converti.

D'ailleurs, un autre cas analogue se présente sept siècles plus tard dans l'histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier. L'auteur de la dite histoire, quoique converti depuis deux générations et de tendance franchement romaine apostolique, en sa qualité de médecin du roi, garda toujours le même faible comme nous allons le voir à propos de l'histoire de l'Ecole de Médecine de Montpellier :

Constantin mourut en l'an 1087.

Récapitulation. — « Le viatique » d'Ibn-Al-Jazzar (Zadil-Mouafir) traduit par Constantin l'Africain dans la deuxième moitié du XI^e siècle, a été enseigné à l'Ecole de Médecine de Paris et à celle de Montpellier, comme nous allons le voir, et commenté plusieurs fois par différents maîtres de ces écoles.

Les deux traités d'Isahaq-Iben-Souliman (Salomon), dit l'Israëli, « Les urines » et « Les fièvres », traduits par Constantin, ont été enseignés à l'Ecole de Médecine de Paris pendant plusieurs siècles, comme nous allons l'établir. Le « Penteigni », d'Ali-Ibnul-Abbas, le « Maleky » ou « le Complet » (Kamil), qui a été traduit par Constantin, fut traduit une seconde fois par Etienne d'Antioche en 1127 et enseigné en Europe.

En résumé, pour clore l'histoire de Constantin, nous nous joignons à Leclerc, qui termina sa discussion sur le dit traducteur par la note suivante, page 365. 2^e volume : « Nous croyons avec Daremberg qu'on lui doit une grande reconnaissance pour avoir ouvert aux Latins les trésors de l'Orient et, par conséquent, de la Grèce, qu'il a mérité le titre de « restaurateur des lettres médicales en Occident », et que ce serait justice de lui élever une statue aux environs de Salerne ».

Le Docteur Becavini nous fait l'impression d'être de cet avis, mais il nous prévient que De Renzi, l'auteur patriote italien, est d'un avis diamétralement opposé. Becavini écrit page 68 de sa thèse précitée : « En un mot, on sent que De Renzi subit une nécessité en citant ce nom célèbre, Constantin. Ne soyons donc pas étonnés s'il s'efforce de faire son histoire au plus vite. Cela ne retire rien au mérite de Constantin qui, le premier, a introduit les ouvrages arabes en Occident, où le fond des instructions latines était épuisé, où les forces intellectuelles commençaient à chanceler et a aidé ainsi à la conservation de la médecine en lui donnant un nouvel essor ».

La médecine arabe, comme on vient de le voir, a eu sa part dans l'évolution de la médecine française à travers Salerne, et par l'intermédiaire de Constantin l'Africain.

Ce rôle ne s'arrêta pas là.

En effet, à peine Aboul-Qassim (Abulcassis) était traduit au douzième siècle par Gérard de Crémone, comme nous allons le voir, que l'auteur arabe fut connu à travers les Alpes et étudié à Salerne, et c'est encore par Salerne qu'il fut mis en honneur en France.

Lisons, en effet, ce passage dans « l'Histoire littéraire de la France », qui serait affaibli par le moindre commentaire et par lequel nous terminerons l'histoire de Salerne.

« Il y a un fait digne d'attention dans l'histoire de la chirurgie en France dans la seconde moitié du treizième siècle. Plusieurs docteurs italiens abandonnèrent leur patrie à la suite des troubles suscités par les Guelfes et les Gibelins, se réfugièrent sur le sol français, y importèrent les doctrines et les ouvrages d'Abulcassis, de ce célèbre médecin arabe d'Espagne, qui passe pour avoir été le restaurateur de la science médicale. Cette importation semble dater de l'arrivée à Paris d'un docteur de l'Ecole de Salerne, appelé communément Roger de Parme. Après lui, vinrent Bruno de Calabre, Lanfranc, Tadde Louis de Reggio, Huges de Lucques, Nicolas de Florence, Valescus de Tarente, Louis de Pise, Auguste de Vérone, Silvestre de Pistoie, Armand de Crémone, et plusieurs autres. Guy de Chauliac ne fournit pas un nom depuis les Grecs jusqu'au Guillaume de Salicet qui arriva en France vers 1290 et dit : « Les chirurgiens français étaient presque tous idiots, sachant à peine leur langue, tous laïques et vrais manœuvres et si ignorants qu'à peine trouvait-on parmi eux un chirurgien rationnel.

« Nous serons alors moins étonnés de voir dans les écoles françaises Abulcassis (Aboul-Qassim) prendre rang à côté d'Hippocrate et de Galien et former avec eux une sorte de triumvirat scientifique ».



CHAPITRE III

Périodes des traductions en Occident

Tolède - Centre de l'Europe

Parallèle entre Baghdad et Tolède



PERIODES DES TRADUCTIONS EN OCCIDENT

Tolède — centre de l'Europe.

Parallèle entre Bagdad et Tolède

Introduction

Il est très possible que Constantin l'Africain ait eut l'occasion de voir et d'entendre Pierre l'Ermite, qui prit une part si active à la première croisade. En effet, quatre ans à peine après la mort de Constantin, l'Europe, sous l'action de Pierre l'Ermite, se mit en marche, par Constantinople, vers l'Orient.

C'était la première de ces nombreuses expéditions connues dans l'histoire sous le nom de « Croisades » qui mirent aux prises l'Orient et l'Occident pendant deux siècles, sous le couvert de la religion.

Ce même prétexte a été invoqué bien souvent depuis 1091. Ceux qui surpassèrent les autres, pour invoquer un tel prétexte, furent quelques diplomates anglais du XX^e siècle même. Ils occupèrent en effet la Palestine au détriment de l'élément arabe, pour plaire aux Juifs sionistes, ils intervinrent en Hedjaz, patrie sacrée du Prophète arabe ; pour déplaire aux Turcs musulmans, ils soutinrent les Wahabites, puristes et réformateurs de l'Islam, contre les défenseurs sunnites des lieux saints. Ces quelques diplomates impérialistes sont brahmistes aux Indes, coptes en Egypte, catholiques en Abyssinie, orthodoxes en Grèce et chiïtes en Perse, etc... Bref tout le syndrome des interventions multireligieuses pour assurer la route des Indes.

Mais ces expéditions ne sont pas notre objet pour le moment. En effet, pendant que les armées européennes traversaient les détroits pour aller combattre en Orient, une autre expédition, d'ordre et d'objectifs différents des premières, traversait les Pyrénées pour s'installer à Tolède, à proximité des Arabes, en Espagne. La première visait en apparence la protection des lieux saints du christianisme, et en réalité la suprématie économique dans le vieux monde. La deuxième, celle des Pyrénées, avait pour objectif de soustraire aux Arabes la suprématie scientifique qu'ils exerçaient depuis bien-tôt trois siècles.

L'Europe des XI^e et XII^e siècles avait besoin de s'instruire. Ce ne sont pas les Croisades qui instruisirent l'Europe, ce sont les traducteurs de Tolède, comme nous allons l'établir.

Les Croisades rapportèrent deux traductions de l'arabe seulement: Etienne d'Antioche traduisit « Al-Maleki » ou « Al-Kamil », d'Ali-Ibnul-Abbas, et un autre traducteur mit en latin, d'après l'arabe, le « Secret des secrets », d'Aristote.

Or, nous savons que le « Maleki » n'est que le « Panteigni » de Constantin l'Africain, comme nous l'avons démontré à propos de l'Ecole de Salerne. Ce travail était donc inutile pour Etienne, le deuxième traducteur.

Les Croisades n'auraient donc rapporté en fait de science qu'un seul et unique ouvrage, pendant deux siècles d'expéditions !..

Les Croisades ne servirent donc que des projets économiques.

Ecoutons maintenant le D^r Gustave Le Bon, dans sa « Civilisation des Arabes », page 614, où il nous parle de la période de traduction à Tolède. « Ce ne fut pas par les Croisades, comme on le répète généralement, mais par l'Espagne, la Sicile et l'Italie que la science pénétra en Europe. Dès 1130, un collège de traducteurs, établi à Tolède, et patronné par l'Archevêque Raymond, commença la traduction en latin des plus célèbres auteurs arabes. Le succès de ces traductions fut considérable. Un monde nouveau était révélé à l'Occident, et dans tout le courant des XII^e, XIII^e et XIV^e siècles, elles ne se ralentirent pas.

Non seulement les auteurs arabes comme Rhazès, Albucassis, Avicenne, Averrhoës, etc., furent traduits en latin, mais encore les auteurs grecs tels que Galien, Hippocrate, Platon, Aristote, Euclide, Archimède, Ptolémée, que les Musulmans avaient traduit dans leur propre langue. C'est grâce à ces traductions que d'anciens auteurs, dont les ouvrages originaux sont perdus, ont été conservés jusqu'à nos jours. Tels sont, entre autres, les « sections coniques » d'Apollonnis, « les commentaires de Galien sur les épidémies », « le traité des pierres » d'Aristote, etc... C'est aux Arabes seuls et non aux Moines du Moyen-Age, qui ignoraient jusqu'à l'existence du grec, qu'est due la connaissance de l'antiquité et tout le monde leur doit une reconnaissance éternelle pour avoir sauvé ce précieux dépôt. « Effacez les Arabes de l'histoire, écrit M. Libri, et la renaissance des lettres sera retardée de plusieurs siècles en Europe ».

Leclerc s'étend un peu plus et donne les détails suivants empruntés à l'« Histoire littéraire de la France », tome VII (366, 2^e volume) :

« Ce fut un Français qui provoqua les traductions latines à Tolède, où nous voyons une colonie française s'établir vers la fin du XI^e siècle ». On lit dans l'« Histoire littéraire de la France », tome VII : « Bernard, moine de Cluny, qui devint archevêque de Tolède, emmena, à différentes reprises, de France en Espagne, des sujets de mérite : Maurice Bourdin, moine d'Uzerche, archidiacre de Tolède, anti-pape et évêque de Prague ; Pierre de Bourges, archidiacre de Tolède et évêque d'Osma ; deux autres, Pierre d'Agen, l'un évêque de Ségovie et l'autre de Valencia ; Bernard, chantre de Tolède et évêque de Compostelle ; Bernard et Jérôme de Périgord, évêques de Valence et de Zamora, enfin Raymond, compatriote de l'archevêque Bernard de Tolède, auquel il succéda.

« Raymond, natif d'Agen, occupa le siège de Tolède de l'année 1130 à l'année 1150. C'est à lui que revient l'honneur d'avoir pro-

voqué la traduction de l'arabe en latin dans sa ville archiépiscopale, et cette initiative qui fut plus ou moins tôt connue de l'Europe, peut être considérée comme le phare qui fit accourir à Tolède des savants de tous les points de l'horizon, non seulement au XII^e siècle, mais encore au XIII^e siècle, qui frappa Alphonse X et lui fit oublier la couronne impériale au milieu des savants arabes. »

C'est donc à Tolède que l'Europe du XII^e siècle s'adressa pour s'instruire et c'est sous les auspices de son archevêque, Français d'origine, que les traductions les plus importantes furent faites, comme nous l'avons dit dans notre avant-propos.

Bagdad et Tolède (Talitoulat des Arabes), forment donc deux importants points de départ dans l'histoire de la civilisation.

C'est par l'intermédiaire des traductions faites à Bagdad que la science de la Grèce fut répandue parmi les Arabes au IX^e siècle.

C'est aussi par l'intermédiaire des traductions faites à Tolède que la science des Arabes fut connue de l'Occident au XII^e siècle.

C'est à travers Tolède que la médecine arabe eut encore sa part dans l'évolution de la médecine française.

Pendant que Gérard de Crémone traduisait à Tolède, Ibn-Rouchid et Ibn-Zouhr (Averrhoës et Avenzoar) écrivaient encore leurs derniers ouvrages à Cordoue et à Séville.

C'est l'Espagne arabe, en effet, qui tenait au XI^e siècle le flambeau de la science dans le vieux monde tout entier.

Il y avait bien en Orient Fakhr-Al-Din-Ar-Razi, Aboul-Barakat, Iben-At-Talmiz, Abdul-Lathif de M. de Sacy, au Maroc le chérif Al-Idriss, et tant d'autres.

Il y avait aussi les hôpitaux qui fonctionnèrent durant les Croisades, et qui furent bâtis par Saladin et Nour-Ed-Din.

Il y avait aussi les médecins de Saladin et parmi lesquels Ibn-Abi-Ossaihaah donne une bonne place à Ibnul-Moutran.

Mais tous ces noms, quoique célèbres, ne peuvent éclipser ceux d'Ibn-Rouchid, d'Ibn-Zouhr, d'Ibn-Baja (Avenbaja), d'Ibn-At-Toufail, de Maimoun, et d'autres médecins, savants et philosophes de l'Espagne arabe au XII^e siècle.

Cette abondance d'hommes illustres en Orient et en Espagne est d'autant plus étonnante que le XII^e siècle était loin d'être un siècle de paix et de tranquillité pour ces pays.

En effet, le XII^e siècle fut ensanglanté par les cinq premières croisades qui se succédèrent sans répit.

La dynastie des Seldjoucides s'élevait déjà sur les ruines des Bouïds et menaçait Bagdad.

Les Fatimites étaient en décadence, et les Ayoubites arrivaient au pouvoir ; le plus grand de ces derniers fut Saladin.

Genhiz-Khan attaquait déjà les frontières asiatiques de l'empire arabe, tandis que les Espagnols essayaient de refouler ses frontières en Europe. C'est au milieu de ces coups terribles portés

à l'empire des Arabes que leur science était encore plus éclatante, et par conséquent plus étonnante et plus admirable.

C'est pendant que l'empire des Arabes subissait ces terribles et multiples assauts que les traducteurs à Tolède, comme autrefois les traducteurs à Bagdad, travaillaient dans le calme et la paix, conditions nécessaires pour les travaux intellectuels de tout genre.

Les Arabes à Bagdad ne traduisirent que les philosophes, les savants et les médecins grecs. Ils étaient trop riches en poésie et en littérature pour traduire des œuvres poétiques et des pièces dramatiques. Les fables de la période anté-islamique sont trop nombreuses pour songer à y ajouter quelques-unes nouvelles.

Les traducteurs à Tolède, et à leur tête Gérard de Crémone, en firent de même. Ce n'est que plus tard que les Arabes traduisirent des œuvres littéraires.

La traduction de « l'Illiade » d'Homère, en vers arabes fut faite il y a un quart de siècle par M. Souleiman Al-Boustany, Libanais, ancien député au Parlement ottoman à Constantinople et ancien ministre.

Al-Cheikh Mouhamad-Abdou, ancien Mufti d'Egypte, connu de Renan et de Gabriel Hanotaux, l'éminent homme d'Etat français, écrivit à Al-Boustany : « Vous avez accompli sous Abbas (ex-Khédive d'Egypte), ce que les Abassides ne purent pas accomplir ». « Les séances littéraires » (« Maquamat ») des écrivains arabes ne furent traduites en français que bien après le XII^e siècle ; les « Mille et une Nuits » en français sont l'œuvre de contemporains. (1).

GERARD DE CREMONE

A la tête des traducteurs du XII^e siècle à Tolède, se place sans conteste, Gérard de Crémone ; voici, en effet, ce qu'on lit à propos de lui : « Gérard de Crémone (1114-1187), traduisit à Tolède 76 livres arabes en latin et mourut dans cette ville. Voyant que les Arabes avaient une abondance de livres dans toutes les sciences, déplorant la pauvreté des Latins, il apprit l'arabe afin de se consacrer aux traductions. Muni de cette double connaissance, à savoir de la science et de la langue, à l'instar d'un homme sage qui, parcourant une vaste prairie, se fait une couronne, non pas de toutes les fleurs, mais des plus belles, il passa en revue la littérature arabe. » Ce fragment est une partie de la notice trouvée à la fin du « Tegni », n° 14.390 du fonds latin de la Bibliothèque nationale.

Leclerc nous dit, page 398-2 : « Gérard de Crémone est assurément une des plus larges intelligences du Moyen-Age. C'est in-

(1) Nous avons prêté notre concours à la traduction en français du grand roman populaire d'Antar. Ce héros arabe, après avoir été à l'Odéon, créé en vers par M. Chekri Ganem, est maintenant mis en musique à l'Opéra. De part et d'autre, les motifs de la traduction ne sont pas les mêmes maintenant qu'il y a dix et onze siècles.

contestablement l'homme qui rendit le plus de services à la science par l'étendue et la variété des matériaux qu'il mit en circulation.

Sa renommée ne fut pas en rapport avec son mérite, et peut-être en faut-il chercher la raison dans sa modestie qui lui fit négliger d'attacher son nom à toutes ses traductions. » On ne peut pas en dire autant de Constantin l'Africain : « C'est tout récemment que l'on a pu se rendre compte de la grandeur des travaux de Gérard. Cette découverte a son importance au point de vue historique et prouve que le Moyen-Age entraînait, plus largement qu'on ne l'aurait pensé jusqu'alors, en communication avec les Arabes » ; et plus loin, page 399, à propos des recherches sur la liste des traductions de Gérard que Leipzig ne voulait pas faire : « Ce que l'on avait si longtemps et vainement attendu de l'apathique Allemagne fut découvert à Rome, et publié en 1851, par M. Bomcompagni. Enfin tout récemment, en 1874, nous avons nous-mêmes découvert à Paris une liste identique à celle de Rome. »

Puis il ajoute, page 401 :

« A Paris, comme au Vatican, le commentaire d'Ali-Ibn-Redhouan sur le « petit art », de Galien, précède immédiatement la notice consacrée à Gérard de Crémone.

« Dans le manuscrit de Paris, la notice commence au folio 223. Ces deux documents ne présentent entre eux que des différences insignifiantes. La notice se compose en réalité de trois parties : la notice biographique proprement dite, la nomenclature des traductions, quelques vers en l'honneur de Gérard. »

Nous allons donner ici la répartition de ces traductions, et nous verrons plus tard celles qui se rapportent à la médecine (Leclerc, 427-2).

Dialectique	3 traductions.
Géométrie	17 —
Astrologie (Astronomie)	12 —
Philosophie	11 —
Physique (Médecine)	21 —
Alchimie	3 —
Géomantie	4 —
71 traductions.	

Les traductions médicales sont les suivantes :

1° De Thabit-Ibn-Quourra : « Figura abaltra ».

Sous le n° 7.337, Bibliothèque nationale.

N° 1.256, Bibliothèque Mazarine.

N° 69, Bibliothèque Arsenal.

2° « Introduction à Almageste », de Thabit aussi.

3° « Les éléments de Galien », 11.860 et 14.389, à la Bibliothèque nationale. — Le premier est traduit de l'arabe.

4° Commentaires de Galien sur « le régime des maladies aiguës d'Hippocrate ». — Le n° 14.390, Bibliothèque nationale, est traduit de l'arabe.

5° Livres des « sécrétions » de Galien, traduit de l'arabe, apocryphe.

6° Les « tempéraments » de Galien. N° 11.860, 14.389, traduction arabe, le nom de Gérard n'y est pas.

7° Livres des « Simples », de Galien. 6.865, Bibliothèque nation., traduit de l'arabe.

8° Liber Galien (de Creticis) Diebus, Liber Galien de Crisi ; Bibliothèque nation., 14.389, ont été traduits le premier à Tolède et le deuxième par Gérard de Crémone.

9° De Rhazis. « Al-Mansouri » (N° 6.893 et 10.234, 15.458), 58.150 de l'Arsenal et sous le N° 2.866, Bibl. nationale. Le manuscrit arabe de cet ouvrage est du XIV^e siècle.

10° Quelques « fragments de Continent ». CLIV, et « Introduction à la médecine pratique ».

11° Livre Alten Guefiti (imprimé à Strasbourg en 1531, avec le « Tacouim » d'Ibn-Bouthlan (Taquium)).

12° Résumé de Sérapion le Jeune. (N° 6.893. Bibl. nation.); Traduction de Sérapion le Jeune. (N° 6.893. Bibl. nation.).

13° « Chirurgie d'Abul-Cassis » (N° 7.127. Aboul-Quassim. Bibl. nationale).

14° « Canon » d'Avicenne (N° 14.023, B. nation.). (Quanoun-Ibn-Sina).

15° Al-Kindy (9.355, Bibl. nation.).

16° « Petit art de Galien ». - Commentaires d'Ali-Ibn-Roudhoua. N° 14.390 (id.). C'est à la fin de ce mémoire que Leclerc a vu les ouvrages traduits par Gérard et qui sont au nombre de 72.

17° « Livre divin », de Galien, par Gérard de Crémone (N° 7.156. Biblioth. nation.).

18° « Livre des Albumines » et Salibus (N° 6.514. Bibl. nation.). On croit que l'original est de Rhazis lui-même. (Ar-Razi).

Avant de terminer notre récit sur le grand traducteur, nous empruntons à Leclerc, page 428-2, ce qui suit : « Gérard à lui seul mit en circulation une masse plus considérable d'idées que tous ses émules réunis. Si, parmi ses traductions, il en est de proportions exigües, il en est aussi de grandioses ; notamment celle du « Canon » d'Avicenne, qui suffirait presque à elle seule pour occuper la vie d'un homme. »

Leclerc paraît ici répondre à quelques critiques :

« Comment s'étonner que ces traductions soient défectueuses et qu'elles soient écrites dans un latin barbare ? Gérard n'avait pas seulement la langue arabe à apprendre, mais pour ainsi dire l'encyclopédie des sciences, car elles sont à peu près toutes, même les plus difficiles et les plus abstraites, comprises dans son œuvre. Pour l'une et l'autre tâches, il n'avait pas les ressources que l'on possède aujourd'hui, et qui rendent les traductions beaucoup plus faciles. C'est ce qu'ont oublié des critiques sévères, tous plus ou moins incompétents, sans en exempter l'auteur du livre de l'Interprétation, l'illustre Huet. On n'écrivait pas alors comme on écri-

vit plus tard, lors de la Renaissance. Cette barbarie du reste, nous ne l'avons pas vue reprochée par des hommes spéciaux, tels que les Libri, les Chasles, les Boncompagni, les Wupeke.

« Quant aux équivalents qui lui ont fait défaut, pouvait-il en être autrement, vu l'époque où il vécut, et l'immensité de son œuvre ? Du reste, parmi les termes techniques simplement transcrits, un bon nombre répondaient à des idées nouvelles et sont restés dans l'usage.

« La technologie est le côté faible des traductions de Gérard, ce qui les rend plus ou moins incorrectes, et leur donne parfois une apparence de barbarie. Si l'on compare la traduction de la « Chirurgie » d'Abul-Kassis avec celle du « Canon » d'Avicenne, on ne rencontre pas dans la première ce qui choque dans la seconde. C'est qu'ici la technologie occupe une place importante, particulièrement dans le deuxième livre. Beaucoup d'équivalents devaient nécessairement faire défaut, ayant trait à des substances nouvelles ; d'autres étaient d'une détermination difficile, car on sait qu'après tant de commentaires, la synonymie des « simples » de Dioscoride n'est pas encore irrévocablement établie. La technologie grecque ne parvint à Gérard que défigurée par les copistes, de là, tant de traductions vicieuses, faciles du reste à rétablir pour des arabisants, un grand nombre pêchant surtout par la position défectueuse des points diacritiques. Une traduction d'Ibnul-Bitar, au lieu de Sérapion le Jeune, eût épargné bien des dissertations, souvent stériles, aux Watthiole et aux Saumaise, en même temps qu'elle eût évité des accusations à l'Ecole arabe, faites par des savants munis de toutes les ressources modernes.

« Avant de traduire, il faut commencer par assurer son texte. Ce dut être difficile à Gérard d'assurer celui d'Avicenne, quand on songe que l'édition de Rome, qui parut en des temps beaucoup plus avantageux, est cependant criblée de fautes.

« Il ne faut pas s'étonner de rencontrer dans les traductions de Gérard tant d'épaves de la technologie arabe, mais s'étonner qu'un homme ait pu suffire à tant de traductions diverses, n'ayant pour établi la technologie que l'étude approfondie des originaux. »

Les traductions médicales de Gérard de Crémone, qui s'élèvent à une vingtaine, sont les meilleurs ouvrages que les auteurs arabes aient produits. Nous donnons ici la liste des ouvrages que nous allons rencontrer plus loin à la bibliothèque de la Faculté de Médecine de Paris : Le Quanoun d'Ibn-Sina (Canon d'Avicenne), traduit par Gérard ; La Chirurgie d'Aboul-Quassim (Abulcassis), traduit par Gérard ; Le Contenant de Rhazis (Haoui Ar-Razi), et autres auteurs que nous étudierons en détail à propos de la Faculté de Paris.

Gérard de Crémone (1114-1187). — Honein Ibn Ishaq (809-872)
Honein et Gérard de Crémone

Nous pouvons donc avec raison comparer Gérard de Crémone à Honein-Ibn-Ishaq. Gérard apprit l'arabe avant de commencer ses nombreuses et précieuses traductions, et Honein passa deux ans en Grèce pour bien posséder le grec et se perfectionna plus tard en arabe chez Al-Khalil-Ibn-Ahmad, père de la versification. Honein et les traducteurs à Bagdad avaient le choix des livres à traduire. Les khalifes abassides du IX^e siècle les comblaient d'or et de grandeur. Gérard et les traducteurs à Tolède se plaignaient plutôt de ce que Leclerc appelle la « pénurie latine ».

Les grands chefs à Bagdad, vizirs, anciens vizirs, familles riches et influentes, soutenaient les traducteurs et les encourageaient. Ibn-Abi-Oussaibaah énumère parmi ces bienfaiteurs des sciences et des lettres les Chakirs, les Béni-Sahh, les Zaïat, les Barmacides et autres familles nobles.

A Tolède, l'influence du roi Alphonse fut pour une part dans cette éclosion, mais les initiatives personnelles et l'aide non officielle y furent aussi pour beaucoup.

Quand les Arabes traduisirent du grec en leur langue, la science grecque déclinait, on ne produisait plus dans toute la Grèce d'ouvrages comparables, même de loin, à ceux d'Aristote et d'Hippocrate.

Pendant que les traducteurs étaient à l'œuvre à Tolède, les Arabes à Cordoue et à Séville, produisaient des ouvrages de premier ordre. Cordoue au XII^e siècle était tellement éprise d'esthétique et d'amour pour l'instruction, que nous n'en connaissons pas une pareille dans l'histoire de l'humanité.

Jugeons-en par le fait suivant rapporté par Al-Maqqari, page 233, premier volume : « Ibn-Saïd, d'après son père, dit : « Parmi les nombreuses beautés de Courthoubat (Cordoue), je signale la bonne tenue de ses habitants, leurs beaux vêtements. Ils n'avaient pas de fausse honte pour la pratique de la religion, et étaient très assidus pour la prière. Leur vénération pour la Grande Mosquée de leur ville était exemplaire. Ils réduisaient en miettes tout récipient à vin, partout où il était signalé, et se cachaient quand ils avaient fait la moindre infraction aux lois (pudeur); leurs titres de gloire étaient l'ancienneté de la famille, les services aux armées, et la science. Courthoubat est la ville la plus riche en livres de toutes les villes de l'Andalousie, ses habitants s'occupaient beaucoup d'avoir chez eux des armoires soignées pour loger ces livres (bibliothèques). Personne ne les égalait sur ce terrain.

« Ceci devint chez eux un moyen de notoriété et de célébrité, et un titre de gloire, on voyait même le notable parmi eux, qui n'avait pas d'instruction, s'occuper et s'évertuer pour avoir une armoire de livres dans sa maison (bibliothèque). Il se montrait difficile dans son choix pour qu'on dise : « Un tel a une belle armoire de livres,

et tel livre qui ne se trouve pas chez quelqu'un d'autre, se trouve chez lui, et tel manuscrit sorti de la main de tel copiste est entré déjà dans sa possession. »

« Al-Hadhramy (auteur du ^{xiii}^e siècle), dit : « J'ai séjourné une fois à Courthoubat, et je fréquentai son souk (marché) avec insistance, guettant l'occasion d'acheter un livre qui m'était nécessaire et que je cherchais depuis longtemps. Un jour, j'ai eu le plaisir de constater que le livre en question, orné de belle écriture et de commentaires, était en vente, ma joie fut complète.

« La vente était à la criée, et chaque fois que j'enchérisais, le crieur venait m'annoncer une nouvelle augmentation sur ma mise. La valeur du livre m'a paru largement dépassée. Je dis au crieur : « Montre-moi la personne qui augmente sans pitié le prix de ce livre ; il me semble que ce prix est excessif. » Le crieur me désigna un homme vêtu des habits de notable (jurisconsulte). Je m'approchai de lui et lui dit : « Qu'Allah glorifie notre seigneur jurisconsulte (Faquih), si tu tiens à ce livre il ne me reste qu'à te le laisser, parce que l'augmentation qu'il a subie de part et d'autre dépasse vraiment sa réelle valeur. » Il me répondit : « Je ne suis pas jurisconsulte (Faquih), et je ne sais même pas ce que contient ce livre, mais j'ai pris possession d'une belle armoire de livres, qui a eu tous mes soins, afin d'avoir à m'en glorifier entre les notabilités de la ville. Il y reste encore une place vide qui logera ce livre.

« C'est pour cette raison qu'aussitôt que j'ai vu ce livre bien écrit et bien relié, je lui accordai mes préférences, je ne m'occupai pas de la somme que j'enchérisai, car grâce à Dieu, le bien qu'Allah m'accorda est immense. »

Alors, Al-Hadhramy vexé, répondit : « Oui, le bien n'est immense que chez ceux qui sont comme toi, les noix sont données à ceux qui n'ont pas de dents, et moi qui sais le contenu de ce livre, et qui poursuit en lui une utilité matérielle (intérêt), je n'aurais pas un bien immense et ma pauvreté restera une entrave infranchissable entre ce livre et moi. »

Al-Hadhramy ne nous dit pas le contenu de ce livre, mais voici un autre trait caractéristique, que nous ajoutons au premier, emprunté au même auteur, et qui nous dévoile un coin du mystère.

« Une discussion s'éleva entre Ibn-Rouchd (Averrhoes) et Ibn-Zouhr (Aven-Zoar), dans la présence du sultan Mansour-Ibn-AbdulloMumin. Ibn-Rouchd répondant à son maître et ami, Ibn-Zhour, lui dit entre autre : « Je ne comprends pas ce que tu dis, mais n'empêche qu'à la mort de chaque savant à Séville, ses livres — si on veut les vendre — sont rapportés à Cordoue pour y être vendus, et qu'à la mort de chaque chanteur à Cordoue, ses livres — s'ils sont à vendre — sont rapportés à Séville pour y être liquidés. »

Nous ne croyons pas qu'on rencontre de pareils traits dans les annales des bibliophiles.

Honein-Ibn-Ishaq était chargé encore de corriger les traductions des autres traducteurs, nous ne savons pas si l'Archevêque de Tolède avait accordé ce même pouvoir à Gérard de Crémone.

Daremberg et Leclerc^h avaient émis le vœu de voir ériger à Salerne une statue pour Constantin l'Africain, nous croyons être approuvés en souhaitant la même chose à Tolède pour Gérard de Crémone.

Gerbert au X^e siècle, Constantin au XI^e siècle, furent largement dépassés par Gérard ; ils n'étaient que ses précurseurs.

Gérard a bien mérité de la science et de l'humanité.

Coincidence curieuse, il mourut un siècle après Constantin. Toutes les traductions de Gérard furent faites directement de l'arabe en latin. Honein en fit quelques-unes qui passèrent en syriaque avant d'être définitivement en arabe.

Parallèle entre Tolède et Bagdad

La présence d'une langue intermédiaire fut en honneur beaucoup plus en Occident qu'en Orient.

Ce sont les chrétiens qui étaient les intermédiaires entre la science grecque et les Arabes à cette époque en Orient. Ces chrétiens, nestoriens ou jacobites d'une date récente, les intellectuels parmi eux continuaient à connaître le grec. Il y avait aussi les chrétiens qui vénéraient encore les images, Tayfour, par exemple, et qui n'étaient ni nestoriens, ni jacobites, et qui obéissaient encore à l'autorité du Pape. Ces chrétiens connaissaient encore le grec, depuis Constantin, fils d'Hélène.

Au milieu du IX^e siècle, les deux églises, orientale et occidentale, ne formaient qu'une seule et même église dont Rome était la capitale. Le patriarche Photius de Constantinople étant mort au milieu de ce IX^e siècle, la scission eut donc lieu plus tard. Ce sont donc ces chrétiens qui opérèrent la part la plus large de la traduction.

Les quelques exemplaires qui passèrent en syriaque étaient faits par des traducteurs qui connaissaient mal l'arabe tout en connaissant bien le grec. Ces traductions étaient destinées à être enseignées dans les écoles chrétiennes, et à être traduites en arabe par des traducteurs qui possédaient bien le syriaque et la langue du Coran. Ce qui existait donc en syriaque, existait en arabe, mais il y avait dans cette dernière langue, des ouvrages qui n'ont pas passé par le syriaque. Il est facile de deviner que les puissantes et riches familles qui subventionnèrent les traducteurs ne dépensèrent pas de fortes sommes pour enrichir le syriaque.

Ces donateurs ignorèrent le syriaque aussi bien que le grec, et mieux valut pour eux de lire Hippocrate dans son texte original, que d'avoir la peine de le connaître à travers le syriaque.

Les Arabes non chrétiens et non juifs n'ont jamais été des grands polyglottes, pas même des moyens.

La langue arabe était très riche et très répandue pour qu'un adepte du Coran pense à apprendre deux ou trois autres langues. L'arabe était la langue savante par excellence, tout existait en arabe.

Les juifs en Orient n'eurent pas à jouer un rôle même moyen dans ce mouvement scientifique.

Si les chrétiens connaissaient le grec parce que c'était leur langue ecclésiastique, ou pour autres motifs, les juifs, par contre, avaient tous droits d'ignorer cette langue.

C'est pour cette raison que leur rôle en Occident fut plus brillant que leur rôle en Orient.

En Occident comme en Orient, les juifs connaissaient l'arabe, parce que l'arabe était la langue officielle, et connaissaient l'hébreu, parce que l'hébreu était leur langue.

Au fur et à mesure que la langue arabe devenait de plus en plus riche, soit par des traductions, soit par des traités originaux, les juifs se contentaient d'apprendre dans les manuscrits arabes. Favorisés par les khalifes omniades au X^e siècle, en Espagne, ils eurent l'occasion de s'initier de plus en plus à la science arabe qui était brillante.

Plus tard, se trouvant parmi les chrétiens, ils firent passer les auteurs arabes en hébreu d'abord, et en latin ensuite.

Le syriaque servit donc d'intermédiaire, non indispensable, en Orient, et l'hébreu servit d'intermédiaire, pas plus indispensable, en Occident. Nous disons bien, non indispensable dans les deux cas, parce que Gérard de Crémone traduisit les quelques quatre-vingts ouvrages de l'arabe en latin, sans passer par l'hébreu, et que Honein-Ibn-Ishaq et plusieurs autres traducteurs (cent, d'après Ibn-Abi-Ossaibaah et Al-Fihrist), traduisirent les neuf-dixièmes du grec en arabe, sans passer par le syriaque.

L'hébreu n'était pas la seule langue intermédiaire en Occident, quelques traductions passèrent de l'arabe en langue castillane, et de cette dernière en latin.

L'Archevêque de Tolède voulant à tout prix enrichir la littérature latine, tous les moyens lui paraissaient bons. Le syriaque en Orient n'était, vis-à-vis des donateurs, qu'un moyen détourné pour enrichir l'arabe.

Les juifs connaissant l'arabe et le castillan, l'Archevêque trouvait l'autre moitié qui connaissait le castillan et le latin, ainsi que l'hébreu.

La traduction à deux était rare en Orient ; en Occident, à part Gérard l'incomparable, elle était de règle.

Jean de Séville

Le deuxième traducteur qui vient après Gérard de Crémone, mais bien après, est Jean de Séville.

Voici ce que Leclerc nous apprend sur son compte (370-2) : « Il

ne nous est connu que par ses écrits, et son nom soulève des discussions. C'était un juif converti et son père devait s'appeler David, vu le nom d'Avendaut (Aben-Daoud), fils de David, sous lequel il est souvent désigné ; comme chrétien il porta le nom de Jean. On l'appelle généralement Jean de Séville ou Jean d'Espagne.

(Page 371) : « Son début dans la carrière paraît avoir été une traduction faite de concert avec Gundisalvi. On pourrait même supposer qu'alors il n'était que catéchumène, car elle porte le nom d'Avendaut, tandis que les autres portent le nom de Jean de Séville (ou d'Espagne), qu'il dut recevoir à son baptême. »

Les traductions médicales de Jean de Séville, qui fût maître de Gundisalvi, sont mentionnées plus tard à propos des écoles juives en France comme nous allons le voir.

Autres traducteurs

Il y a eu d'autres traducteurs en Orient et en Occident.

A la fin du IX^e siècle en Orient, et au commencement du X^e siècle, il y avait encore des traducteurs à Bagdad et dans plusieurs autres capitales orientales.

Ces traducteurs étaient de deuxième et de troisième qualité.

En Occident, on traduisit encore à Tolède, et au centre de l'Europe durant le XIII^e et le XIV^e siècles (1).

Jetons un coup d'œil sur l'*Orient au XIII^e siècle* pour terminer ce parallèle :

Le XIII^e siècle en Orient était un siècle d'anéantissement pour la dynastie des Abassides. Le dernier khalife de cette illustre maison disparut vers 1260.

Holagou, roi des Tartares, passa Bagdad, capitale du royaume, au fil de l'épée. Le khalife déchu vit décapiter devant lui ses enfants et les siens.

Tous les trésors de la science arabe depuis Al-Mansour furent jetés dans les eaux du Tigre. Ces livres formèrent un pont au milieu du fleuve sur lequel on traversait d'un côté à l'autre. L'humanité ne vit jamais une pareille catastrophe.

Pendant que ceci se passait à Bagdad, le reste de l'Orient subissait les quatre dernières croisades.

On n'a jamais vu un siècle aussi ensanglanté.

Les hôpitaux en Orient fonctionnaient encore sous les Ayoubites, parents et descendants de Saladin.

La science arabe avait à sa tête Ibnul-Bitar, auteur des « simples », le plus illustre des botanistes. C'est son éloge que fait Lorry, doyen de la Faculté de Paris, dans la préface de l'Ecole de Montpellier, comme on va voir.

(1) Quelques-uns de ces traducteurs seront passés en revue à propos de la Faculté de Montpellier. Nous aurons donc à les voir dans notre chapitre prochain.

L'auteur de l'histoire des Dynasties, Abul-Faraj-Al-Malithi, appartient à cette époque. Médecin, commentateur d'Ibn-Sina (Avicenne), et historien, Abul-Faraj est également cité par Lorry.

Le grand historien des médecins, Ibn-Abi-Ossaïbaah, médecin, issu d'une famille de médecins comme les Avenzoars (Ibn-Zhour), auteur cité souvent par nous, appartient également à cette époque.

Une foule d'auteurs, médecins, hommes de lettres de tous genres sont aussi de ce siècle.

Ibn-Abi-Ossaïbaah a été critiqué par l'auteur anglais Freind (1675-1728). C'est Amoreux, auteur de l'« Histoire des médecins arabes » (Montpellier, 1805), qui prend la défense de l'auteur arabe.

Amoreux écrit, en effet, page 41 : « Le plus connu de ces historiens est Ibn-Abi-Ossaïbaah, dont M. Freind n'a pas fait l'éloge lorsqu'il a dit que cet auteur avait écrit les vies de plus de trois cents médecins arabes, syriens, persans, égyptiens et autres de différents pays de l'empire ture, et qu'il les a écrites dans un style diffus et enthousiaste naturel à ces peuples, que cet ouvrage est d'un très petit secours pour l'histoire de la médecine, ne servant qu'à nous faire voir quels honneurs et quelles pensions extraordinaires et au-delà de toute croyance les médecins recevaient alors des khalifes ; qu'il n'y en a pas un entre tant d'écrivains dont il a écrit la vie dont on puisse trouver les écrits, excepté ceux de Mésué, Rhazis et Avicenne. » M. Freind n'a peut-être pas fait assez de cas d'un historien qui pouvait, malgré son style disconvenant, lui fournir bien des notions sur les médecins et la médecine des arabes, quoique les écrits soient perdus. Puis il ajoute, page 43 : « Quand Ibn-Abi-Ossaïbaah dit que Rhazis avait écrit 226 traités, il nous apprend que le médecin arabe avait été encore plus fécond que Gallien. »

Pour terminer notre parallèle entre les deux mouvements scientifiques décrits, nous empruntons à l'« Histoire des Arabes », 1854, Sédillot, professeur d'histoire au lycée Saint-Louis, membre du Conseil de la Société asiatique et de la Commission centrale de la Société de géographie, etc..., page 5 de la préface, le passage suivant :

« A la fin du huitième siècle de notre ère, à l'enthousiasme guerrier succède, chez les Musulmans, l'amour des lettres : Cordoue et Tolède, Le Caire, Fez, Maroc, Racca, Ispahan, Samarcande rivalisèrent bientôt avec la capitale des Abassides. Les livres grecs traduits et commentés sont étudiés dans les écoles, l'activité merveilleuse des esprits s'étend à toutes les branches de l'intelligence humaine ; des créations remarquables, des précieuses inventions font sentir leur action jusque sur l'Europe chrétienne, et montrent que les Arabes ont été vraiment nos maîtres. D'un côté, des matériaux d'un prix inestimable pour l'histoire du Moyen-Age, des relations de voyages, l'heureuse idée des dictionnaires biographiques et des encyclopédies ; de l'autre, une industrie sans égale, des édifices d'une pensée et d'une exécution grandioses, d'importantes décou-

vertes dans les arts, voilà ce qui doit relever à nos yeux un peuple trop longtemps méconnu. Si, par l'application de la méthode expérimentale, la médecine et l'histoire naturelle, la chimie et l'agriculture se sont enrichies, entre ses mains, d'une foule de notions utiles, pourrait-on croire qu'il n'en eût pas été de même pour les sciences exactes qui furent cultivées avec tant de persévérance et d'ardeur du IX^e au XV^e siècles ? »

Puis, on lit dans un autre endroit : « Ce qui caractérise surtout l'Ecole de Bagdad à son début, dit M. Sédillot, c'est l'esprit véritablement scientifique qui préside à ses travaux ; marcher du connu à l'inconnu, se rendre un compte exact des phénomènes pour remonter ensuite des effets aux causes, n'accepter que ce qui a été démontré par l'expérience : tels sont les principes enseignés par les maîtres. Les Arabes du IX^e siècle étaient en possession de cette méthode féconde, qui devait être, si longtemps après, entre les mains des Modernes, l'instrument de leurs plus belles découvertes. »

Tel est le tableau, en petit, de ce double mouvement scientifique : Bagdad Dar-Is-Salam et Talitalat Dar-II-Aman.

CHAPITRE IV

Montpellier
École de Montpellier

Rôle des Arabes

MONTPELLIER. — ECOLE DE MONTPELLIER ROLE DES ARABES

Introduction

L'ensemble de l'histoire de l'Ecole de médecine de Montpellier n'a pas encore été faite, à notre connaissance.

Plusieurs traits historiques, se rapportant à ce sujet, sont rencontrés çà et là dans différents ouvrages d'histoire de médecine, et dans certains discours officiels.

C'est dans les « Mémoires » d'Astruc, à propos de cette même école, qu'on rencontre, concentrés, les renseignements que nous donnons.

Il nous sembla donc, après avoir consulté plusieurs textes historiques sur ce sujet, d'adopter pour le travail qui nous intéresse, les « Mémoires » de J. Astruc, ancien doyen de cette célèbre Faculté ; un des mieux placés pour traiter un tel sujet. C'est cet ouvrage que nous avons mis à contribution pour notre thèse. Nous aurons à y examiner :

1° *La préface, qui est écrite par un doyen de l'Ecole de Médecine de Paris, afin d'y signaler quelques erreurs historiques et d'établir notre point de vue propre.*

2° *Le texte d'Astruc, où nous relèverons quelques inexactitudes historiques que nous réfutons, preuves en mains, et où nous opposons à son texte d'autres textes qui le complètent, où, enfin, nous suivrons siècle par siècle, la part de la médecine arabe dans l'évolution de la médecine française à travers l'Ecole de Montpellier.*

(Préface des « Mémoires » d'Astruc, revus et publiés par Lorry, docteur régent de la Faculté de Médecine de Paris, 1767).

La Préface

Il nous semble que le D^r Lorry fut un de ces apôtres qui ont eu le courage de prendre la défense des Arabes, après la réaction qui s'était produite en Europe contre ces derniers.

A en croire Amoureux dans son ouvrage : « Histoire des Médecins arabes », édition de Montpellier, 1805, page 36 : « Léonard Fuches ou « le Bouc », qui florissait vers le milieu du seizième siècle en Allemagne, fut un de ceux qui contribuèrent le plus par leurs discours et par leurs écrits, à ruiner la doctrine des Arabes et à rétablir celle des Grecs. »

Médecin du roi Louis XV et régent de la Faculté de Médecine de Paris, Anne-Charles Lorry (1726 à 1783), était peut-être un des mieux placés pour juger impartialement entre les deux courants d'opinion qui se dessinaient alors.

Il est aussi infiniment probable que la publication de quelques trésors arabes de la Bibliothèque de l'Escurial, faite au dix-huitième siècle par le moine libanais Casiri, avait contribué à créer en faveur des Arabes un courant manifestement contraire à celui du seizième et du dix-septième siècle. Lorry, en effet, fait allusion aux publications de Casiri sans le nommer, et sa préface sur les « Mémoires » d'Astruc est empreinte d'un esprit de courtoisie et même de réelle sympathie pour les Arabes.

C'est parce qu'elle constitue un aperçu succinct de l'histoire de la médecine en Europe qu'elle nous intéresse, et nous la passerons en revue pour redresser quelques inexactitudes historiques, afin de mettre en relief des points importants de l'histoire de la civilisation.

En effet, Lorry écrivit, page 2 : « D'ailleurs l'histoire de cette Faculté (Montpellier) renferme une grande partie de l'histoire de la médecine en Europe, depuis le temps où la culture de cette science utile est tombée entre les mains des Arabes qui l'ont envahie sur les Grecs. » Puis il ajoute, page 7 : « De nos jours mêmes nous joignons, comme ces Grecs, la méthode de guérir publiée et ornée par Hippocrate, illustrée par Gallien, à la matière médicinale des Arabes. »

Notre auteur ajoute, page 10 : « Cependant le temps était venu où la médecine devait en Europe réparer ses pertes et reprendre toute sa splendeur. Les barbares qui l'avaient agavantie lui préparaient des nouveaux trophées. Les Sarrasins (Orientaux) conquérants de l'Espagne, firent fleurir tous les arts utiles dans ces belles contrées, dont ils étaient paisibles possesseurs (pas si paisibles que cela). Ils y élevaient des superbes mosquées et, suivant l'exemple des khalifes de Bagdad, à côté de chaque mosquée on bâtissait un hôpital et un collège. La médecine y était étudiée avec ardeur et les écoles d'Espagne étaient aussi florissantes que celles de l'Asie. »

Lorry refait ici l'histoire de la science en Orient. On lit, en effet, page 11 de sa préface : « L'état brillant des études sous Abou-Gaffar, Al-Mansour, second khalife de la race des Abassides, vers l'année 130 de l'Egire, n'est dû qu'au goût vif et éclairé que ce prince avait pour les sciences. Ce goût seul, et la protection décidée qu'il leur accorda doivent être regardés comme le principe de l'émulation qui échauffa tout l'Orient mahométan. Tous les khalifes qui l'ont suivi ont persévéré dans un amour que leur inspirait l'éducation sérieuse qu'ils recevaient, mais le septième d'entre eux, le grand Al-Mamoun, a poussé cette ardeur beaucoup plus loin que ses prédécesseurs ; il était lui-même un

savant de premier ordre et non seulement le protecteur, mais l'âme de ces Académies.

« On conçoit aisément avec quelle ardeur, sous de pareils princes, on devait cultiver les sciences, quel prix on devait mettre aux manuscrits grecs originaux, les seuls qui existassent alors. Une nation de savants n'est pas faite pour mépriser une autre nation savante, surtout quand elle ne lui fait pas ombrage de sa rivalité. A la vérité, il paraît que pour ce qui intéresse la médecine, les premières versions ont été faites de grec en syriaque, avant que d'être traduites en arabe, et les « Pandectes médicinales » qu'ArOUN, prêtre d'Alexandrie, avait composées en langue syriaque, furent pendant quelque temps le seul livre classique des Universités arabes. »

A ceci nous répondons : Haroun écrivit pour Khalid-Ibn-Yasid qui était son contemporain comme nous l'avons vu plus haut. Or, le grand historien arabe Al-Damiri raconte qu'en « 705, ère chrétienne, les registres des rédacteurs chrétiens mêmes étaient tenus en langue arabe. Alors, Haroun, qui écrivit pour Khalid, fils et petit-fils de khalife, à quels lecteurs destina-t-il ses écrits en syriaque ? En plus, nous savons par l'auteur de Kitab Al Hokama (le Livre des Médecins), que les « Pandectes » d'Haroun ont été traduites en arabe vers 695 par Masserjeouih. Il y a eu des traductions syriaques que nous avons vues en faisant la comparaison entre les traductions de Bagdad et celles de Tolède, mais la confirmation de Lorry n'est pas fondée.

Revenons à notre auteur : « Mais quoique M. Friend, d'après l'abbé Renoudot, pense que toutes les versions des livres grecs en arabe ayant été faites sur le syriaque, que cette opinion ait même été adoptée par Fabricius (bibl. grec. lib. 2. cap. 24), cependant nous ne pouvons pas être de cet avis d'après l'autorité du savant qui a commencé à nous donner la notice des manuscrits arabes de l'Escorial. En comparant le texte grec et les versions latines que nous possédons de ces textes avec le texte arabe, de la version arabe d'Hippocrate faite par Honein-Iben-Isac-Costa-Iben-Luca-Isa-Iben-Yahia, on verra qu'il a souvent mieux entendu le texte grec que les auteurs des traductions latines. »

Lorry rend hommage au chef des traducteurs du IX^e siècle et réfute en même temps Friend, l'historien anglais. Seulement, Lorry se méprend sur l'identité du grand traducteur Honein-Ibn-Ishaq et le confond avec deux autres traducteurs.

En effet, si d'autres histoires font d'Aboul-Quassim-Azzahraoui non pas deux personnes, mais quelquefois trois et quatre personnes (Abul-Cassis, Bulcassis, Zaharaoui, etc.), il est étrange de voir Lorry adopter le système opposé. En effet, il s'agit ici, non pas d'un seul médecin, comme il le prétend, mais de trois auteurs médecins chrétiens et traducteurs de différentes époques. Ces trois médecins sont : Honein-Ibn-Ishaq, qui mourut en l'an 874 ; Costa-Ibn-Luqa, qui mourut en l'an 908, et en troisième lieu, Ishaq-

Ibn-Yahia, qui est l'élève du premier. Lorry trace donc l'histoire du premier, mais tous les trois nous sont connus.

En effet, Lorry, dans la suite de sa citation, nous apprend sur le compte de Honnein-Ibn-Ishaq : « Ce médecin était chrétien, du nombre de ceux qui s'étaient retirés dans les déserts près d'Hiran (1) et que les musulmans mêmes appelaient « obadits », c'est-à-dire « serviteurs de Dieu ». Après avoir confessé la foi devant le khalife, le prince admirant la fidélité de sa religion, le fit son premier médecin, croyant pouvoir compter sur la fidélité d'un homme que des liens si respectables attachaient à une religion persécutée ; il a aussi traduit et commenté Alexandre Aphrodisée. Si l'on joint à cette version précieuse d'Hippocrate celle qui a été faite par Alaeil-Din-Ali-ben-Ali-Haramal-Carchita, celles qui sont sorties de la plume d'Abou-Beckre-Rhazès (Arrazi), et celles dont l'auteur est Ali-Ben-Redhawan, le savant que nous avons cité, ne doute pas, d'après les demandes de Chartier et de la Faculté de Paris qu'on ne peut compléter enfin, non pas en grec, mais d'après l'arabe, toutes les œuvres d'Hippocrate et de Gallien. (2). Ce travail, digne de la traduction d'un grand prince, est trop considérable, trop ingrat, trop opposé aux mœurs de notre siècle pour le voir réussir.

« Indépendamment de ces traductions, les médecins arabes produisaient des ouvrages qui étaient à eux. On en trouve sur des sujets de pure érudition médicale, telle qu'une « histoire de médecins et de la médecine » par Serigiha-Al-Malti (3). Nous avons regardé longtemps les Arabes comme des simples répétiteurs de médecine occupés à une fausse dialectique, enfoncés dans des discussions frivoles. Nous avons suivi l'enthousiasme de nos pères qui méprisèrent les Arabes au premier moment où, dépouillés du jargon des interprètes, les Grecs reparurent sur la scène. A la première lecture de ces auteurs dans leur langue maternelle, on ne regarde plus les Arabes que comme des ignorants qui avaient déshonorés leurs maîtres, et qui dans l'impossibilité de s'élever jusqu'à eux, les avaient rabaissés à leur portée, et les avaient embarrassés de chaînes honteuses et de termes barbares.

« Pour savoir qui ils étaient au juste, jadis si fameux, aujourd'hui si décriés, il faut consulter la belle notice que nous a donnée d'eux le savant qui fait le catalogue raisonné des manuscrits arabes de l'Escurial. Il faut considérer combien même ont profité de leurs lumières ceux des Grecs qui ont écrit depuis l'établissement des Universités arabes. La distillation, l'usage des minora-tifs, aujourd'hui si général, la connaissance des sels, des eaux thermales, des cordiaux aromatiques gradués, et même plusieurs méthodes chirurgicales décrites par Abul-Cassis, et à peine renouvelées de nos jours, sont les fruits de leurs travaux.

(1) Lire Al-Hirat capitale d'An-Nouman, vicaire des rois de Perse.

(2) Les auteurs que vient de citer Lorry n'étaient pas des traducteurs.

(3) Lire Aboul-Faraj Al-Malti probablement.

« Avicenne a décrit plusieurs maladies nouvelles inconnues aux Grecs. Presque toutes ses observations nouvelles sont justes et puisées dans l'observation. Il a souvent rectifié Gallien et interprété Hippocrate, mais surtout sa méthode curative toujours bien proportionnée aux causes, et toujours bien raisonnée, est infiniment plus riche que celle des Grecs.

Quel est le médecin moderne qui ne se ferait pas honneur de la belle description de la petite vérole faite par Rhazès (Arrazi), que les Arabes appellent Mohamed-ben-Zacharia-Abou-Beckre. Rhazès était le nom de sa patrie, suivant Aboulphéda (Histoire Dynastique, page 191). »

L'Histoire des Dynasties n'est pas l'ouvrage d'Aboul-Féda ». C'est Aboul-Faraj-Al-Malti, savant du XIII^e siècle, qui en est l'auteur. Aboul-Féda, savant et homme illustre, brillait dans la première moitié du XIV^e siècle. Ensuite la patrie de Rhazès c'est Rey, c'est d'ici que vient son nom et non pas Rhazès.

« Un des plus illustres et des moins connus, dont nous parlerons d'autant plus volontiers qu'il est plus voisin, et par le lieu de sa naissance, et par le temps où il a vécu, de nos établissements médicaux, puisque né à Malaga, il n'est mort qu'en l'année 626 de l'Egire, quoique M. Tournefort le fasse plus vieux de cinquante ans, c'est Abdellah-ben-Ahmed-Diahhedin, appelé communément, suivant Abulphedi, Ebnul-Beitar, ou suivant Léon l'Africain, Ibnul-Baitar. Ce médecin voyagea toute sa vie pour perfectionner la botanique. De premier médecin du sultan d'Egypte, quelques auteurs le font devenir premier vizir du sultan de Damas, Malkem-Al-Kamel, ce qui n'est pas possible, ni comme d'autres auteurs le veulent, il était chrétien. Aussi, les uns le font mourir à La Mecque, et les autres à Malaga. André Alpagus l'a beaucoup cité, et a traduit de lui un traité « deli monibus », imprimé à Paris en 1602. M. Galland, suivant Tournefort, a traduit quelques-uns de ses ouvrages, traduction qui doit être renfermée dans la bibliothèque du roi.

« Les différents traités de cet auteur sur les médicaments simples, contiennent aussi l'histoire de tous les corps naturels qui servent à l'usage de l'homme dans tous les arts et surtout dans les aliments.

« Il s'applique à décrire avec exactitude tous les médicaments dont Pline, Dioscoride et les anciens Grecs n'avaient pas parlé. Il donne les noms arabes, grecs et barbares ; il décrit les plantes, les fleurs, les fruits et les feuilles ; il détaille les caractères des animaux, il a poussé les recherches jusqu'à l'art vétérinaire le plus étendu, car cette branche de la médecine était très considérée à la cour des princes sarrasins et elle ne l'est pas assez parmi nous. Plusieurs de ses ouvrages ont été traduits d'arabe en syriaque pour l'usage des médecins juifs. Enfin, après Sérapion et Mésué, il doit être regardé comme le père de notre ma-

tière médicale. » Ces deux derniers auteurs étaient antérieurs à Ibnul-Beitar. »

Nous pourrions ajouter à notre citation de Lorry la remarque suivante : Les « Simples » d'Ibn-el-Bithar ont été traduits en français vers la fin du siècle dernier par le Docteur L. Leclerc, auteur de l'« Histoire de la Médecine arabe », ouvrage cité souvent par nous. Plusieurs arabisants, et non des moindres, considèrent la dite traduction comme incomplète et à refaire, parce qu'elle a été faite d'après un ou deux manuscrits arabes qui laissaient beaucoup à désirer. Ils ont invité souvent l'auteur de cette thèse à refaire le même travail en se basant sur des nouvelles acquisitions et sur d'importants manuscrits qui sont rentrés à la Bibliothèque nationale depuis lors. La présence de ces nouveaux documents facilitera une tâche qui est presque insurmontable.

Revenons maintenant au texte de Lorry : « Tel était l'état brillant de la médecine, d'abord en Orient, puis sur les côtes d'Afrique et enfin en Espagne, où elle a subsisté longtemps après avoir perdu la splendeur en Orient. L'on y cultivait en même temps avec soin la belle poésie, l'histoire moderne, la cosmologie et la morale. Tous les savants qui se distinguèrent dans ces Universités n'étaient pas mahométans. Les sciences et la considération qu'elles peuvent donner n'étaient étrangères à aucune religion. Les gens qui n'ont point eu occasion de jeter un coup d'œil sur l'état des sciences dans ces temps, qui savent seulement combien elles étaient tombées dans la grande partie de l'Europe, seraient étonnés de voir la quantité prodigieuse de traités généraux et particuliers que les docteurs arabes ont produits sur toutes ces matières, et qui, quoique presque toujours ingénieux et souvent très profonds, sont presque perdus pour nous. Dans les derniers temps de l'empire des Arabes sur les sciences, leurs écoles déjà tombées par l'amour du bel esprit ne suivaient plus que la philosophie d'Averrhoes (Ibn-Rouchd), philosophe et médecin très attaché à la forme aristotélicienne, mais qui loin d'être un compilateur, était regardé, même par les mahométans, comme un raisonneur hardi et dangereux qui savait les fondements de toutes les religions, et dont la lecture a été interdite aux chrétiens par plusieurs conciles. »

Vis-à-vis de l'affirmation de Lorry qu'Averrhoes (Ibn-Rouchd) était juif, nous répondons par ce qui suit : Si Astruc avait fait d'Averrhoes (Ibn-Rouchd) un juif, ceci n'aurait en rien déparé la plupart de ses affirmations signalées d'ailleurs et réfutées par nous dans ses « Mémoires » sur l'origine de l'Ecole de Médecine de Montpellier.

Quant à Lorry, il suffit pour le ramener au droit chemin de lui dire que le grand-père d'Averrhoes (Ibn-Rouchd), son père et lui-même étaient des muftis, grands cadis en Espagne et au Maroc. Ces deux grades dans la religion musulmane correspondent à peu près à ceux de patriarche et de cardinal chez les catho-

liques. Nous ne pouvons concevoir que difficilement des cardinaux musulmans et des patriarches juifs... Revenons ici au texte de notre auteur : « Pour l'astrologie judiciaire on suivait Maimonides-ben-Obéidellah, ainsi que pour l'astronomie et même pour la sphère et les mathématiques, quoiqu'il ne fut dans ses ouvrages mathématiques que l'abrégiateur de Ben-Hudi. Ce médecin était juif et natif de Cordoue. Ils étudiaient la chirurgie dans Abul-Cassis (Aboul-Kassim) et dans Gallien. La matière médicale se trouvait dans les ouvrages de Mésué, de Yayhia ou Jean, son fils, et en dernier lieu, dans les travaux de Bithar. »

Ibn-Al-Buthar était postérieur à tous les auteurs que vient de citer Lorry.

« Les traductions d'Hippocrate et de Galien servaient de traités élémentaires pour la pratique, ainsi que dans les temps postérieurs les grands « Canons » d'Avicenne (Ibn-Sina), le « Colligète » d'Averrhoes (Ibn-Rouchd), le « Compréhensor ou Continens » de Rhazès (Haoui-Arrazi), et son traité particulier des maladies dédié à Al-Mansour, seigneur arabe, diffèrent des rois de ce nom, quoique l'on prétend que ce dernier ouvrage n'est qu'une traduction des « Pandectes Medicinales » d'Aroun, du syriaque en arabe. »

Nous nous proposons d'éclaircir ici deux points :

1° Nous avons vu que les « Pandectes » d'Haroun étaient traduits vers la fin du septième siècle en arabe par Massergeouieh. Cette traduction a été déclarée comme telle ; or, Rhazès (Ar-Razi) vint deux siècles après, et n'avait pas besoin de prétendre avoir été l'auteur d'un ouvrage qui a été déjà traduit il y a deux siècles auparavant. Le doute ne subsiste donc plus.

2° Quant à l'ouvrage de Rhazès (Ar-Razi), qui a été dédié à Almansour, ce livre a été surnommé « Almansoury ». Almansour, dont il est question ici, est le prince du Khorassan du Xe siècle, tandis que le khalife Almansour était abasside du VIIIe siècle. Rhazès n'était pas le seul et le premier auteur qui donna à son livre le nom du personnage auquel l'ouvrage était dédié. Ainsi, Ali-Abbas (Ali-Ibnul-Abbas), surnomma son livre « Al-Maleki » ou le « Royal », parce qu'il l'avait dédié à Adoud-II-Daoulat le Bouide, grand roi du Xe siècle. Ledit ouvrage Almansoury a été traduit au XIIe siècle en latin par Gérard de Crémone.

Ensuite, Lorry implore le fait suivant :

« Au reste, comme les hommes formés tous sur le même modèle, font bientôt succéder les abus à la plus brillante émulation et qu'on aime mieux les honneurs attachés à la sienne que la peine de l'étude, nous retrouvons, entre les manuscrits arabes de l'Escurial, un livre d'Abou-Giafar-Ahtmad-ben-Isac-Alhifaini, qui était fait pour exempter les étudiants de la peine de s'instruire, leur fournissant les réponses aux questions qu'on fait dans les examens, et qui sont au nombre de soixante et dix-sept. Grâce au ciel, nous sommes encore loin de cet état de décadence dans la

plupart de nos Universités d'Europe, quoique de nos jours un auteur officieux ait de même voulu se charger du soin de soulager les candidats dans des épreuves qui, si elles ne sont pas sévères, sont inutiles. »

Puis, voulant tracer à la hâte l'histoire de l'Ecole de Salerne, il fait de cette école le récit qu'on va lire (page xix) :

« Le commerce et le voisinage des Arabes ont certainement plus contribué à former Salerne et Montpellier que le reste des lumières qui jetaient encore un faible éclat dans la Grèce avec laquelle toute communication était rompue et qui ne fut rétablie que par les Croisades. L'Italie était toujours l'objet de l'ambition des musulmans et Montpellier, si voisin du Roussillon et de la Catalogne, avait des liaisons nécessaires et perpétuelles avec les Arabes, qui même y voyageaient, comme on le démontrera dans le cours de cette histoire. L'Ecole de Salerne, en Italie, fameuse parce qu'elle a été la première Université chrétienne où on ait enseigné la médecine, s'est produite de la réunion de plusieurs chrétiens, la plupart moines, qui, ayant étudié sous les Arabes, étaient revenus se fixer dans leur patrie. Cette école s'est toujours plus ressentie du goût et de la dialectique des Arabes que de la méthode des Grecs. Jugeons-en par les vers fameux qu'un médecin de cette école a composés au nom de toute cette compagnie. Aussi, n'étant appuyée, ni sur des principes certains, ni sur le goût flatteur de l'étude de la nature, elle n'a pas tardé à dégénérer. Nous le voyons par le reproche que fait Gille de Corbeil à cette famille de recevoir dans son sein et au nombre de ses docteurs, des enfants qui auraient eu besoin de maîtres sages et savants. En effet, à l'exception d'un seul, Constantin, moine de Mont-Cassin, qui n'était qu'un compilateur, cette école n'a fourni aucun écrivain digne de remarque, et a bientôt elle-même entièrement disparu de dessus la terre. »

Lorry n'a pas voulu terminer sa préface avant d'émettre le vœu suivant pour sa chère Faculté de Paris :

Page 20 (suite) : « Enfin, Montpellier, Oxford et Paris commencèrent à former des corps réglés, à avoir un enseignement successif et non interrompu. Nous ne dirons rien de l'Ecole de Paris ni de celle d'Oxford. M. Friend a ébauché l'histoire de celle d'Oxford. Pour Paris, peut-être un jour cette Faculté brillante par le nombre des grands hommes qu'elle a donnés à notre art, trouvera-t-elle un historien digne de sa gloire, qui fera pour elle ce que M. Astruc fait aujourd'hui pour Montpellier. »

MONTPELLIER. — ECOLE DE MONTPELLIER. **ROLE DES ARABES. — LES MEDECINS JUIFS** **LE 7^e CENTENAIRE**

Introduction

La première moitié du VIII^e siècle, qui vit s'accomplir la conquête de l'Espagne par les Arabes, vit aussi les Sarrazins (Orientaux) dépasser les Pyrénées et déborder sur tous les versants de cette chaîne. Mouça-Ibn-Nassir (Moïse fils de Nassir), maître du grand Tariq et général en chef de l'expédition, n'espérait rentrer à Damas auprès de son khalife qu'à travers les détroits de Constantinople.

Constantinople, appelé Farouq par le premier Ommiade Mouwawiat, les haïssait toujours et les fascinait. Ils ont échoué devant son puissant bras asiatique ; ils espéraient dorénavant la conquérir en l'attaquant sur son versant européen.

Cette dernière tactique, adoptée par les Turcs sept siècles plus tard, a pleinement réussie sous Mahomet II le Conquérant (Al-Fatih). Moussa, en effet, n'était pas de bonne humeur, quand il fut obligé de tourner bride et de gagner Damas la capitale avant la soumission de la Grèce et la conquête de l'Asie Mineure.

Il est donc indiscutablement établi que l'idée de faire de la Méditerranée un lac, autour duquel flotterait un drapeau, toujours le même, n'est pas une innovation de quelques diplomates britanniques du XX^e siècle ; les Arabes en ont projeté le dessein il y a environ douze siècles ; il est probable qu'ils n'étaient même pas les premiers à avoir eu cette idée.

Les généraux qui succédèrent à Mouça-Ibn-Nassir et à Tariq-Ibn-Ziad à la tête des troupes de l'expédition, marchèrent sur les traces de ces deux conquérants et franchirent les Pyrénées pour se répandre dans tout le Midi de la France (la Gaule) et de l'Italie.

Les Arabes avaient déjà poussé plusieurs pointes dans toutes les directions en France (Gaule) avant de rencontrer une grande résistance. Leur long séjour de plusieurs dizaines d'années dans le Midi est le premier facteur de la présence des mots français d'origine arabe comme nous allons le voir à la fin de cette thèse.

Un autre contingent de mots scientifiques surtout, prit naissance à l'occasion de l'introduction de la science arabe en France.

C'est au milieu d'une de ces incursions (sortie, algarade), alors qu'ils étaient sous le commandement d'Abdurahman-Al-Gafiqi (Abderam), que les Arabes ont livré bataille à Charles Martel dans la plaine de Poitiers en l'an 732.

Divisés entre eux sur le partage du butin qu'ils avaient ramassé, ils perdirent la bataille.

Ce qui ne les empêcha pas de revenir quelque temps après et de poursuivre l'exécution de leur plan initial, et la victoire changea plusieurs fois de camp entre ces Sarrazins (Orientaux) et les Maires du Palais.

C'est au milieu de ces différents combats livrés au courant des nombreuses sorties exécutées de part et d'autre, que les historiens placent les origines de Montpellier.

Le VIII^e siècle vit donc grandir deux cités, qui brillèrent plus tard d'une clarté étincelante : Bagdad en Orient, et Montpellier en Occident ; la première guida les pas débutants de la seconde comme nous allons le voir. L'auteur que nous consultons est, comme nous l'avons vu, Jean Astruc et voici le titre complet de son intéressant ouvrage : « Mémoires pour servir à l'Histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier, par feu Jean Astruc, médecin consultant du roi, ancien professeur de la Faculté de Médecine de Montpellier, docteur régent de celle de Paris et professeur royal. Revus et publiés par M. Lorry, docteur régent de la Faculté de Médecine de Paris, 1767 (Paris).

ORIGINES DE MONTPELLIER

Nous avons vu ce qu'il faut penser de la Préface écrite par Lorry et nous arrivons maintenant au fond de notre sujet qui est le texte d'Astruc. Voyons ce que l'auteur de ces Mémoires nous apprend sur Montpellier et son Ecole. Astruc écrit, page 3 : « Quoique la ville de Montpellier soit assez nouvelle, et qu'elle n'ait commencé à être connue que sur la fin de la seconde race de nos rois, il n'est pas facile de déterminer le temps auquel elle a été fondée. On le fixe ordinairement vers l'an 738, lorsque Charles Martel, poursuivant ses victoires sur les Sarrazins qui s'étaient rendus maîtres de la Septimanie, détruisit et brûla la plupart des villes de cette province comme Nîmes, Adge, Maguelonne, Melgueil, etc.... On croit que les habitants de ces dernières villes se retirèrent sur une éminence voisine, couverte de bois et close de murailles comme un parc, qu'ils y bâtirent une ville nouvelle et qu'ils la nommèrent Montpellier, ou Montpeila, Monpessulanus du nom qu'avait auparavant le lieu clos, où l'on ne pouvait entrer que par une porte fermant au verrou.

« Mais il n'y a guère d'apparence que des peuples qui venaient d'essuyer tous les malheurs de la guerre aient pensé à se retirer dans un bois désert et inhabité pour y établir une demeure fixe. Cette réflexion jointe à quelques conjectures assez vraisemblables pourrait faire croire qu'il y avait auparavant dans ce même endroit, près de ce bois clos de murailles, quelque petite ville ou gros bourg dont les historiens et les géographes anciens ont négligé de parler, où dont ils ont parlé sous un autre nom : et que ce lieu par son assiette avantageuse ou par le bonheur qu'il eut de n'être pas brûlé comme les autres villes voisines, attira en foule les peuples des environs et donna lieu à l'établissement d'une ville qui s'y forma en peu de temps et qui fut nommée Montpellier.

« Mais quelle qu'ait été la première origine de cette ville, il est certain que les titres les plus anciens qui en fassent mention, ne sont que du commencement du neuvième siècle. Ces actes n'en parlent même que comme une ville peu considérable. Il est vrai qu'elle s'agrandit beaucoup sous les premiers rois de la seconde race. Les Espagnols qui gémissaient sous le joug des Maures, et les habitants de la côte de la Septimanie, fatigués par les fréquentes incursions des Sarrasins, se retiraient en grand nombre dans cette nouvelle ville où la situation avantageuse du lieu et la protection de nos rois les engageaient à fixer leur demeure. Par ce moyen, Montpellier s'accrut en peu de temps, et l'on trouve que sur la fin du dixième siècle, il tenait déjà un rang considérable entre les villes de la Gothie ou Septimanie.

Origines de l'Ecole de Montpellier

« Cette nouvelle ville, ainsi formée du concours des peuples du voisinage, ne dut pas manquer d'habiles médecins. Les Goths et les Gaulois qui étaient des peuples policés en avaient sans doute parmi eux, mais, outre cela, il y a apparence que plusieurs Arabes et plusieurs juifs qui se trouvèrent alors mêlés avec les habitants naturels du pays se joignirent à eux dans leur nouvelle demeure et leur fournirent aussi des médecins, car ces deux nations étaient alors les nations savantes, surtout pour la médecine et pour les sciences naturelles. »

Nous aimons mieux prévenir nos lecteurs une fois pour toutes qu'Astruc Joannès n'aime pas voir les Arabes recueillir tous les honneurs. Il lui semble toujours que la participation des juifs aux honneurs rendus aux travaux arabes est dans la bonne règle historique.

A propos des Arabes, l'auteur fait le renvoi suivant, page 6 : « Il devait y avoir encore plusieurs Sarrasins (Orientaux) ou Arabes établis à Montpellier, ils devaient y être même fort accrédités, et en état d'aspirer aux premières charges, puisque Guillaume, fils d'Ermengarde, seigneur de Montpellier défend à ses héritiers, par son testament daté de cette année, de nommer aucun Sarrasin à la baillie de cette ville (Gariel). »

Continuons le texte de l'intéressant auteur ; tout commentaire l'affaiblirait : « Si l'on fait donc attention aux grands progrès que l'étude de la médecine a faits dans cette ville, dans les siècles suivants, on peut penser raisonnablement que ces médecins de nations différentes, se communiquant réciproquement leurs lumières, formeront peu à peu un corps ou une espèce d'école. Il est même apparent que l'établissement de cette école ou de ce corps de médecins suivit de bien près l'établissement de la ville.

« Mais sans s'arrêter à des conjectures ou à des faits douteux, il y a quelques preuves expresses et authentiques de l'ancienneté de l'Ecole de Médecine de Montpellier.

I. — La première est prise de Saint-Bernard qui, dans une lettre écrite au cardinal Hugues, évêque d'Ostie, l'an 1153, lui marque qu'Héraclius de Montboissier, archevêque de Lyon, étant arrivé à Saint-Gilles, et y étant tombé malade, s'était fait transporter à Montpellier pour se faire traiter : « *Cunque infirmaretur, Pertransit us que ad Montem Pessulanum ; ibi aliquanduc commoratus cum Medicis* », ce qui prouve qu'il y avait alors dans cette ville un corps de médecins très habiles et très renommés.

II. — L'autorité de Jean de Salisbury, évêque de Chartres, peut encore servir à prouver le même fait. Ce prélat, qui vivait à peu près dans le même temps, assure que de son temps on se rendait en foule à Montpellier ou à Salerne pour y apprendre la médecine. L'observation qu'il fait ensuite qu'on en revenait chargé de mots barbares, ne marque point que la méthode qu'on y suivait fût mauvaise ; on en peut seulement conclure que la médecine était alors enseignée dans les écoles par des médecins juifs ou arabes comme nous l'avons déjà insinué. »

Il termine, page 16, par cette savoureuse preuve que nous nous faisons le devoir de transmettre.

« Enfin, je ne puis point me dispenser de rapporter une dernière preuve bien forte de la réputation où a été Montpellier au commencement du XIV^e siècle. Jean de Luxembourg, roi de Bohême, fils de l'empereur Henri VII et père de l'empereur Charles IV, ou pour dire quelque chose de plus intéressant pour la nation, Jean, roi de Bohême, ami constant de la France contre les Anglais, et beau-père de Jean, fils aîné de Philippe de Valois, roi de France, ayant perdu un œil dans une expédition qu'il avait faite en Pologne contre les Lithuaniens qui étaient alors païens, et craignant pour l'autre qui commençait d'être malade, vint inconnu pour demander des remèdes aux docteurs de cette célèbre Faculté. Il est vrai que quelques historiens disent que loin de guérir, il y perdit l'œil qui lui restait, par la faute d'un médecin juif à qui il se confia ; et il est certain qu'il était aveugle lorsqu'il combattit si courageusement en 1346 à la malheureuse bataille de Crécy que les Français perdirent et où il fut tué. »

Les juifs paraissent avoir bien mal servi les intérêts des Polonais depuis de bien longs siècles.

L'auteur, après avoir avancé tant de preuves, arrive à ses conclusions ; il écrit, page 13 :

« On voit par ces différents témoignages, mais surtout par les premiers, que l'opinion de ceux qui prétendent que l'Ecole de Médecine de Montpellier doit son origine aux disciples d'Avicenne et d'Averrhoës (Ibn-Sina et Ibn-Rouchd) est fausse. Ces deux savants arabes ne commencèrent à enseigner à Cordoue que vers l'an 1150, or il est certain que l'Ecole de Montpellier était établie longtemps auparavant. »

Réfutation

Nous nous arrêtons un moment pour examiner ces conclusions qui ne nous paraissent pas d'une vérité historique à toute épreuve.

Astruc prétend faire vivre Avicenne au douzième siècle d'une part et à Cordoue d'une autre part.

Or, Al-Reis-Ibn-Sina (Avicenne) mourut dans le premier tiers du onzième siècle. Astruc accorde donc à Ibn-Sina (Avicenne), environ un siècle et demi d'existence de plus.

Pour Astruc, Avicenne aurait vécu deux cents et dix années, et les historiens arabes sans exception, sont d'accord pour accorder à Ibn-Sina et Ibn-Sina lui-même est de cet avis, cinquante-sept ans, ni plus ni moins, 980-1037 de l'ère chrétienne, et 370-428 de l'année de l'Egire. Voilà le premier point concernant la vie d'Ibn-Sina.

Voyons maintenant si Ibn-Sina a été à Cordoue !

Avicenne n'est jamais venu en Europe, il n'a même pas visité l'Afrique ; il n'a pas eu le temps de sortir de l'Asie et de visiter même Bagdad-Dar-Essalam.

Absorbé par sa vie politique et scientifique, il vogua entre Jourjan et Hamadan, quittait Chiraz pour gagner Quazouin et Boukhara, et chose curieuse, il est l'un des rares parmi les hommes illustres de l'Orient qui ait pensé à écrire sa propre biographie.

On le voit d'abord adolescent doué de facultés incomparables de travail et d'assimilation, puis fonctionnaire de l'Etat succédant à son père, puis grand-vizir, et par un revers de fortune, on le trouve quelque temps après détenu politique, voyageant incognito d'une capitale à l'autre du vaste royaume des Bouïdes.

Tour à tour médecin, poète, ministre, philologue, auteur, philosophe et métaphysicien, il est hors de doute qu'Avicenne n'a pas été en Espagne et qu'absorbé par différentes et multiples préoccupations, il n'a pas eu le temps, vu sa courte vie, d'entreprendre un voyage aussi long s'étendant sur trois continents. Mort d'une diarrhée (colique) de nature inconnue, après de multiples rechutes, Al-Reis-Ibn-Sina (Le Doyen Avicenne), disait sur son lit de mort : « Le coordonateur qui réglait mon corps n'arrive plus à le coordonner. » (Aboul-Faraj).

Les affirmations d'Astruc en ce qui concerne Avicenne (Ibn-Sina) sont donc dénuées de tout fondement.

D'un autre côté, Astruc, pour établir que les Arabes n'ont pas pris part à la fondation de l'Ecole de Médecine de Montpellier, laisse entendre qu'avant le XII^e siècle, les sciences en somme étaient inexistantes chez les Sarrasins, au-delà des Pyrénées.

Pour lui, ce sont les disciples des grands maîtres en Espagne qui sont venus professer à Montpellier.

Autrement dit, si on peut établir que des doctes maîtres aient été signalés au-delà des Pyrénées avant le XII^e siècle, suivant Astruc lui-même, il conviendra et admettra facilement la participation des

professeurs arabes à la fondation de la Faculté de Médecine de Montpellier.

Rien n'est plus facile que d'établir une telle vérité.

Au IX^e siècle même, il y eut en Andalousie des auteurs de grande valeur dont nous avons mentionné quelques-uns plus haut.

Au X^e siècle, les Arabes d'Espagne n'avaient pas seulement en leur possession les ouvrages traduits du grec ; un siècle avant, à Bagdad, ils avaient eux-mêmes fait des traductions pour leur propre compte comme nous l'avons vu. Au IX^e siècle, ils avaient commencé à recevoir les traductions faites à Bagdad, mais au X^e siècle, ils recevaient des traités originaux. Rien n'empêchait les traductions des grands traducteurs de leur parvenir au IX^e siècle, et les traités originaux des grands auteurs, Rhazès (Rhazi) et Ali-Ybnul-Abbas, d'entrer au milieu du X^e siècle.

Mais l'Espagne arabe du X^e siècle comptait déjà des émules de Rhazi et d'Avicenne (Ar-Razi et Ibn-Sina), en chirurgie et matière médicale, Aboul-Quassim (Abul-Cassis) et Ibn-Jouljoul jouissaient d'une réputation mondiale. Mousléma professait l'astronomie à Madrid, et l'instruction obligatoire instituée dans toute la Péninsule rendait le niveau intellectuel vraiment supérieur, comme nous l'avons vu plus haut. Abul-Quassim fut enseigné plus tard à Paris, au même titre que Rhazi et Avicenne. Et si Gerbert est venu s'instruire et étudier au X^e siècle en Espagne et enseigner en Allemagne, à Reims et à Chartres à la même époque, pourquoi faudrait-il donc attendre les disciples d'Averrhoës (Ibn-Rouchd) du XII^e siècle pour qu'ils fassent la même chose à Montpellier ? Ibn-Jouljoul, précité, ajoutait à Dioscoride des choses connues des Arabes et inconnues des Grecs. Au milieu du XI^e siècle même, Constantin l'Africain, à l'instar de Gerbert, étonna le monde par ses écrits qui ne sont que des traductions non avouées des auteurs arabes du X^e siècle. Constantin et ses écrits sont étudiés en détail dans l'histoire de l'Ecole de Médecine de Salerne. L'histoire de cette école constitue un chapitre spécial de cette thèse. Mais Astruc ne reconnaît pas non plus les auteurs du X^e siècle.

Gérard de Crémone, après Gerbert et Constantin traduisit à Tolède au XII^e siècle, environ 80 ouvrages des siècles précédents, comme on l'a vu plus haut, sans parler des autres traducteurs. Mais Astruc n'admet pas des auteurs des XI^e et XII^e siècles non plus !...

Astruc ne reconnaît que les disciples des auteurs du XII^e siècle à Cordoue, et en fait de ceux-là, il nomma Avicenne qui est du XI^e siècle et qui est d'Isphahan.

Astruc n'admet que les auteurs du XIII^e siècle... mais Astruc ne va pas tarder à se contredire, comme on va le voir bientôt.

Il nous semble que les arguments qui militaient en faveur d'Astruc n'existent plus, et rien n'empêcherait les Arabes qui régnaient sur cette région de prendre part dorénavant à la fondation de l'Ecole de Médecine de Montpellier, au X^e siècle, même pour ne pas dire avant.

Astruc, après avoir écrit ces précédentes conclusions, a dû être pris d'une crise de remords, et tout de suite après, il ajouta ce qui suit, page 13 :

« On ne saurait pourtant disconvenir qu'elle ne soit redevable (la Faculté de Montpellier) de ses progrès aux Arabes et aux Juifs, car outre les conjectures que nous avons proposées en parlant de la fondation de cette ville et de cette Ecole et les indications qu'on peut tirer du témoignage de Salisbury que nous avons cité, il est certain que par le commerce que cette ville eut dans les siècles suivants avec ces deux nations, l'Ecole de Médecine eut occasion de se perfectionner et de se distinguer au-delà des autres qui furent dans la chrétienté. Les marchands de Montpellier faisaient alors un grand commerce dans la Méditerranée et couraient toutes les côtes de cette mer et entretenaient une étroite liaison avec les peuples qui les habitaient. Le négoce même attirait à Montpellier un grand nombre d'étrangers de toutes les nations. Benjamin de Tudèle qui passa par cette ville environ en l'an 1160, rapporte que c'était un lieu de grand commerce et fut fréquenté pour cette raison par des Eduméens et des Ismaélites, c'est-à-dire des Chrétiens, des Sarrasins qui y venaient du royaume d'Algarbe, de la Lombardie, du côté de Rome, de l'Egypte, de la Judée, des royaumes de France, d'Espagne et d'Angleterre par l'entremise des Pisans et des Genoïs. Ainsi, les médecins de Montpellier pouvaient aisément aller visiter les écoles des Arabes et des Juifs ; les Juifs et les Arabes, par une pareille curiosité, pouvaient de même venir enseigner à Montpellier. Le commerce mutuel était propre à communiquer aux médecins de Montpellier, les lumières particulières que les Arabes et les Juifs avaient sur la médecine et à augmenter le lustre de cette Ecole. »

Avant d'aller plus loin et entamer l'histoire de la forme définitive de cette école, nous citerons ici une note du même auteur.

Il essaie (dans cette note) de réfuter quelques prédécesseurs, mais confirme notre thèse ; c'est quand il dit : « A l'égard des Arabes ou Sarrasins, comme les princes chrétiens, qui se rendaient maîtres peu à peu des différentes provinces d'Espagne qu'ils avaient occupées, se défiaient de ces nouveaux sujets, les mauvais traitements auxquels ils étaient exposés les obligeaient à se réfugier aux lieux où l'on était disposé à les recevoir. Il y a apparence que plusieurs se retirèrent à Montpellier où le testament de Guillaume, fils d'Ermengarde, de l'an 1121 apprend qu'ils étaient accrédités. Le nombre des Sarrasins qui s'y réfugièrent dut être fort grand, surtout après la prise de Majorque par Jacques I, roi d'Aragon, en 1230, roi de Léon et de Castille en 1237, puisqu'il y a des auteurs qui prétendent que ce fut alors que les médecins de cette nation retirés à Montpellier formèrent la Faculté de cette ville : Paul Mérula, Jacques Cassan, Pierre Davity, les Sainte-Marthe, Uliesupra. Quoique, cependant, ce qu'ils rapportent ne doive point s'entendre de la fondation de cette école, comme je

l'ai fait voir page 7, mais de son illustration et de son accroissement. »

Faut-il croire Astruc ici, ou bien faut-il le croire page 92 de son propre texte ? On lit, en effet : « Pour mieux connaître le détail des progrès de la Faculté de Montpellier, il faut l'examiner dans quatre situations différentes. Dans son origine, sa doctrine ne différait en rien de celle des Arabes, desquels elle l'avait tirée en entier. La théorie était sèche, courte, succincte, mais exacte pourtant à distinguer les différentes causes et les différents cas de maladies. »

Nous sommes bien de son dernier avis, qu'à son origine, la doctrine de l'Ecole de Montpellier était celle des Arabes.

La Bulle de 1220

Donnons la parole maintenant à Astruc, qui va nous parler de la fameuse Bulle qui fit de l'Ecole de Montpellier en 1220, la Faculté officielle célèbre par excellence. C'est de cet anniversaire qu'on a fêté le septième centenaire au mois de novembre 1921, lequel motiva le voyage du Président de la République et des délégués de 35 Facultés de médecine du monde.

Nous reviendrons plus tard aux discours officiels de ce septième centenaire, pour en citer quelques passages, à l'appui de notre thèse. « La grande réputation que l'Ecole de Montpellier s'acquerrait par ce moyen y attira bientôt un grand nombre d'écouliers et les régence devinrent par là fort honorables et fort lucratives, puisqu'il y eut des docteurs qui employèrent le pouvoir et l'autorité de Guillaume, seigneur de Montpellier, pour avoir l'avantage et le droit d'y enseigner à l'exclusion des autres. Une telle contrainte dans une profession qui doit être entièrement libre, aigrit extrêmement l'esprit des docteurs qui étaient privés du droit d'enseigner et elle aurait entièrement ruiné l'école, si Guillaume, fils de Mathilde, n'y eut bientôt remédié par le règlement qu'il fit en l'année 1180, au mois de janvier, où, après avoir blâmé le monopole qu'on commettait en cela, il donna la liberté d'enseigner la médecine à tous ceux qui en seront capables, de quelque qualité et de quelque pays qu'ils soient et promit de ne plus restreindre le droit à quelques particuliers.

« La liberté que ce règlement rendit à l'Ecole lui donna un nouveau lustre, les leçons y furent beaucoup plus fréquentes, et la réputation de tant d'habiles gens qui y enseignaient à l'envi, porta sa gloire plus loin qu'elle n'avait encore été, de là vient que plusieurs auteurs rapportent à ce temps-là, ou à l'année 1196, le premier établissement de cette école.

« Mais ce règlement ne remédiait pourtant pas à tous les abus. Comme il n'y avait point encore d'épreuves pour la maîtrise et pour le doctorat, chacun avait droit de pratiquer et d'enseigner, dès qu'il en était capable, et plusieurs s'en croyaient capables, avant que de l'être. Il se trouvait par là qu'entre quelques docteurs régents, vé-

ritablement savants, il y en avait plusieurs ignorants ou médiocres qui n'en étaient que plus actifs et plus remuants pour se procurer des écoliers par des mauvais moyens. De là venaient les cabales continuelles des maîtres qui se volaient les étudiants les uns aux autres, et des écoliers même qui tâchaient de grossir le parti de leurs maîtres. Il n'y avait dans ce corps aucune subordination, aussi la division croissait de jour en jour et il était à craindre qu'elle ne ruina enfin cette école, si le Cardinal Conrard n'y eut remédié par sa prudence et par son autorité. Ce cardinal était allemand de nation, il était fils d'un certain Egiron, comte d'Urach ; il embrassa la vie monastique dans le monastère de Villers-en-Brabant ; son mérite l'éleva successivement à la dignité d'Abbé de Villers de Clairvaux et de Cîteaux. Il était abbé de ce dernier monastère en l'an 1219, lorsque le pape Honorius III lui donna l'Evêché de Porto et le fit Cardinal du titre de Sainte-Tussine ; il l'envoya peu de temps après légat en Languedoc pour apaiser les désordres que causait l'hérésie des Albigeois, et ce fut là qu'il eut l'occasion de connaître par lui-même le mauvais état de l'Ecole de Montpellier.

« On ne sait pas si ce fut de son propre mouvement ou à la sollicitation des docteurs, qu'il fit cette fameuse Bulle qui depuis a toujours servi de règlement à cette Faculté, mais il est certain que ce ne fut qu'après une mûre délibération, et de l'avis de plusieurs prélats qui l'accompagnaient ; notamment des évêques de Maguelonne, d'Agde, de Lodève et d'Avignon.

« Par cet acte solennel, il ordonna entre autres choses :

« 1° Que nul ne pourrait prétendre à l'avenir à l'honneur de la maîtrise qu'il n'eût été auparavant examiné par les docteurs régents, et qu'il n'eût en conséquence reçu de l'Evêque de Maguelonne, qui était l'évêque diocésain, la licence d'enseigner et de pratiquer.

« 2° Qu'on choisirait à la pluralité des voix, un des docteurs régents, pour être chancelier et juge de l'Ecole.

« 3° Que ce chancelier aurait le droit de régler les disputes et les différends qui naîtraient, tant entre les maîtres qu'entre les écoliers.

« Cette Bulle est datée du seizième avant les calendes de septembre, c'est-à-dire du 15 août 1220. Il fut ordonné d'en faire trois originaux, dont l'un devait être gardé par l'Evêque de Maguelonne, l'autre par le prieur de Saint-Firmin, et le troisième par le Chancelier de l'Ecole. J'ignore ce qu'est devenu l'original confié au prieur de Saint-Firmin, mais les deux autres subsistent, l'un dans les Archives de l'Evêché de Montpellier, et l'autre dans celles de la Faculté, d'où je l'ai transcrit, en y ajoutant les variantes de l'original de l'Evêque, et on le trouvera imprimé à la fin de l'ouvrage. Cette Bulle du Cardinal Conrard doit être regardée comme le véritable établissement de la Faculté de Médecine de Montpellier. C'était auparavant un grand corps, à la vérité, et un corps fort ancien, comme nous avons vu, mais c'était un corps sans

forme et sans ordre, et une école sans règle et sans discipline. Elle commença alors à prendre une forme réglée et à suivre des statuts établis par une autorité légitime. »

**

Ayant établi ce qui a précédé, et ayant démontré la part active que les Arabes ont prise dans la fondation et dans l'enseignement à l'Ecole de Montpellier, voyons maintenant, en détail, ce que les maîtres de cette école ont traduit, commenté et enseigné des ouvrages de médecine arabe dans leur école.

Astruc commence par nier la présence de deux personnages historiques à l'Ecole de Montpellier. Ces deux personnages appartiennent tellement à la médecine arabe que nous citerons tout ce qu'Astruc veut bien nous enseigner sur leur compte, en nous réservant le droit de le réfuter quand nous le jugerons nécessaire pour rétablir la vérité historique. Voilà ce qu'Astruc nous apprend sur ces deux auteurs après une préface qui dénote chez lui une connaissance peu profonde de l'arabe.

Buhaalika Bengesla

En effet, sous le titre : *De la vie et des ouvrages des médecins de la Faculté de Montpellier qui ont régenté depuis sa première origine jusqu'à l'établissement des professeurs royaux*, il dit : parlant de *Buhaaliha Bengesla* : « Rien n'est plus embrouillé que l'histoire de la vie des auteurs arabes et surtout des médecins. Leurs noms sont toujours défigurés à cause de l'ignorance de la langue ; le temps de leur vie toujours incertain à cause de la différence qu'il y a entre les années lunaires, telles que celles des Arabes, et les années solaires, telles que les nôtres, entre les années de l'Egire et les années de Jésus-Christ. Enfin les Arabes, outre le nom qui leur est propre, ont plusieurs autres noms, dont les uns désignent leur père, leur grand-père, leur fils, les autres sont des épithètes honorables, ou servant à marquer le lieu de leur naissance ; il est arrivé souvent qu'au lieu de leur donner leur véritable nom, on ne les a désignés que par des noms qui ne servaient qu'à marquer leur état ou leur qualité. C'est ainsi que le médecin qui s'appelait Abou-Hali-Aboussain-Ben-Abdallah-ben-Sina, c'est-à-dire Hous-sain, père de Hali, fils d'Abdallah, petit-fils de Sina, n'est connu en Europe que sous le nom d'Avicenne, qui est un nom corrompu formé de deux mots. On appelle de même Averrhoës et Avenzoar, deux médecins dont le premier s'appelait Abou-Valid-Mohammed-Iben-Roushd, c'est-à-dire Mahomet, père de Valid, fils de Roushd, et l'autre Zoht-Iben-Zoht, c'est-à-dire Zoht fils de Zoht. » (1)

« De là vient qu'on a souvent désigné un docteur en plu-

(1) Le vrai nom c'est Zouhr et non pas Zoht, de là vient son nom Avenzoar et non pas Avenzoat.

sieurs docteurs différents à cause des différents noms qu'il portait. C'est ainsi qu'on fait communément deux auteurs différents d'Abulcassis et d'Alsharavius, souvent même on en fait encore un troisième de Bucassis. Cependant ces auteurs sont la même personne qui s'appelait Abou-Cassi-Chalaf-Ebin-Abbas-Al-zahravi, c'est-à-dire Chalaf le Zahravien, père de Casim, fils d'Abbas. »

En ce qui concerne le grand chirurgien Aboul-Quassim-Al-Zahravi, nous dirons ici qu'Al-Maqqari, l'auteur arabe cité souvent par nous, l'appelle d'après Ibn-Hazm : Ibn-Ayache et non pas Ibn-Abbas ; la différence, il est vrai, d'après l'écriture arabe, est minime. Ibn-Hazm dit avoir vu Aboul-Quassim (Al-Maqqari, 2^e volume, page 112).

« M. Friend se fait honneur d'avoir découvert l'erreur où il croit que tout le monde était sur l'article de ces auteurs. Mais s'il avait consulté Schenkuis, il y aurait trouvé que cet auteur avait déjà depuis longtemps établi et prouvé la même chose aux mots Alzahravius, Albucasis et Bulcasis. »

Nous avons vu que Lorry est tombé dans l'excès contraire : « Buhaaliha Bengesla fournit un exemple de la difficulté dont on vient de parler. Ce médecin s'appelait Yahia-bou-Hali-ben-Gezlah, c'est-à-dire Jean père de Hali, fils de Geslas. On a retranché le nom véritable qui était Yahia ou Jean, et des quatre mots suivants on en a fait les noms Buhu-Aliha-ben-Geslas qu'on a défigurés encore en différentes façons. »

« Il est vrai que Herbelot l'appelle en un endroit : Yahia-ben-Issé, c'est-à-dire Jean fils de Jésus, et dans l'autre : Yahia-ben-Ali, c'est-à-dire Jean fils d'Ali. Mais le nom que Yahia porta chez nous prouve qu'il faut l'appeler Yahia-Abou-Ali, d'où l'on a fait Buhualiha. Cet auteur est encore connu sous le nom d'Al-Katib, qui n'est qu'une épithète qui signifie l'écrivain. On lui donne encore le nom d'« Elluchasem-Elimitar », qui, à ce que je crois, n'est aussi qu'une qualification honorable. »

Qu'il nous soit permis ici de faire remarquer qu'Astruc tombe dans la même erreur que Lorry.

En effet, il s'agit bel et bien ici de deux auteurs différents.

1^o Ibn-Gezlah surnommé Al-Katib.

2^o Ibn-Bouthlan surnommé Aboul-Hassan-Al-Moukhtar, et c'est d'ici que vient Ellichasem-Elimitar.

Ibn-Gezlah écrivit « Taquouim Al-Abdan », et Ibn-Bouthlan écrivit « Taquouim Assouhat » (santé). Astruc confond les deux auteurs et les deux ouvrages en même temps, comme on va le voir.

Ibn-Gezlah, né chrétien, devint musulman par la suite, Ibn-Bouthlan-Abou-Hassan-Al-Moukhtar resta chrétien jusqu'au bout. Tous les deux sont du XI^e siècle à Bagdad.

Un ouvrage d'Ibn-Bouthlan intitulé « Daouat-il-Attiba » (Vocation des Médecins), a été exposé par l'auteur de cette thèse, au 2^e Congrès international de l'histoire de la médecine, à Paris (juillet 1921). Ce que nous venons de donner comme renseignements

sur le compte de ces deux auteurs, nous dispense de réfuter Astruc dans la suite de sa citation et confirme la thèse de Schenklius qu'on va lire.

« Tout ce qu'on sait de ce médecin, c'est qu'il était arabe et mahométan, qu'il a vécu à Bagdad, c'est-à-dire qu'il a vécu dans la nouvelle ville de Babylone, bâtie sous ce nom par Abou-Giafar-Almanzor, second khalife de la race des Abassides, l'an 145 de l'Egire, qu'il a composé en arabe un livre de médecine sous le titre de « Tacouim al-Abdarfi Tabdir Al-Ensan », c'est-à-dire « Table des maladies du corps humain », qu'il a dédié cet ouvrage à Moctadi-Benrillah (lire Al-Mouqtadi-Billah, imitant Dieu), 27^e khalife de la maison des Abassides, qui commença de régner l'an de l'Egire 467 et qui mourut l'an 487, enfin que Buhualila Bengesla a vécu par conséquent dans cet intervalle, qui s'étend depuis l'an de Jésus-Christ 1075 jusqu'en 1095 ou 1096.

« Cela suffit pour réfuter Egasse de Boulay et Friend qui l'a suivi et qui prétendent : 1^o que Buhualiha était juif, 2^o qu'il était premier médecin de Charlemagne, 3^o que ce fut par l'ordre de cet empereur qu'il composa son livre de « Tacuim Librem Tacuinorum », ou « les Tables de la Santé », 4^o qu'il les composa avec Farraguth.

« Cela réfute de même Schenklius qui a fait deux auteurs différents de Benhualila Bengesla et d'Elluchasem Ellimitar, à chacun desquels il attribue les « Tacuims ».

« Enfin, cela réfute l'auteur de la seconde apologie de Montpellier qui a avancé que Buhualila Bengesla avait étudié dans la Faculté de Montpellier. L'ouvrage de cet auteur a été traduit en latin par Farragus, juif, et imprimé à Strasbourg en 1532, chez Schott, sous le titre de « *Tacuini aegritudinum et Morlorum sére omnim corporis humani, cum cura Earundem* ».

« Le même ouvrage a été imprimé à Strasbourg en 1531, sous le titre de « *Tacuini, fine tabulae fanitatis Tuendae Juxta ordinem fez Rereum non naturalim* », et attribué à Elluchasem, médecin de Baldach (Bagdad). »

Ferragus, ce qui suit :

Farragus ou Ferragus

« Ce médecin était juif, il a traduit d'arabe en latin l'ouvrage de Bengesla dont on vient de parler et l'a dédié à un roi, Charles.

Nous ayant appris sur le précédent auteur ce qu'on vient de lire, Astruc nous apprend sur le compte de Farraguth, Farragus ou Carolo Regi. L'éditeur de cette édition qui a été imprimée en 1532, a trouvé à propos d'ajouter que ce roi Charles était le premier du nom, Carolo Regi in Nominis Primo, ce qui a fait croire que cet ouvrage avait été dédié à Charlemagne, le premier roi connu de ce nom, et a par conséquent donné lieu aux erreurs touchant Bengesla, que nous avons réfutées dans l'article précédent, où nous

avons prouvé que Benghezla ayant dédié son ouvrage au khalife Al-Moktadi, a dû vivre environ l'an 1085 de Jésus-Christ et par conséquent longtemps après l'empereur Charlemagne, qui est né en 742 et mort en 814.

« Farragus, son traducteur, a donc dû vivre encore plus tard ; ainsi je suis persuadé que le roi Charles, premier du nom, à qui il a dédié la traduction, doit être Charles de France, père de Saint-Louis, roi de Naples et de Sicile, premier du nom, qui commença de régner en 1266 et qui mourut en 1285. Je regarde Farragus comme un juif napolitain, sorti de l'Ecole de Salerne, et je n'ai garde de donner dans la prévention de l'auteur de la seconde apologie pour l'Université de Montpellier qui croit que Farragus était de cette Faculté. Il appuie cette opinion sur l'autorité de J. G. Schenkius, dans sa bibliothèque des livres des médecins intitulée « Biblia yatrika », et de Hériosme Surianus sur le « Continens » de Rhazis, mais la première citation est fausse, et je n'ai pas eu la patience de feuilleter un gros livre comme celui de Surianus sur le « Continens » de Rhazès, où il n'y a ni table, ni répertoire pour m'éclairer sur une citation dont la fausseté me paraît évidente. »

Ayant appris sur le compte de Ferraguth ce qu'on vient de lire, voyons ici les renseignements que Leclerc nous donne sur lui à propos de la traduction du « Continens » de Rhazès, page 462 :

« Ce livre, dit Ferraguth, resta longtemps inconnu des latins, jusqu'à ce que le roi très chrétien, Charles, roi de Jérusalem et de Sicile, frappé de sa renommée et plein de l'idée que ce livre pourrait lui être utile ainsi qu'à tous les chrétiens, voulut allier à tous ses soucis guerriers le culte des études libérales en le faisant traduire. Il envoya demander ce livre au roi de Tunis par une ambassade solennelle, accompagnée d'un homme sûr, habile dans l'arabe et le latin (sans doute le futur traducteur), et il fit allumer le flambeau de traduction. Il la fit revoir par des professeurs, ses médecins et d'autres médecins de Naples et de Salerne, leur donnant le temps nécessaire pour cette opération. Tous d'une commune voix, s'accordèrent pour louer l'auteur et le traducteur. Ce dernier ajoute « si la traduction ne paraît pas exacte parfois, cependant le fond de cet ouvrage n'en a pas moins le mérite de la nouveauté. » Cette fidélité de traduction, dont parle Ferraguth, ne se rencontre effectivement pas dans son œuvre. Ce n'est pas tant le fond qui est mauvais que la transcription des mots techniques et des noms propres (1279. »

Ceci nous mène à faire la réflexion suivante :

Les khalifes arabes en Orient et en Occident recevaient les livres des auteurs grecs accompagnés par des ambassades solennelles, comme on l'a vu plus haut. Les ouvrages arabes, à leur tour, sont sollicités par les rois de l'Occident avec la même pompe et de la même façon. Le Haoui d'Arrazi (Contenent de Rhazès), le méritait bien.

Écoutez maintenant ce qu'Astruc nous apprend sur le compte de : *Prophatius, juif* (1303), page 168 :

Prophatius, juif (1303)

« Je ne fais point de difficultés de mettre Prophatius, quoique juif, au rang des médecins, et peut-être même des régents de la Faculté de Montpellier. Nous avons vu ci-dessus que Guillaume, fils de Mathilde, avait en 1180, donné la liberté à tout le monde de professer la médecine sans exception. Comme il y avait beaucoup de juifs, et des juifs accrédités à Montpellier, il y a apparence qu'ils se maintinrent longtemps dans le droit d'y étudier et d'y enseigner. Il faut même avouer que c'est à eux que la Faculté de Montpellier doit une grande partie de la réputation qu'elle a eue dans son origine, parce qu'ils étaient aux X^e, XI^e et XII^e siècles, presque les seuls dépositaires de cette science en Europe, et que c'est par eux qu'elle a été communiquée des Arabes aux Chrétiens. »

Astruc admet facilement qu'il y avait des savants juifs aux X^e, XI^e et XII^e siècles, et avoue leur rôle prépondérant à l'Ecole de Montpellier. Mais il attend le XIII^e siècle pour autoriser les Arabes, disciples d'Averrhoes et d'Avicenne, à venir à Montpellier comme on l'a vu plus haut. Astruc voudrait-il nous dire si les savants juifs des X^e, XI^e et XII^e siècles étaient, oui ou non, les disciples des Arabes des mêmes siècles et des siècles précédents ?

Astruc veut bien que les juifs partagent les honneurs des Arabes, mais les Arabes, pour lui, n'ont pas droit aux honneurs des juifs.

D'ailleurs, l'ensemble de ce que Astruc confirme ici, est en contradiction avec une version précédente réfutée par nous, et ici il nous donne pleinement raison.

Arnaud de Villeneuve (XIII^e siècle)

Astruc admet, page 155, qu'Arnaud de Villeneuve (XIII^e siècle), enseigna la médecine à l'Ecole de Montpellier ; il admet aussi qu'il a fait ses humanités et que les langues savantes lui étaient familières, mais lui nie aucune traduction de l'arabe.

Nous opposons à Astruc l'opinion de Leclerc, page 468-2°. Nous nous occuperons seulement ici de ses traductions de l'arabe.

1° de *Rigore-Jesticatione* et *spasmo* de Galien.

2° de *Verbus- Cordis-D'Avicenne*. Cet ouvrage, ainsi que les précédents est daté de Barcelone.

3° de *ligaturis physicis* de Costa-Ibn-Luca.

Cet ouvrage a été attribué à Galien, et les Juntas l'ont inséré dans leur V^e volume. Nous croyons qu'il faut le restituer à Costa-Yben-Luca, et même nous croyons le voir dans le dernier numéro de la-

liste d'Eben-Abi-Ossaïbaah' ; on pourrait bien traduire d'après le manuscrit de Paris, « Livre des définitions suivant l'avis des philosophes ».

Après avoir opposé les deux textes précédents l'un à l'autre, analysons les affirmations d'Astruc :

Astruc veut bien nous dire qu'Arnaud de Villeneuve connaissait « les langues savantes », mais il ne prend pas la peine de nous nommer ces langues savantes.

Leclerc nous apprend qu'Arnaud de Villeneuve traduisit de l'arabe les ouvrages qu'on vient de lire, ce qui nous fixe déjà sur une de ces « langues savantes » que connaissait ledit Arnaud.

Etant donné que la première de ses traductions de l'arabe est de Galien, on est en droit de conclure qu'il ignorait le grec, ou bien qu'il connaissait l'arabe beaucoup mieux que le grec. Le grec n'était donc pas une langue connue de notre auteur, ou alors il aurait traduit le texte grec.

Il est possible qu'Arnaud de Villeneuve ait connu le syriaque ; mais l'histoire ne nous dit pas s'il a traduit un ouvrage de cette langue. Mais il ne faut pas oublier que tout ce qui était écrit en syriaque existait en arabe, et qu'Arnaud connaissant l'arabe, n'avait pas besoin de connaître le syriaque pour pouvoir traduire : tout existait en arabe à cette époque. Astruc en écrivant ces mots « les langues savantes », ne pensait sûrement ni au syriaque, ni au chinois, ni à l'indien, ni au grec. Il pensait à l'hébreu. On va voir qu'il était encore dans l'erreur.

En effet, on sait que parmi les premières traductions faites du grec en arabe au IX^e siècle, il y en avait quelques-unes qui passaient d'abord par le syriaque et étaient traduites ensuite en arabe. Mais il n'y a pas un historien qui ait prétendu qu'une traduction en arabe ait été faite d'après l'hébreu.

Ce qui veut dire que tout ce qui existait en syriaque même existait en arabe, et il existait en arabe des travaux qui ne figurent pas en syriaque. Si ceci est vrai pour le syriaque, qui était une langue intermédiaire entre le grec et l'arabe, à plus forte raison pour l'hébreu, qui n'était qu'une langue intermédiaire entre l'arabe et quelques traductions en latin faites trois siècles après la période d'Al-Mamoun à Bagdad.

Arnaud de Villeneuve qui connaissait l'arabe à cette époque n'avait donc aucunement besoin d'apprendre l'hébreu, puisque tout existait en arabe à cette période. Nous disons bien que tout existait en arabe à cette époque, parce que les grands auteurs juifs eux-mêmes écrivirent en arabe d'abord et en hébreu ensuite.

Par conséquent il n'y avait pas des langues savantes, il y avait une langue savante, qui était l'arabe. Mais Astruc tient absolument à ce que l'hébreu partage l'honneur avec l'arabe. Cette fois-ci comme les fois précédentes, Astruc n'est pas dans la vérité ; ses affirmations sont contredites par l'histoire et le bon sens.

Gerardus de Solo

Astruc admet, page 169, qu'il a été professeur à la Faculté de Médecine de Montpellier, et même chancelier, qu'il était juif et nous lisons :

« Velchius attribue à Gérard de Solo un commentaire sur le « viatique » de Constantin, et c'est à l'occasion de ce commentaire qu'il le cite. Tous les bibliographes s'accordent aussi sur le même point et conviennent que Gérard de Solo, médecin de Montpellier, est auteur d'un commentaire sur ce « viatique ». Puis il ajoute, page 171 :

« Ce « viatique » de Constantin sur lequel Gérard de Solo travailla, n'est autre chose que le viatique d'Isaac, médecin juif qui vivait vers l'an de Jésus-Christ 1070. On l'appelait du temps de Gérard de Solo, le « Viatique » de Constantin, parce que Constantin, médecin originaire d'Afrique, et moine bénédictin au Montecassin, l'avait traduit d'arabe en latin sur la fin du XI^e siècle, et se l'était attribué. C'est une espèce de cours de pratique sur presque toutes les maladies, divisé en 7 livres, où l'on trouve peu de théorie, mais beaucoup de remèdes dans le goût des Arabes. L'auteur avait donné en arabe à son ouvrage un titre que Constantin a rendu par le mot de Viaticus, parce qu'il regardait son livre comme un recueil précieux, dont on devait être toujours pourvu, et qu'on devait porter sur soi. C'est ce qu'on appelait, dans la basse latinité, « Vade Mecum », et ce qu'on exprime en grec par le mot « Enchiridion ».

Astruc nous apprend ici deux choses :

1^o Que Constantin l'Africain traduisit le « Viatique » de l'arabe et se l'était attribué.

2^o Que le « Viatique » est l'ouvrage d'Isaac.

Nous savons que la première affirmation est vraie et que Constantin n'avoua jamais le nom de l'auteur du « Viatique ». Mais nous ne sommes pas de l'avis d'Astruc quand il affirme que le « Viatique » est l'ouvrage d'Isaac, fils de Salomon Al-Israëli.

Constantin qui connaissait sûrement l'auteur du « Viatique », ne l'a pas nommé. Cet auteur s'appelait Ibn-Al-Jazzar, mais Constantin n'oublia pas de nommer l'auteur du « Traité des Fièvres » et des « Urines », qui était Isaac, fils de Salomon.

Constantin a eu l'audace de faire disparaître le nom de Ibn-Al-Jazzar et de s'attribuer son ouvrage, mais Astruc a eu la double audace de faire disparaître le nom de Constantin, et d'attribuer le livre, non pas à son auteur authentique, mais à Isaac-Iben-Salomon-Al-Israëli, de sorte que le pauvre Ibn-Al-Jazzar, après avoir passé entre les mains de Constantin et celles d'Astruc, se trouve tout à fait dévalisé aussi bien par l'un que par l'autre.

Ceux qui veulent plus de renseignements à propos de cette discussion seront satisfaits en lisant la vie dudit Constantin l'Africain que nous avons vue à propos de l'Ecole de Médecine de Salerne. En dehors de deux points discutés, Astruc nous paraît dans

l'erreur en affirmant qu'Isaac, fils de Salomon, vivait encore en l'an 1070, il lui accorde un peu plus que la moitié d'un siècle.

Nous redonnons ici la parole à Astruc qui nous apprend, page 173 : « Dans le livre in-quarto contenant le prétendu Trésor des Pauvres, d'Arnauld, imprimé à Lyon, chez Claude Nourry, in-quarto en lettres gothiques, on trouve un traité de médecine, lequel composé par Maître Gérard de Solo, réformé et abrégé par Monseigneur Maître Jean Riveis, maître ès-Arts à Paris et en médecine à Montpellier. Si cet ouvrage est de ceux à qui on l'attribue, nous n'en avons qu'une traduction faite longtemps après eux, car le français n'est pas de leur temps.

« On a, en outre, cela du même auteur, mais on en a qu'en manuscrits :

1^o Commentaire sur le neuvième livre d'Al-Mansoury de Rhazès.

2^o Commentaire sur une partie du « Canon d'Avicenne ».

Et Astruc conclut, page 174 :

« Les vieux auteurs de médecine citent Gérard de Solo sous le nom de Doctor Mensuetus d'Expositor. Il y a apparence que ces commentaires sur le « Viatique » d'Isaac, sur le « neuvième livre de Rhazès, au roi Al-Manzor » et sur une partie du « Canon » d'Avicenne, lui avaient mérité ce dernier titre. »

A propos d'Avicenne et de son Canon (Canoun Ibn-Sina), nous donnons la parole ici à Amoureux, dans son Histoire précitée, page 108, en parlant du « Canon » : « Ce livre fut en vogue jusqu'au XIV^e siècle, il fut l'oracle de l'Ecole de Montpellier et de celle de Louvain. Cependant, on l'a reproduit avec les « Cantiques d'Avicenne » et ses autres écrits jusqu'en 1595, dans une grande édition, publiée à Venise chez les Juntas, en deux volumes in-folio. Plampuis faisait encore des commentaires sur Avicenne en 1658 ; dans le même temps, Vattier travaillait à une version latine. Il paraissait persuadé qu'il n'en existait pas d'autres. Ceux qui lisent couramment l'arabe doivent avoir recours à la belle édition qui fut faite des ouvrages de cet auteur en sa propre langue à Rome en 1593, dans l'imprimerie de Médicis. Les Arabes eux-mêmes avaient beaucoup écrit sur Avicenne. Quant aux autres éditions, soit des ouvrages, soit des traités particuliers d'Avicenne, les bibliographes en comptent plus de soixante. »

Ermengaud (1307)

Astruc admet, page 175, que *Ermengaud* (1307), fut médecin de Philippe IV, dit le Bel, roi de France, qui mourut en 1374. Il était juif. Puis il ajoute, page 176 : « Ermengaud a traduit en latin les « Cantiques » d'Avicenne avec les « Commentaires d'Averrhoes ». Cette traduction, revue et corrigée par André Alpago de Bellune, se trouve dans le dixième volume des œuvres d'Averrhoes, imprimées à Venise chez les Juntas.

« J. G. Schenkiius attribue au même médecin une traduction d'arabe en latin d'un traité de B. Moyse sur l'asthme, intitulé Régimen de Asthmate, qu'il avait en manuscrit dans sa bibliothèque. »

Nous complétons nos connaissances sur Ermengaud par une citation de Leclerc, à propos des traductions d'Ermengaud, page 467-2° : « Nous en connaissons trois, celle du « Colliget », des « Cantica ou Ardjouza » d'Avicenne, et les « Commentaires d'Averrhoes » sur cet ouvrage.

« M. Renan dit qu'il n'a aucun renseignement sur la traduction du « Colliget ». Il fait remarquer ce que nous avons observé aussi, que le manuscrit de l'Arsenal porte : « Translatus de arabico », et il conclut des mots arabes conservés dans le texte que cette traduction fut faite de l'arabe et non de l'hébreu.

« Cette traduction se trouve dans certaines éditions avec le « Cantica d'Avicenne » et les « Commentaires d'Averrhoes » sous l'attribution à Ermengaud, ce qui nous semble attester une commune origine. »

Amoureux, après Leclerc, veut bien nous apprendre quelque chose à propos d'Ermengaud, page 114 de son Histoire des médecins arabes : « Averrhoes avait écrit des « commentaires » sur « les Cantica » d'Avicenne et Ermengaud Blasius de Montpellier y ajouta les siens en latin, dans un temps où les ouvrages des médecins arabes étaient le monopole de l'Ecole de Montpellier. »

Joannès de Tornamira (1401)

Astruc nous apprend, page 204, sur le compte de *Joannes de Tornamira* (1401) : « On convient que c'était un des plus savants et des plus habiles médecins de son temps. Il devint doyen de la Faculté de Montpellier, et c'est sous cette qualité que Symphorien Champier et Pierre Castellan en parlent, mais il fut élu chancelier dans la suite et il occupait cette place en 1401. »

Puis il ajoute, page 205 : « Le principal ouvrage de Jean de Tournemire est intitulé *Clarificatorum Super ad Almenzorem*, cum textu iponis Rhazis. C'est une traduction du 9^e livre de Rhazès à Almenzor, d'arabe en assez mauvais latin, avec un commentaire sur ce livre, car c'est là ce que signifie le mot de *Clarificatorum*.

« Cet ouvrage renferme en 96 chapitres, une pratique générale sur toutes les maladies. »

On remarque aisément que le 9^e livre d'Al-Mansoury de Rhazès fut l'objet de plusieurs commentaires et traductions, ce qui est déjà suffisant pour expliquer son importance. M. Daremberg, dans ses leçons d'histoire de la médecine, en parle en termes très élogieux. Nous donnerons plus tard la traduction de quelques passages de ce livre dont un précieux manuscrit arabe se trouve à la bibliothèque nationale (N° 2866).

**Les vies et les ouvrages des médecins qui, après avoir étudié
à Montpellier et y avoir pris leurs degrés, sont parvenus
à occuper des places distinguées**

Sous ce titre, Astruc donne quelques noms. Nous n'en retenons que les suivants :

François Rabelais (1537). — Les historiens ne nous disent pas si Rabelais (1483-1553), traduisit ou commenta un ouvrage de médecine arabe, mais nous savons pertinemment que ce grand intellectuel du XVI^e siècle connaissait l'arabe et avait fait sa médecine à Montpellier. Louis Molard, dans sa biographie, page 9, Classiques Garnier, cite le trait suivant : « C'est la vie de ce maître moqueur (les contemporains faisaient dériver le nom de Rabelais de deux mots arabes qui ont ce sens) que nous allons essayer, non avec notre imagination comme l'ont fait la plupart des biographes, mais en nous attachant à tout ce qu'on sait de positif sur son existence, sur ses travaux et sur sa personne. »

Les deux mots arabes dont il s'agit ici sont vraisemblablement les suivants : *Rab*, qui équivaut au mot seigneur, dieu, maître, et *Laisa*, qui signifie plaisir, jouissance. Le mot serait donc Rab-laisa, de là Rabelais (Rabelaisien), qui veut dire dieu de plaisir, maître de jouissance. Nous ne voyons pas ici le sens de moqueur, auquel l'auteur fait allusion.

Jacobus Sylvius (*Jacques Dubois*) (1550). — A propos de ce docteur, Astruc réfute M. Moreau et dit, page 339 : « A la faveur de ce retranchement, il nie ardiement que Sylvius ait pris des degrés à Montpellier, et il prend occasion de déclamer contre cette faculté : « Il dédaigne, dit-il, d'être le collègue des médecins sectateurs des Arabes et des barbares, pour lesquels il avait tant d'éloignement, qui ne s'occupaient guère ni d'Hippocrate, ni de Gallien tout à fait ignorants du grec et peu accoutumés à l'usage de la bonne latinité. »

« Je ne crois pas, répond Astruc, qu'on puisse trouver de prévention moins raisonnable que celle de René Moreau. Je ne m'arrêterai pas au reproche qu'il fait à la Faculté de Montpellier, de son goût pour la médecine des Arabes ; il est certain qu'elle l'a enseignée longtemps, et elle ne pouvait point en enseigner d'autre (1). Cet attachement était commun à toutes les Facultés, mais il n'a été ni plus long, ni plus grand dans la Faculté de Montpellier que dans les autres, comme on l'a prouvé ailleurs, et il n'a mérité d'être blâmé dans aucune, car la médecine des Arabes est dans le fond la même que celle des Grecs (2). »

« Je crois devoir me contenter d'examiner si Sylvius avait pour les médecins arabes l'aversion que Moreau lui attribue. L'examen

(1) Elle ne pouvait point en enseigner d'autres, parce qu'elle était la seule et la vraie.

(2) Mais la médecine des Grecs est issue de la sagesse antique.

qui ne sera pas long suffira pour juger du peu de réflexion avec lequel Moreau écrivait. Il nous apprend lui-même que Sylvius fit imprimer la pratique de Marc Gatiniara, pour l'avantage de ses écoliers, parce que ce livre servait de texte aux explications qu'il leur faisait, et il ajoute que dans peu de jours on en vendit 900 exemplaires, et que l'édition fut bientôt épuisée. Or, qu'était-ce que Gatiniara ? Un médecin de la Faculté de Paris dont l'ouvrage est plein de la médecine arabe la plus pure. Voilà donc la médecine que Sylvius expliquait à ses écoliers ; il devait donc y être familiarisé quand il alla à Montpellier, et il est évident que Moreau lui attribue pour cette médecine une aversion qu'il n'avait pas.

« Mais pourquoi chercher des preuves détournées, quand Sylvius fournit lui-même les preuves les plus claires de ce que nous prétendons. Dans un excellent traité, surtout pour ce temps-là, intitulé « *Ordo et Ordinis ratio in légendis Hippocratis et Galeni libris* », que Moreau a fait imprimer à la suite de la vie de Sylvius. Sylvius, après avoir recommandé, page 9, ainsi que de raison, la lecture d'Hippocrate et de Gallien, remarque que comme ils n'ont pas tout su, n'ont pas tout expliqué, et n'ont pas écrit tout, ajoute qu'il faut éclaircir ce qu'il y a d'obscur dans leurs ouvrages et suppléer à ce qui manque par la lecture des auteurs qui ont vécu depuis, entre lesquels il nomme : Avicenne, Iben-Avenzoar, Halli-Abbas, Rhazès, Mésué, tous Arabes, et à leur suite Arnaud de Villeneuve, Bernard Gordon, Alexandre Benvit, Varignanus, Savonarola, Valsuis de Tarante, Gérard de Solo, Areulanus, Tarnamira, Gatiniara, tous comme on sait disciples des Arabes ; ce qui fait voir que Sylvius n'était pas leur grand ennemi comme Moreau l'avait prétendu. »

Pour une fois, Astruc rend hommage aux Arabes seuls, sans y associer les Juifs. Après une telle citation, on a l'impression qu'il n'a pas voulu terminer « ses mémoires » avant de déclarer publiquement le rôle prépondérant de la médecine arabe dans l'évolution de la médecine française, à travers l'Ecole de Montpellier. Nous l'en remercions. Mais après le départ d'Astruc, la Faculté de Montpellier continua sa voie glorieuse d'un côté, et à enseigner les auteurs arabes d'un autre côté.

Amoreux rend hommage aux Arabes avec sa bonne grâce habituelle et avoue sa reconnaissance envers eux au commencement du XIX^e siècle. Suivons-le page 254.

« Cependant l'expulsion des Sarrasins de l'Espagne et de la Gaule Narbonnaise ou de la Septimanie ne fit pas oublier de sitôt leur médecine, ils en laissèrent des traces profondes qui seront conservées assez longtemps sous les pas de ceux qui les ont suivis servilement : ce sont ceux d'un autre âge que l'on a nommés les arabistes parce qu'ils ont suivi en tout ou en partie la doctrine des médecins arabes tels que Constantin l'Africain et Jean de Milan, dans la fameuse Ecole de Salerne ; Pierre d'Apono, à Bologne ; Arnaud de Villeneuve, Gordon et Valescus de Tarenta, à Montpel-

lier; Gilles de Corbeil et le moine Aegidius, à Paris, etc... Je crois que, si après quatre siècles, il était dû encore quelques restes de reconnaissance envers les médecins arabes pour la petite somme des sciences qu'ils nous ont laissée, je viens d'en acquitter assez généreusement la dette. »

Écoutons maintenant le Docteur Bouchut, professeur agrégé de la Faculté de Paris, dans son ouvrage intitulé : Histoire de la médecine et des doctrines médicales, leçons faites à l'Ecole pratique de la Faculté de Médecine en 1864, page 349, à propos d'Ibn-Sina (Avicenne) :

« Quoi qu'il en soit de ces appréciations, il y a un fait qui parle plus haut que toutes les critiques des historiens, c'est l'autorité de son nom et de ses ouvrages qui ont été classiques, ainsi que ceux de on maître Gallien pendant plus de six siècles.

« Les ouvrages d'Avicenne (Ibn-Sina) portent le nom de Canon, qui veut dire loi, et en effet ils furent la loi et le code médical de l'Asie et de l'Europe pendant plusieurs centaines d'années. »

Avant de terminer le reste de la citation, nous nous permettons de rectifier ici une petite erreur : les ouvrages d'Avicenne (Ibn-Sina) ne portent pas tous le nom de Canon (Quanoun), c'est le plus important de ses ouvrages qui porte ce nom seulement.

Bouchut termine, page 352, en parlant toujours du même auteur, Ibn-Sina : « En Europe même, l'engouement pour cet écrivain fut tel, que pendant longtemps, les professeurs des facultés de médecine se bornaient à le lire en chaire pour l'expliquer et s'en faire les commentateurs. Guerner Rolfs l'expliquait encore à Gênes au XVIII^e siècle. On faisait de même à Louvain, dans les Pays-Bas où Plempuis publia son commentaire en 1658, et cette méthode fut assez longtemps en honneur à Montpellier. Gallien et Avicenne (Jalinus et Ibn-Sina) furent ainsi les oracles de la science médicale au Moyen-Age. »

Le Docteur Gustave Le Bon, dans son remarquable ouvrage : « Civilisation des Arabes », nous apprend encore, pages 674-75-76 :

« Jusqu'au quinzième siècle, on ne citerait guère d'auteur qui n'ait fait autre chose que copier les Arabes. Roger Bacon, Léonard de Pise, Arnould de Villeneuve, Raymond Lulle, Saint-Thomas, Albert le Grand, Alphonse X, de Castille, etc... furent leurs disciples ou leurs copistes. « Albert le Grand doit tout à Avicenne (Ibn-Sina), nous dit M. Renan ; Saint-Thomas, comme philosophe, doit tout à Averrhoes (Ibn-Rouschd). »

« Ce sont les traductions des livres arabes, surtout celles relatives aux sciences, qui servirent de base à peu près exclusive à l'enseignement des Universités de l'Europe pendant cinq à six cents ans.

« Dans certaines branches des sciences, la médecine par exemple, on peut dire que leur influence s'est prolongée jusqu'à nos jours, car à la fin du siècle dernier, on commentait encore à Montpellier les œuvres d'Avicenne (Ibn-Sina).

« L'influence des Arabes sur les Universités de l'Europe fut tel-

lement considérable qu'elle se manifesta dans des branches de connaissances comme la philosophie, où ils n'avaient pas réalisé cependant des progrès importants. »

Nous croyons savoir que cet avis n'est pas partagé par tous les philosophes et les historiens, mais voyons la suite de la citation :

« Averrhoes (Ibn-Rouschd) fut depuis le commencement du XIII^e siècle, l'autorité suprême de la philosophie dans nos Universités. Quand Louis XI entreprit en 1473 de régler l'enseignement, il ordonna l'étude de la doctrine du philosophe arabe et celle d'Aristote. »

« L'autorité des Arabes dans les Universités de l'Italie, celle de Padoue notamment, n'était pas moindre qu'en France. Ils y jouaient un rôle identique à celui que devaient remplir après la Renaissance, les Grecs et les Latins. Il faut lire les protestations indignées de Pétrarque pour comprendre l'étendue de leur influence. « Quoi ! s'écrie le grand poète, Cicéron a pu être orateur après Démosthène, Virgile poète après Homère, et après les Arabes il ne serait plus permis d'écrire ! Nous aurons souvent égalé, quelquefois surpassé les Grecs, et par conséquent toutes les nations, excepté dites-vous les Arabes. O, folie, O vertige, O génie de l'Italie assoupi ou éteint. »

Le célèbre poète italien Pétrarque est du XIV^e siècle, et l'auteur de la « Civilisation des Arabes » termine par les lignes suivantes : « Dans toutes les doctrines scientifiques et philosophiques que les Arabes propagèrent pendant plus de cinq siècles dans le monde, l'influence du Coran (Quourran) fut aussi nulle que la Bible dans les ouvrages de science moderne. »

Les Médecins juifs

Nous n'avons pas voulu entamer un autre chapitre après Montpellier, avant d'avoir dit un mot des médecins juifs en France et de leurs écoles dans tout le Midi au Moyen-Age.

Plusieurs motifs nous engagent, en effet, à ne pas omettre cet intéressant aperçu historique.

D'abord nous reconnaissons aux Juifs le rôle d'intermédiaires entre les Arabes et les Latins ; Astruc voulut leur accorder davantage comme on vient de le voir, c'est en quoi nous nous séparons de lui. Astruc ne voulut pas voir les Arabes derrière les Juifs, et rien ne nous empêche de voir les deux à la fois, et chacun dans son rôle respectif. Ensuite, étant donné qu'ils étaient les propagateurs de la science arabe dans le Languedoc, en oubliant de les mentionner, nous n'aurions pas vu la part de la médecine arabe dans l'évolution de la médecine française à travers les écoles juives. Notre thèse en traitant ce sujet n'en sera donc que plus complète.

Les Juifs n'ont joué aucun rôle important d'intermédiaires entre les Grecs et les Arabes au XI^e siècle à Bagdad. Nous n'avons pas :

connaissance d'un traducteur israélite ou d'un ouvrage important traduit par un Juif à cette époque.

Dans le cas où il y aurait eu un traducteur ou un ouvrage traduit par un Juif, ceci ne leur confère pas un rôle prépondérant. Ils ont été amplement dépassés par les Chrétiens de cette période.

A Tolède, comme on l'a vu, ils ont eu à remplir un rôle supérieur à celui qu'ils ont rempli en Orient.

En effet, les traducteurs juifs à Tolède et ailleurs, suppléèrent à la qualité par la quantité. Gérard de Crémone n'a pas été surpassé, pas même égalé, par aucun d'eux.

En Orient, leurs auteurs écrivirent en arabe.

En effet, Constantin l'Africain en traduisant Ishaq fils de Salomon, dit : « Je traduis de l'arabe, et non pas de l'hébreu, ou une autre langue. » Ce sujet a été longtemps discuté à propos de l'Ecole de Salerne.

Ce qui est vrai pour Ishaq fils de Salomon l'est aussi pour les autres auteurs juifs en Orient.

En Occident, c'est dans les livres arabes qu'ils ont appris d'abord et c'est dans les traductions en hébreu qu'ils ont étudié ensuite.

Au temps du Khalife Annacir au X^e siècle, en Espagne, nous avons vu à l'œuvre Hasdai-Iben-Schabrouit, médecin, diplomate et polyglotte, comme on se le rappelle.

Sous le Khalife Al-Hakem, Hasdai-Iben-Ishaq, médecin bien vu par le Prince des Croyants, a été autorisé à introduire en Occident auprès de ses corréligionnaires les nouvelles acquisitions et les usages des Juifs d'Orient (Ibn-Abi-Ossaibaah).

Leur grand auteur Maimoun-Iben-Obaid-Allah (Moussa), le premier après Moïse et Josué, écrivit en arabe les neuf-dixièmes de ses ouvrages ; ce qui est vrai pour Maimonide, ami d'Ibn-Rousch, l'est aussi pour Iben-Houd, l'auteur juif connu. On lit, en effet, dans la Biographie Universelle Michaud, Tome 26, page 134-5-6 : « Parmi les ouvrages de Maimonide : 1^o Fi Tad-Bir Assouhat (Soins de la santé), écrit en arabe et traduit en hébreu, inédit ; il en a paru une version latine à Augsbourg, 1518. 2^o Pirké Moské (Chapitre de Moïse), aphorismes de médecine composés en arabe sur les ouvrages de Gallien, traduits en hébreu, imprimés en latin seulement, Bologne (Italie) 1489, Bâle 1579. Maimonide a traduit en hébreu les ouvrages d'Avicenne (Ibn-Sina), mais cette traduction n'a pas été imprimée. Don de Montfaucon dit en avoir vu un bel exemplaire dans la bibliothèque des Dominicains de Bologne. »

Les auteurs juifs ont écrit en arabe, et en arabe surtout aux X^e, XI^e et XII^e siècles ; ils ont été traduits par leurs corréligionnaires en hébreu et enseignés dans leurs écoles.

Ces écoles enseignèrent aussi les auteurs arabes commentés, dont les ouvrages ont passé par l'hébreu avant d'être traduits en latin. Il est infiniment probable que les Juifs, qui ont été intermédiaires entre les Arabes et l'Occident, sont des Sephardis, section israélite, ibérique, qu'on oppose aux Skinazis, Juifs du Nord.

Avant de parler des médecins juifs, donnons la parole au docteur Dubreuil-Chambardel, l'auteur cité dans un précédent chapitre.

Il nous apprend, en effet, pages 170-171 :

Page 170 : « Deux villes attirèrent surtout les médecins dès le milieu du XII^e siècle : Paris et Montpellier.

Page 171 : « Montpellier fut également de bonne heure un foyer d'études médicales. Cette ville était du reste des mieux situées pour recueillir des influences diverses très favorables aux progrès de ces études. Le voisinage des écoles juives, des synagogues de Lunel de Pasquière, de Béziers et de Narbonne très prospères et célèbres dans le Languedoc, l'initia à la thérapeutique judaïque ; ses relations commerciales avec l'Espagne attirèrent dans le Midi de la France des médecins hispano-arabes qui s'y fixèrent et apportèrent leurs théories et leurs procédés thérapeutiques, par ailleurs, l'influence des écoles italiennes ne fut pas sans s'y faire sentir. »

Après ce qui précède, le docteur Dubreuil-Chambardel fait allusion à l'Ecole de la traduction à Tolède, et s'étend sur l'état des sciences à Cordoue :

Page 172 : « On ne craignait pas de franchir les monts pour aller à l'étranger, s'initier à la pratique des sciences. Les écoles espagnoles de Tolède et de Cordoue étaient, en effet, fort célèbres par les études médicales qu'on y faisait. Dans la première, grâce à l'influence de l'archevêque Raymond, Français d'origine, nombre d'étudiants des provinces méridionales et même d'Italie, comme Gérard de Crémone, y accouraient.

« La bibliothèque de la seconde passait pour être la plus riche du monde pour ses ouvrages scientifiques et ses livres de médecine. »

Le docteur Dubreuil-Chambardel nous parle ici de cette bibliothèque des Omniades que nous avons vue dans un chapitre précédent.

Mais à propos de Cordoue, nous donnons ici un aperçu historique de cette ville, emprunté à la Grande Encyclopédie. Cette citation ne nous paraît pas déplacée pour voir le passé de cette grande ville universitaire.

(Grande Encyclopédie). — Cordoue-Cordoba semble avoir été occupée par les Phéniciens, et son nom, en langue sémitique, signifierait « la bonne ville » ou « le moulin à huile ». Elle appartint ensuite aux Carthaginois, puis aux Romains à partir de 206 avant Jésus-Christ, et devint bientôt colonie des citoyens romains. Elle joua un rôle dans les guerres civiles entre César et Pompée ; devint sous Auguste le chef-lieu d'un conventus étendu, fut la cité la plus florissante de l'Espagne de ce temps, donna à l'empire la famille des Sénèques et des Lucains, résista longtemps au chef des Goths, Azila, puis devint le centre d'un émirat dépendant du khalifat de Bagdad (715 à 756), et enfin la capitale de l'empire omeyyade fondé par Abderrahmaun (756 à 1036). Ce fut l'époque la plus brillante de l'histoire de cette ville ; on dit qu'elle comptait alors deux cent mille maisons, quatre-vingt mille palais, neuf

cents bains publics, d'innombrables mosquées et écoles. Elle fut reprise aux Arabes par le saint roi Ferdinand le 29 juin 1236.

Puis, il ajoute (page 172) : « Ainsi donc au début du XIII^e siècle, nous voyons s'achever la lente évolution que subit en France l'enseignement de la médecine. »

Après cette préface, ledit auteur énumère quelques traducteurs juifs qui nous sont connus, et aussi quelques savants et auteurs juifs. On lit, page 203 :

Médecins juifs. — L'influence de la médecine juive fut certainement très considérable au Moyen-Age. La plupart des villes possédaient des quartiers peuplés de Juifs, et dans maints endroits, le souvenir de ces lieux réservés s'est conservé jusqu'à nous.

Les cités du Midi furent plus particulièrement habitées par les Sémites qui y fondèrent des colonies importantes. Dans certaines d'entre elles, à Lunel, à Narbonne, à Béziers, les Juifs s'organisèrent plus solidement et établirent des écoles qui furent prospères, et dans lesquelles on enseigna la médecine.

Ces écoles étaient en relations suivies avec les grandes universités au-delà des Pyrénées, et il y eut entre elles des échanges intellectuels très remarquables.

Les universités arabes d'Espagne, surtout celles de Cordoue et de Tolède, furent très fréquentées par les Juifs. Ils y occupèrent même souvent des chaires magistrales, et leur rôle fut surtout précieux parce qu'ils y furent les grands traducteurs des ouvrages arabes en langue latine, servant ainsi d'intermédiaires entre les deux civilisations d'Orient et d'Occident.

Un des médecins juifs les plus connus du XI^e siècle est Rabbi Moïse Sephradi. Il était né à Huesca, dans le royaume d'Aragon, en 1062, et devint célèbre par ses connaissances encyclopédiques. Le roi de Castille et de Léon en fit son archiatre et une grande intimité ne tarda pas à s'établir entre le monarque et le savant. En 1106, à l'âge de quarante-quatre ans, il embrassa le christianisme et fut baptisé en sa ville natale par l'évêque Etienne, ayant comme parrain le roi lui-même. Il reçut les noms de Pierre et d'Alphonse en souvenir de l'apôtre Pierre, dont on célébrait la fête le jour de son baptême, et de son royal parrain. (1).

Ce fut dans la société juive un scandale énorme ; ses coreligionnaires l'accusèrent d'avoir changé de religion par mépris pour Dieu, et par ignorance de la loi, ou même par vaine gloire et intérêt personnel.

Pour réfuter ces imputations et pour faire connaître les motifs de sa conversion, il composa un dialogue en douze chapitres entre un Juif, Moïse, qui était son ancien nom, et le Chrétien Pierre-Alphonse. Ce dernier répond à toutes les objections qui sont opposées à la religion catholique.

Cet ouvrage, dont on possède de nombreux manuscrits, fut très

(1) Le 29 juin est la fête des Saints Pierre et Paul.

souvent imprimé à partir de 1536. Il souleva de violentes controverses, et deux Juifs cherchèrent à le réfuter : Rabi Jacob-Ben-Rouben écrivit son *Milchamoth Jéhovah* (la bataille pour Dieu — la bataille de Dieu), et Rabbi -ben-Isaac-ben-Spot son « *Eeven Bochen* », dans lesquels ils affirment la supériorité de la morale juive.

Pierre-Alphonse composa un autre ouvrage tout aussi célèbre sous le titre de « *Disciplina cleralis* » ; c'est une composition faite des proverbes tirés des philosophes arabes, d'anecdotes, de fables, de récits divers destinés à rendre le clerc bien doctiné.

Beaucoup d'autres écrits ont été attribués sans preuves au même auteur, qui, malgré les polémiques très souvent violentes qu'il dut soutenir, continua jusqu'à sa mort, en 1110, la pratique de l'art médical.

D'ailleurs, dans son dialogue, maints passages indiquent une connaissance très grande de la physiologie, de l'anatomie, et même de la thérapeutique. Nous citerons surtout le titre au chapitre troisième, traitant de l'âme et du corps, toutes questions qui sont exposées, plus au point de vue de la physique que de la théologie pure.

On peut citer encore, parmi les médecins juifs d'Espagne, les noms de Jean de Séville qui, vers 1140, traduisit Avicenne ; d'Abraham-ben-Hiyya qui, de 1116 à 1138, fit connaître le « traité de pouls et de l'urine » de Honein, et de beaucoup d'autres encore.

Les écoles juives de Provence et du Languedoc, avant la fondation de l'Université de Montpellier, furent, grâce à ce commerce spirituel, des pépinières de médecins qui se répandirent ensuite dans toutes les colonies hébraïques de France. »

Avant de clore ce chapitre, nous faisons un emprunt au docteur Lecler, page 449, 2^e volume.

Nous sommes heureux de constater que l'auteur de l'Histoire de la Médecine arabe nous donne pleinement raison comme on va le voir, et qu'il proclame la vérité historique. « L'arabe avait été pendant longtemps la langue savante des Juifs. Une fois dans un milieu chrétien, ils revinrent à leur langue maternelle et firent passer en hébreu les meilleurs produits de la science arabe, et particulièrement de la médecine et de la philosophie. Le Moyen-Age profita de ces travaux. Bon nombre des productions hébraïques passèrent ensuite en latin, et l'on renouvela aussi pour ces opérations le procédé employé par l'archevêque de Tolède : la collaboration. Quand l'étude de l'arabe s'alanguit, il était toujours facile d'avoir un Juif sous la main, et les traductions de l'hébreu succédèrent à celles de l'arabe. S'il n'entre pas dans notre sujet de faire l'histoire de ces traductions, nous devons pourtant signaler leur extension et leur importance, car c'est encore là une des voies par lesquelles la science arabe pénétrait en Occident. »

Le VII^e Centenaire de la Faculté de Médecine de Montpellier

Voici, à propos de ce VII^e Centenaire, célébré au courant du mois de novembre 1921, des passages des discours officiels à l'appui de notre thèse :

SEPT SIECLES DE MEDECINE **A la Faculté de Médecine de Montpellier** *par le Professeur Vires*

« Nous fêtons aujourd'hui l'enseignement médical de Montpellier, qui, donné dans le même lieu, et sans discontinuité dans le temps(depuis plus de neuf siècles, est sans doute le plus ancien du monde.

« Nous fêtons particulièrement le septième centenaire de la réorganisation de nos écoles médicales, réalisée le 17 août 1220 par les bulles du cardinal Conrad, légat du Pape Honorius III. Dès ce moment, l'enseignement des maîtres, chrétiens, arabes et juifs, est admirablement fusionné, et cette fusion permet le développement d'une école originale, disciplinée, hiérarchisée avec mesure et ordre, imprégnée d'un large esprit démocratique, qui, du Moyen-Age à la Révolution, a répandu le rayonnant éclat de ses hautes doctrines, médicales, philosophiques et pratiques en France et dans le monde entier.

« Aussi, cet honneur que l'on rend aujourd'hui à la plus vieille université médicale de France, nous le considérons comme un hommage qui doit s'adresser à la France elle-même, puisque l'Université de 1220 n'a fait que traduire sur un sol spécial, sur un coin de terre privilégié, sous un ciel prédestiné, quelque chose de l'âme et du génie de la grande patrie française.

« Rappeler ce passé, c'est donc montrer ce qu'il y a de généreux, d'accueillant, dans notre âme méridionale et nationale. Rappeler ce passé, c'est montrer que, fille de l'hippocratisme antique, dont les médecins arabes et juifs, ses premiers maîtres, lui ont apporté la doctrine et la méthode dès son berceau, elle a toujours conservé les traditions du père de la médecine ; elle a pu s'élever à la hauteur sereine des principes et des lois, et le chemin parcouru, que jalonnent dix siècles d'existence, elle a la gloire de voir affirmer, par les découvertes les plus précises et les plus retentissantes de la médecine expérimentale contemporaine, la vérité et l'excellence de ses conceptions et de ses doctrines.

Avant 1220

« A quelque époque reculée que l'on remonte, on trouve à Montpellier des écoles de médecine. Sur cette terre que nous foulons où avaient passé les Phéniciens et les Grecs, les Romains et les Arabes, une importante agglomération urbaine se forme au VIII^e

siècle, après la chute de Maguelone. Dès sa naissance, la jeune ville de Montpellier est industrielle et bienveillante aux étrangers. Placée à mi-chemin de l'Espagne et de l'Italie, près de la mer, à la rencontre de toutes les routes de la civilisation, elle profite du réveil qui marque, après la chute de Rome, l'ère des temps nouveaux.

« Dans le Bas-Languedoc, dès le IX^e siècle, existent des écoles rabbinistes de médecins : à Lunel, à Narbonne, à Béziers, à Arles, à Nîmes. Les médecins arabes, venus d'Espagne, s'empressent de gagner la jeune ville, où les mœurs sont d'une relative tolérance. Juifs et Arabes, disciples d'Avicenne, ils apportent avec eux la science arabe, elle-même toute imprégnée de la pensée médicale grecque. C'était vers 1020, 1030. Salerne brille en Italie d'un incomparable renom. Les étudiants chrétiens de Montpellier, dès la fin du XI^e siècle, vont y chercher un complément de l'enseignement local et, revenus à Montpellier, les salernitains enseignent la médecine salernitaine.

« Voici donc au moins deux groupes d'écoles médicales : les maîtres judéo-arabes et les maîtres chrétiens, les salernitains. Des querelles s'engagent. Guilhem VIII, seigneur de Montpellier, veut avoir la paix et il la fonde sur la liberté d'enseigner. Or, le pape et l'empereur luttent pour l'hégémonie du monde. L'empereur Frédéric II, roi de Naples, possède l'Université de Salerne, le pape réclame celle de Bologne que lui refuse l'empereur. Or, par son représentant, l'évêque de Maguelone, le Pape est comte souverain de Melgueil et suzerain de Montpellier, il prendra donc Montpellier comme siège de l'Université et, en août 1220, le Pape Honorius III en fera le centre intellectuel de la chrétienté, en accordant le diplôme de maître régent, en médecine, mondial, valable, *urbi et orbi*, à tous ceux qui y auraient été agréés. Les statuts du cardinal Conrad sont la grande charte et resteront longtemps la législation de notre école. Ils apportent une organisation forte, une coordination précise dans des efforts jusque-là dissociés : ils font surgir une grande idée, l'idée d'union des enseignements médicaux de Montpellier en une seule école, l'Ecole de Montpellier.

Le Moyen-Age

« Le Moyen-Age, à demi monastique, à demi féodal, donne à Montpellier ce double aspect : c'est une place forte, entourée de murailles et de fossés, couverte par de solides remparts. A l'intérieur, s'érige l'antique majesté de Notre-Dame des Tables, avec ses hautes tours ; dans les faubourgs, d'immenses couvents ; partout, des sonneries de cloches graves, sévères, parfois rivales.

« Dans ce cloître fortifié, cherchons nos étudiants et leurs maîtres.

« Les étudiants se répartissent en deux groupes. Les uns vivent dans les couvents, avec les moines ; ils y étudient la médecine et

la pharmacie ; ils sont les hôtes des collèges fondés par les amis de l'Université. Les autres, les étudiants libres, établis sur la colline qui, de la tour Sainte-Eulalie se penche jusqu'à l'église Saint-Mathieu, vivent une vie ardente et agitée, redoutable à la maréchassée et à la bourgeoisie ; ils viennent d'Espagne et d'Italie, des bords du Rhin et du Danube, du fond des Allemagnes et de toutes les parties de la France. Ils sont là, un millier environ, attirés de tous les coins du monde dans cette école qui représentait bien, dans l'Europe morcelée, par sa doctrine traditionnelle et son organisation hiérarchisée, l'unité intellectuelle, scientifique et morale.

« Maîtres et étudiants s'agitent, bruyants et ambitieux. Mais, amusement et distractions, batailles et bagarres ne viennent qu'au second plan. L'étudiant médiéval consacre à l'étude la plus grande partie de son temps, et il a pour cela de bonnes raisons ; il vient s'instruire au prix d'énormes sacrifices ; il a dû accepter souvent les privations de tout ordre : la pauvreté, l'exil ; il remplit les plus humbles emplois pour gagner sa vie matérielle et les quelques pécules nécessaires pour payer ses professeurs. Avant tout, il veut travailler, et il ne paiera le maître qu'autant que la denrée offerte par ce dernier lui sera précieuse et profitable. De là cette organisation, excellemment démocratique, qui donne aux étudiants la place prépondérante dans l'organisation et le mode d'enseignement de l'Université, le droit de surveillance, le droit de contrôle sur les maîtres.

« L'enseignement est plus particulièrement représenté par la médecine arabe, les auteurs grecs y ont une place secondaire : ce sont à peu près les mêmes textes que ceux que l'on étudiait dans l'ancienne école d'Alexandrie, au VII^e siècle.

« Il n'y avait qu'une façon d'enseigner : le professeur lisait, c'est-à-dire prenait pour base de sa leçon le texte latin de l'auteur grec ou arabe et se contentait de le commenter après l'avoir lu ; aussi les leçons s'appelaient-elles des lectiones. Cette méthode était un legs des grammairiens de l'Empire, que les maîtres du Moyen-Age avaient conservé ; seulement, à la lecture, ils joignaient la dispute, qui avaient pris une importance extraordinaire : lire et disputer, on ne faisait pas autre chose dans les écoles. On comprit bientôt, cependant, que l'étude des textes et leur discussion ne suffit pas pour connaître les maladies et les guérir, qu'il y faut joindre la pratique personnelle et l'observation. On décida alors que le bachelier, avant de se présenter à la licence, serait tenu d'exercer son art pendant six mois, hors de Montpellier, loin de la ville, sous la direction d'un praticien expérimenté.

« Les erreurs et les désharmonies de l'enseignement des maîtres médiévaux sont inhérentes aux temps où ils vécurent. Leurs œuvres portent l'empreinte de cette vie errante et agitée, coupée de mille traverses qui fut le lot des grands esprits de cette époque. En ce temps de communications difficiles, de voyages agré-

mentés de vols et de pillages, les savants imitent les sages de l'antiquité et parcourent le monde pour y recueillir des lumières ; leurs œuvres, celles d'Arnaud de Villeneuve, de Jean d'Alais, de Guillaume de Mazères, de Pons de la Treille, contiennent de singuliers mélanges d'alchimie et d'astrologie, d'occultisme, d'avéroïsme, d'hippocratisme, de galénisme. Elles ont cependant ce caractère commun : la persistance de la pensée antique, avec un sens déterminé pour l'observation exacte de l'homme et de la nature, qui est responsable de la vie, de la maladie, de la guérison et de la mort.

« Au Moyen-Age finissant, alors que partout la scholastique domine le monde, que l'alchimie, la magie asservissent partout ailleurs la médecine et les médecins, Montpellier proclame que l'expérience est maîtresse de la vérité *rerum magistra scientia* »

SEPT SIECLES DE CHIRURGIE

A la Faculté de Médecine de Montpellier

par le Professeur Emile Forgue

« Evoquer, en moins d'une heure, plus de sept siècles de chirurgie Montpelliéraine, c'est entreprendre une œuvre superficielle et vaine, si on veut la traiter comme une revue à toute vitesse, comme un cinéma ultra rapide des événements et des hommes. — Il n'est possible ici, dans un temps aussi bref, il n'est d'ailleurs intéressant que de tracer à grands traits un tableau de l'évolution chirurgicale de notre Ecole, de remonter à ses origines, d'étudier les grandes périodes de rénovation qui l'ont marquée, de mettre en relief les maîtres qui les ont dominées et dirigées, de dégager leurs conditions de formation technique ou scientifique à ces diverses phases, de les situer dans le milieu politique et social où ils ont agi et dont ils dépendaient, enfin de résumer les caractères de doctrine et de pratique par lesquels s'affirme la personnalité des chirurgiens de notre Ecole et qui relie, comme c'est la loi d'évolution humaine, le progrès actuel aux traditions du passé.

« Donc, remontons au principe et aux sources de notre Ecole Montpelliéraine de chirurgie et, malgré les incertitudes inévitables tenant à quelques lacunes de nos archives, revivons ces humbles débuts par lesquels elle a préludé, il y a plus de sept cents ans, à cette prodigieuse évolution qui s'est accomplie en une triple phase : d'abord, *un métier*, et l'un des plus subalternes ; puis, *un art*, et le plus grand puisque sa matière est la vie humaine ; enfin, une *science*, l'une des plus exactes et des plus bienfaisantes qu'aient fondées la pensée et l'action des hommes. — Ce court voyage chez nos ancêtres, qui, comme j'essaierai de le montrer, ne manque ni de pittoresque, ni de comparaisons instructives, ni, pour nos jeunes gens, de valeur éducative, nous pouvons en suivre sûrement les étapes, sous la conduite de guides très informés,

au premier rang desquels il faut placer Germain, qui ont inventorié nos archives, et ont, par ce labeur de documentation générale, préparée, aux études particulières, une base de scrupuleuse authenticité.

« Nos grands anciens, les barbiers-chirurgiens de Montpellier, qui avaient la fierté de leur antique origine, prétendaient avoir des statuts remontant à 1088 ; dès le XI^e siècle, ces pièces leur auraient donné la qualité de « maîtres et consuls de l'art de chirurgie » leur assurant le droit d'instruire des élèves et de conférer la maîtrise. — Voilà des titres qui reculeraient, bien au-delà du centenaire que nous fêtons aujourd'hui, la date anniversaire de notre constitution en corps civil et qui nous conduiraient presque jusqu'au millénaire ; le malheur est que, malgré les « représentations pour les maîtres en chirurgie de Montpellier » formulées, sur ce point d'histoire, en 1748, nous manquons de parchemins pour justifier ces titres de noblesse. A poursuivre dans la nuit des temps les origines de notre école chirurgicale, nous tomberions dans l'erreur orgueilleuse de ces familles qui se donnent des aïeux imaginaires ; et l'invocation lyrique de notre chancelier Ranchin à Apollon, dieu de la Médecine, fixant son sanctuaire dans notre vieille cité, ferait maintenant sourire nos élèves.

« Ce qui est plus véridique, c'est que, dès le XII^e siècle, il y avait à Montpellier, un centre de pratique et d'enseignement médico-chirurgical, préexistant à notre école, mais non régularisé, et que l'élément juif et arabe avait fortement contribué à constituer. C'est même un des faits les plus piquants de notre histoire, que cette part, prise par les médecins arabes et juifs, à la première ébauche de notre école : en vérité, voilà pour une Université dont l'Eglise catholique et romaine a été, en 1220, la marraine et la fondatrice des commencements bien hérétiques !

« Et cela s'explique : aux X^e, XI^e, XII^e siècles, les Arabes et les Juifs étaient devenus les seuls dépositaires des connaissances médicales ; les écoles musulmanes d'Espagne étaient aussi florissantes que celles d'Asie ; au XI^e siècle, vivait à Cordoue Albucasis, dont la chirurgie a sûrement exercé sur notre école naissante une influence majeure, puisque Guy de Chauliac le cite plus de 200 fois. Or, entre les Musulmans et les Chrétiens, les Juifs, chassés d'Espagne et réfugiés en Languedoc, ont été de précieux agents de liaison, courtiers ingénieux de pensées et de marchandises, importateurs et traducteurs des principaux livres arabes de l'Espagne, qu'ils firent passer en hébreu, ce qui explique les mots « barbares » dont était alors chargé le langage des écoliers revenant de Montpellier, au dire de Salisbury, évêque de Chartres. Mais, il faut considérer qu'en raison des prohibitions religieuses de la loi mosaïque et du Coran, interdisant, comme souillure, la dissection des cadavres, cet apport judéo-arabe à notre primitive chirurgie a été surtout d'ordre théorique, et non d'instruction technique.

« Un autre fait est remarquable : c'est le régime de liberté,

presque d'anarchie, qui marque cette période initiale de nos premières écoles montpelliéraines et qui trouve son expression officielle dans la fameuse déclaration de Guilhem VIII, à la date de janvier 1181. Pas de monopole ; pas de grades ; liberté d'enseignement pleine et entière ; liberté d'exercice ; le premier venu, sans distinction de pays ou de religion, peut tenir école dans la ville seigneuriale des Guilhems. C'est l'appel à toutes les valeurs, à toutes les concurrences : maîtres et praticiens se jugeront à leurs œuvres. De là, ce mouvement intellectuel qui, au XII^e siècle, fait de notre cité un centre où affluent, comme à Salerne, de nombreux écoliers ; les régence devenant libres, honorées et lucratives, garanties contre toute molestation, les maîtres s'y multiplient. Cette déclaration libérale a certainement décidé de l'avenir de notre école : par cette affirmation des droits de l'enseignement, par ce concours libre des opinions, elle y a créé, dès son origine, cet esprit critique qui est son caractère. Rien d'étonnant à ce que, dès le XIV^e siècle, notre plus grand ancêtre Guy de Chauliac, ait secoué le joug de la scolastique et affirmé le principe du libre examen : « Je m'esbahys d'une chose, disait-il en parlant des chirurgiens d'Italie ; qu'ils se suivent comme des grües ; car l'un ne dit que ce que l'autre dit ; je ne scay si c'est par crainte ou par amour qu'ils ne daignent ouyr, sinon choses accoutumées et prouvées par autorité ; qu'on laisse telles amitiés et craintes ; car Socrates et Platon est notre ami ; mais, la vérité est encore plus amie ». Assurément, il est logique de supposer que ces idées d'émancipation vis-à-vis de l'autorité des textes, Guy de Chauliac les avait puisées dans notre ancienne commune de Montpellier, où s'alliaient si libéralement les institutions chrétiennes et les tendances démocratiques.

« A cette phase première de l'Ecole libre, l'enseignement est, d'ailleurs, commun à la médecine et à la chirurgie : c'est encore un trait essentiel à souligner. Ce n'est que vers la fin du XIV^e siècle que se prononce la séparation définitive entre les deux enseignements ; et il est à considérer que l'Ecole de Montpellier, marquant ainsi, dès ses débuts, sa conception élevée de la formation chirurgicale, a maintenu, plus longtemps que celle de Paris, l'union nécessaire de ces deux branches d'un même art. Alors que, dès 1298 nous entendons, à Paris, le célèbre Lanfranc déplorer déjà cette séparation, Guy de Chauliac, en 1373, continue à exiger que le chirurgien soit instruit de la médecine. N'est-il pas remarquable que, le divorce une fois accompli entre ces deux parties de l'art de guérir, il ait fallu près de quatre siècles pour qu'en 1794 un décret de la Convention ait rétabli, dans les trois Ecoles de Santé, la fusion des deux enseignements, et n'est-ce point matière à méditation que de voir le Moyen-Age et la Révolution s'accorder sur ce principe unitaire ! »

CHAPITRE V

Paris – Faculté de Paris Rôle des Arabes

Histoire de la Bibliothèque
de la Faculté de Médecine de Paris



PARIS. — FACULTE DE PARIS

ROLE DES ARABES

Introduction

Au temps de César, Paris n'était qu'une bourgade.

C'était la vieille Lutèce (Lutétia), il y a deux mille ans, capitale des Parisii, et la plus grande île de la Seine.

Lutèce veut dire en langue celtique : au milieu des eaux ; c'était donc l'île par excellence, l'Aljaziras du premier siècle du christianisme.

A cette époque, cette île mesurait 75 hectares, et réunie à d'autres îles moins importantes elle fut surnommée la Cité.

Les deux ailes de la Cité, qui ne contenaient, il y a vingt siècles, que quelques milliers d'habitants, en embrassent maintenant près de cinq millions.

Avant Clovis et Charlemagne, avant Louis XIV et Napoléon, César en fit le centre de réunion des peuples de la Gaule, convoqués par lui pour la deuxième fois.

La Cité vit Julien et Tibère, deux empereurs romains, l'honorer de leur présence. Julien y passa plusieurs hivers.

C'est au III^e siècle de l'ère chrétienne que Paris fut converti par son premier évêque Saint Denis.

Au milieu du IV^e siècle, Sainte Geneviève préserva les Parisiens de l'invasion des Huns et mérita pour cela le surnom de « patronne de Paris » ; Clovis, quelques années après, fit de Paris sa capitale.

Childebert, l'un des fils de Clovis, eut dans sa part le royaume de Paris. Ce prince, sur les conseils de l'évêque Saint Germain, fit bâtir plusieurs abbayes, entre autres celle de Sainte-Croix, depuis Saint-Germain-des-Prés.

Vers la fin du XVII^e siècle, cette abbaye, une des plus riches en manuscrits arabes, fut dépouillée de ses trésors. Plusieurs de ces précieux manuscrits se trouvent au même département à la bibliothèque nationale. Le nouveau catalogue de manuscrits en indique l'origine et la provenance.

Chilpéric I^{er} y résida presque constamment. Tandis que sous Clotaire II, le pouvoir se centralisa définitivement à Paris et le roi y assembla le grand concile de 615.

Bachelet ajoute dans son dictionnaire de 1873 : « Sous Clovis II, l'évêque Saint Landry fonda l'hôpital Saint-Christophe, qui prit au Moyen-Age le nom d'Hôtel-Dieu. Ces derniers Mérovingiens n'y demeurèrent pas habituellement, non plus que les rois de la deuxième race ; Charlemagne y vint pourtant quelquefois et deux écoles s'y ouvrirent sous son règne. »

C'est sous Charlemagne, en effet, que l'instruction prend un nouvel essor dans l'Occident.

Pour avoir une idée de l'état de l'instruction sous ce monarque, nous donnons la parole à Chomel, doyen de la Faculté de Paris en 1762. Chomel, en effet, fait l'aperçu historique suivant, que nous citons en entier, et que nous rectifions dans deux endroits ; cet aperçu comprend l'histoire de la civilisation depuis le VIII^e siècle jusqu'au XIII^e siècle inclusivement (1).

Cependant les sciences commencèrent à se relever de leur ruine et à reprendre une partie de leur ancien lustre, sur la fin du huitième siècle, sous le règne de Charlemagne. Ce Prince Guerrier, politique, législateur, s'attachoit à vaincre des peuples barbares, les civilisoit, réunissoit sous sa domination les débris de l'Empire romain, et relevoit l'éclat de ses triomphes par la sagesse de ses établissements ; il faisoit revivre l'étude des lettres, en inspirant le goût qu'il avoit pour elles. Les écoles épiscopales et monastiques étoient dans le relâchement. Charlemagne essaya de les renouveler, en leur donnant de l'émulation ; comme tout ce qui n'étoit pas clerc et surtout la noblesse manquoit essentiellement d'éducation, ce Prince institua des écoles dans son palais, et pour ainsi dire à sa suite. Il attira dans son royaume, par tout ce qu'il y avoit de plus séduisant, les étrangers qui avoient quelque réputation de science, et il les mit à la tête des études qu'il vouloit favoriser. Le célèbre Alcuin fut un de ceux dont il se servit le plus efficacement pour réveiller dans le cœur des François l'amour de l'étude, et ce goût des langues savantes sans lequel on fait peu de progrès dans les sciences et les belles-lettres.

Ce ne fut que sur la fin de ses jours, commençant sans doute à sentir les infirmités de l'âge, qu'il ordonna qu'on fit étudier la médecine aux jeunes gens. Jusques là il paraît qu'il n'avoit pas fait grand cas de cette science. Aussi étoit-il d'un tempérament fort et vigoureux à l'épreuve de toutes les fatigues. On le voyait passer rapidement des Pyrénées en Allemagne, d'Allemagne en Italie, et il remplissoit le monde de son nom.

On a voulu faire honneur à ce Prince de la fondation de l'Université de Paris, sans doute par reconnaissance de ce qu'il avoit fait pour les beaux-arts, mais ce n'est plus un problème. Tout le monde est d'accord aujourd'hui que cette célèbre Académie, mère de toutes les autres Universités par l'ancienneté de sa fondation, dépositaire de tout genre de savoir par l'universalité de ses connoissances, l'oracle enfin des pontifes et des Conciles même par la supériorité de ses lumières, ne fut fondée que longtemps après Charlemagne ; ses premiers statuts furent dressés sous Philippe-Auguste, et le nom d'Université ne lui fut donné que sous Saint Louis. Dans le douzième siècle, on y enseignait le droit canon et le droit civil, la philosophie, la médecine et la théologie. Jamais, dit Rigord, médecin et historien de Philippe-Auguste, jamais les écoles d'Athènes et de Thèbes ne furent plus fréquentées. Les étrangers y étoient attirés en foule, moins encore par l'aménité du lieu, l'abondance de toutes choses, que par la multitude des privilèges dont jouissoit l'Université ainsi que ses écoliers.

L'abbé Velly, de qui nous copions en entier tout ce morceau sur l'Université, ajoute que ces privilèges avoient été accordés par la générosité peut-être indiscrete de nos rois. « Les plus remarquables de ces prérogatives, continue le même auteur, étoient de députer aux Conciles, de ne contribuer à aucune charge de l'Etat, et d'avoir ses causes commises devant le prévôt de Paris, qui se glorifioit du titre de conser-

(1) Extrait de l'« Essai historique sur la médecine en France », par le docteur Chomel, doyen de la Faculté de Paris (édition de MDCCLXII).

vateur des privilèges royaux de l'Université. Le recteur donnoit des pouvoirs aux prédicateurs, les interdisoit quand il croyoit avoir sujet de mécontentement, signoit tous les traités et autres actes publics. Cette étonnante grandeur, acquise à la faveur des troubles, alla toujours en diminuant, depuis l'invasion des Anglais jusqu'au règne de Louis XII, et tant de droits peu fondés cessèrent enfin, lorsque nos rois eurent repris leur autorité. »

Quand toute cette longue tirade, qui peut passer pour une invective, seroit mieux fondée qu'elle ne l'est, devroit-on s'étonner de la multitude des privilèges accordés à l'Université dans les premiers siècles de sa fondation ? Ne falloit-il pas attirer à Paris un plus grand nombre de sions fâcheuses qui se renouvelloient fréquemment dans l'Etat et dans d'habitants et surtout d'étrangers pour peupler et enrichir une ville devenue la capitale du royaume sous les rois de la troisième race ? L'Eglise, les disputes, les hérésies, les schismes qui se succédoient les uns aux autres, ainsi que les antipapes ; qu'on se rappelle combien Qui voudroit ignorer que l'Université, à peine établie, avoit été sur le point de se disperser ? Des querelles fréquentes, des combats vifs et quelquefois sanglants entre les écoliers et les bourgeois, avoient souvent engagé les maîtres de l'Université à fermer leurs écoles. On demandait justice, protection, franchise, autorité, ou bien on ne dissimuloit pas qu'on se retireroit dans les provinces ou même chez l'étranger qui offroit retraite.

Philippe-Auguste, qu'on ne taxera pas de générosité indiscrete sur l'abondance de son autorité, fut un de ceux qui crut devoir accorder davantage pour retenir ces essaims nombreux sur le point de lui échapper. Il les logea et leur donna un quartier de la ville, outre beaucoup de privilèges qu'il leur accorda pour eux, leurs maîtres, leurs supplots, leurs écoliers, leurs officiers... Peut-être même accorda-t-on alors et par la suite plus qu'il ne demandoit. Mais qu'on se rappelle les divisions fâcheuses qui se renouvelaient fréquemment dans l'Etat et dans l'Eglise, les disputes, les hérésies, les schismes qui se succédaient les uns aux autres, ainsi que les antipapes ; qu'on se rappelle combien l'ignorance étoit accréditée par ceux qui devoient la terrasser. Que pouvoient faire les rois en pareilles circonstances ? N'étoit-ce pas dans la seule Université qu'ils trouvoient des hommes éclairés, savants, en état d'assister aux Conciles, d'y défendre les droits de leur couronne, d'accompagner leurs ambassadeurs dans les cours étrangères, quelquefois de les remplacer, enfin capables de renverser des hérétiques toujours dangereux dans un Etat, en leur opposant pour barrière les vrais principes de la religion catholique, religion dominante dans un royaume dont elle est le plus ferme appui ? Ce fut donc le plus souvent à titre de services rendus que les rois de France accordèrent à l'Université les privilèges dont elle a joui et ceux dont elle jouit encore. Aussi ne demande-t-elle rien de plus ; elle n'ambitionne d'autre avantage que celui d'approcher quelquefois du trône pour y porter de nouvelles assurances de son amour, de son respect et de sa reconnaissance.

On ne peut donc regarder Charlemagne comme fondateur immédiat et direct de l'Université de Paris. Il est vrai qu'il désira d'établir dans son royaume des écoles qui ne fussent ni ecclésiastiques ni monastiques, qui en eussent les avantages, sans en avoir les inconvénients, qui fussent plus dépendantes de l'Etat et plus utiles aux citoyens pour lesquels il les destinoit. Certainement ces écoles furent établies sous le nom d'Ecoles Palatines ; mais apparemment qu'elles durèrent peu, ou furent en trop petit nombre, puisque dans le sixième Concile de Paris, tenu en 829, les évêques des provinces de Rheims, de Sens, de Tours et de Rouen s'adressèrent à Louis le Débonnaire et à Charles le Chauve, pour leur demander instamment qu'à l'exemple de leur père Charlemagne, ils voulussent fonder des écoles dans les trois plus grandes villes du royaume. (Similiter obnixé ac suppliciter vestrore Celsitudini suggerimus ut morem paternum sequentes, saltem in tribus congruentissimis Imperii

vestri locis, scholoe publicoe ex vestra autoritate fiant, ut labor patris vestri et vester per incuriam (quod absit) labefactando non depereat ; quoniam ex hoc facto et magna utilitas et honor sanctoe Dei Ecclesioe et vobis magnum mercedis emolumentum et memoria sempiterna accrescet.)

Ces vives représentations eurent peu ou point d'effet, et ce ne fut que sous nos rois de la troisième Race que les sciences se réveillèrent du profond assoupissement dans lequel elles furent plongées après la mort de Charlemagne.

Ce n'est pas que dans le IX^e siècle, il n'y eut quelques Ecclésiastiques et quelques Religieux renommés par leur piété et par leur science, Il y en eut aussi qui firent leur étude particulière de la médecine, tels que Didon, abbé de Saint Pierre le Vif à Sens (du temps de Loup de Ferrière), et Sigould, abbé d'Epternac, puis évêque de Spolète. Les juifs, qui s'occupoient volontiers des professions libres, et dans l'exercice desquelles ils espéraient gagner davantage, pratiquoient aussi la médecine et y méritoient quelquefois une certaine réputation. Le premier médecin de Charles le Chauve étoit juif. On l'a accusé d'avoir empoisonné son maître, vraisemblablement mal à propos puisqu'il n'en a pas été puni.

Sur la fin de ce même siècle, S. Bertaire, abbé du Mont Cassin, fit un recueil en deux volumes sur la médecine ? C'étoit une collection dans le goût de celle de Marcel et peut-être la même qu'il avoit fait copier, c'est-à-dire qu'on y trouvoit des recettes pour toutes les maladies du corps humain.

Dans le dixième siècle, on parla davantage de quelques écoles épiscopales et monastiques. L'école de Rheims, entr'autres, fut fort célèbre. Elle avoit formé Abbon, moine de Fleury, abbaye renommée par ses études et par la quantité de manuscrite dont elle s'étoit enrichie. On assure que chaque étudiant, pour y être admis, étoit obligé de fournir deux copies de manuscrits, l'un ancien, l'autre moderne. Abbon soutint et augmenta la réputation de l'école de Fleury. Il en devint l'abbé. Il y enseignoit les sciences sacrées et profanes, et particulièrement la médecine. Il avoit voyagé dans toute l'Europe, étoit venu à Paris, avoit été à Rome et avoit séjourné deux ans en Angleterre ? Il avoit rendu à ce royaume, par ses savantes leçons, ce que deux siècles avant la France avoit emprunté du célèbre Alcuin. On dit aussi qu'il ne contribua pas peu à établir en Angleterre plusieurs collèges.

L'école de Rheims avoit de plus dans ce siècle l'avantage d'avoir pour évêque un homme de lettres, autant illustre par son mérite personnel que par les grandes places qu'il occupoit. Aldabéron, archevêque de Rheims, étoit chancelier de nos rois. Il avoit su, en homme d'esprit, attirer auprès de lui et mettre à la tête de son école Gerbert, natif d'Aurillac, en Auvergne. Ce dernier fut tout à la fois astronome, géomètre, grand mathématicien et médecin célèbre. Il commentoit dans ses leçons Démosthène le Gaulois, médecin du cinquième siècle. Il fut choisi pour précepteur du Prince Robert, fils de Hugues Capet, qui faisoit ses études à Rheims. Il fut depuis archevêque de cette métropole, digne secrétaire de plusieurs Conciles, ensuite archevêque de Ravenne, enfin Pape sous le nom de Sylvestre II. On peut croire que l'envie ne laissa pas paisible un homme qui réunissoit tant de titres et de si grandes qualités. Son siècle ignorant et barbare l'accusa de magie, reproche si souvent renouvelé dans les siècles passés contre les grands hommes, dont les connoissances étoient hors de la portée de leurs contemporains.

Outre l'abbaye de Fleury et l'école de Rheims, dans lesquelles la médecine s'enseignait publiquement, ainsi que toutes les hautes sciences, on parle encore de l'école de Chartres, comme d'une des plus célèbres du X^e siècle. Fulbert, un de ses évêques, avant que d'arriver à l'épiscopat, avoit été un de ses principaux maîtres et avoit formé la plupart des

scavans qui brillèrent dans le siècle suivant. Non seulement il savoit la médecine et l'enseignoit, mais il préparoit et distribuoit des remèdes pour les pauvres ; ce qu'il ne cessa de faire que lorsqu'il fut devenu évêque. On parle aussi, en qualité d'habile médecin, d'un moine qui demeuroit à Maillezais en Poitou, dont se servoit souvent Guillaume IV, duc d'Aquitaine et fondateur de ce monastère.

Le siècle suivant s'illustra beaucoup par la réforme d'un grand nombre de monastères et par la fondation de plusieurs ordres religieux. Régnait alors Robert, fils de Hugues Capet et élève de l'école de Rheims. On l'avoit surnommé le Pieux, probablement à cause de l'attention particulière avec laquelle il employoit son autorité pour affermir la religion et rétablir les études monastiques, et à cause de la protection qu'il avoit donnée aux ordres religieux, qui prirent alors naissance, tels que l'Ordre de Grammont, de Cîteaux, des Chartreux et de Clugny.

Il est bon d'observer qu'on ne fonda aucun de ces ordres religieux, qu'on ne réformoit aucun monastère, qu'on n'établissoit aucune abbaye un peu considérable, sans commencer par s'occuper des études, du choix d'une bibliothèque et de maîtres qui eussent de la réputation. Les Chartreux, surtout, étoient ceux qui excelloient davantage à copier des manuscrits. Or, il n'y avoit pas un seul monastère qui n'eut un médecin titré, choisi parmi les moines.

Dans le onzième siècle, on fait mention, avec éloge, de Gilbert Maminot, chapelain et médecin de Guillaume le Conquérant, ensuite évêque de Lisieux ; de Pierre de Chartres, élève de Fulbert et par conséquent de l'école de Chartres, dont étoient aussi sortis Hildier, Goisbert, Jean de Chartres, surnommé le Sourd, et médecin de Henri I^{er}, roi de France.

Pierre de Blois, qui vivoit dans le même siècle, fait voir par une consultation de médecin de sa façon qu'il n'étoit pas novice dans cette science. Il est encore question d'un nommé Roger, médecin et ami du célèbre Guimond, moine de la Croix-Saint-Leufroy.

Nous ne devons pas oublier les abbayes de S. Bénigne de Dijon et du Bec en Normandie. Dans la première avoit été formé un médecin célèbre, Jean Joannellin (Joannellius), ainsi nommé à cause de sa petite taille, et qui depuis fut abbé de Fécamp. L'Abbaye du Bec étoit renommée par le grand nombre de bons livres de médecine qui étoient dans la bibliothèque et par quelques-uns de ses religieux, connus pour le traitement des maladies les plus difficiles. L'Abbaye de S. Evrol avoit reçu les vœux d'un homme aussi fort célèbre en médecine dans ce même XI^e siècle nommé Raoul, ou Radulphus de mala coronà, frères de Guillaume, duc de Normandie ? Il s'étoit retiré à l'abbaye de Marmoutier, où il finit ses jours, ainsi que Goisbert de Chartres, médecin et élève de Fulbert.

L'Abbaye de S. Denis n'étoit pas moins célèbre que les autres, par la science de ses religieux et parce qu'elle n'étoit presque jamais sans médecin. C'est de cette célèbre Abbaye qu'est sorti Baudouin, médecin, qu'Edouard, roi d'Angleterre, fit venir auprès de lui, et qu'il nomma abbé de S. Edmond. La petite chronique de cette abbaye fait mention en l'an 1167 d'un Guillaume, médecin, qui avoit apporté des livres grecs de Constantinople. Peu après, on parla encore avec éloge de deux religieux de cette Abbaye, nommés Robert et Hugues, médecins de l'abbé Suger. Outre ce dernier religieux nommé Hugues, il fut aussi question dans ce siècle d'un autre Hugues, surnommé « le Physicien », et qui avoit une grande réputation d'habileté en médecine. L'Abbaye de Saint-Denis est renommée pour avoir formé l'illustre Guillaume de Champeaux. On peut assurer que ce XI^e siècle fut fécond en nouvelles écoles et en maîtres habiles. Les règnes de Louis le Gros et de Louis le Jeune se distinguèrent par la culture des sciences, et préparèrent au règne de Philippe-Auguste, qui les surpassa de beaucoup. Louis le Gros avoit

fondé la belle Abbaye de Saint Victor, renommée presque dès sa fondation par les grands hommes qui en sortirent et qui allèrent dans les pays étrangers porter la gloire de son nom (1).

On comptoit dans le XII^e siècle, au nombre des sujets qu'elle avoit formés et qui étoient répandus dans l'Europe, à Rome, en Angleterre, en Allemagne et dans le royaume sept cardinaux, deux archevêques, six évêques, cinquante-quatre abbés.

Obizon, premier médecin de Louis le Gros, abandonna les écoles séculières pour se retirer dans cette Abbaye et y vivre en simple religieux, entièrement détaché de ses biens, dont il fit don à Saint Victor. Guillaume de Champeaux, d'abord élève de l'Abbaye de S. Denis, puis un des maîtres de l'école épiscopale, avoit été chef de celle de S. Victor. Le trop fameux Abailard étoit son disciple et avoit lui-même établi une école, d'abord à Melun et ensuite à Paris, à la Montagne Sainte Geneviève. Plus d'une fois l'envie l'avoit persécuté, mais aussi plus d'une fois il s'étoit attiré bien volontairement cette persécution qui le rendoit plus fameux encore. Partout où il cherchoit retraite, il y étoit bientôt découvert, suivi d'écoliers nombreux et de nouveau persécuté.

Il paroît certain que, sous le règne de Louis le Jeune, il y avoit des écoles séculières à Paris, et que l'on y enseignoit la Médecine. Pierre Lombard, différent du Maître des Sentences et élève de Fulbert, étoit premier médecin de Louis le Jeune. Il est enterré à Chartres dont il étoit Chanoine.

Outre les Médecins formés dans les Ecoles publiques, l'histoire fait mention de quelques Juifs qui avoient appris la Médecine des Arabes et qui la pratiquèrent depuis le IX^e siècle jusqu'à la fin du XII^e, sans doute alors forcés de l'abandonner par les vives poursuites des deux puissances, Ecclésiastique et Civile, réunies sur cet objet.

Mais il ne faut point dissimuler que l'école de Médecine la plus florissante, surtout dans les XII^e et XIII^e siècles, étoit l'école de Salerne. Cette ville, située au pied du Mont Cassin, connue par une célèbre Abbaye de Bénédictins, dut une partie de sa réputation aux moines de cette abbaye, et principalement à Constantin surnommé « l'Africain », l'un de ses religieux. Conringius prétend qu'il étoit le seul de son temps qui enseignât et exerçât la Médecine par principe. Il vivoit vers l'an 1060 ; il avoit composé un grand nombre d'ouvrages dédiés à Didier son Abbé, qui, depuis, devint Pape. Ces ouvrages étoient pour la plupart traduits du grec et de l'arabe en latin. Il paroît qu'il a voulu s'approprier quelques traités d'Isaac, surtout le Traité intitulé « Viaticum », ou Traité des maladies. Suivant « l'Histoire Littéraire », on trouve encore dans quelque ancienne bibliothèque ce livre manuscrit sous son nom. Il s'étoit attaché principalement à compiler Hippocrate Galien et Haly.

C'est toujours la même erreur qu'on répète. Le « Viatique » est d'Ibnul-Jazzar et non pas d'Ishaq Iben Soliman.

L'auteur Haly, cité ici, est Aly Ibnul-Abbas. Ces deux points ont été longuement discutés à propos de l'école de Salerne.

Quelqu'obligation que l'école de Salerne ait eue à l'Abbaye du Mont Cassin, elle en eut beaucoup plus à Roger, Roi de Sicile et Prince de Salerne. Ce Prince, vers l'an 1100, dans le nombre des lois qu'il fit pour la police de ses Etats, ordonna que nul ne feroit la Médecine sans l'approbation des Magistrats, s'il ne vouloit se voir entièrement dépouillé de ses biens. Cette loi, si sage, fut depuis confirmée et renouvelée par l'Empereur Frédéric Barberousse, devenu maître du royaume de Naples, vers 1155 (et non pas 1150, ainsi que l'avance Conringius, puisqu'il ne fut

(1) La plupart des noms qu'on vient de lire nous sont connus par la péroraison de notre premier chapitre.

élu qu'en 1152). La loi qui avoit été générale dans toute l'étendue du royaume, fut réservée par le même Empereur pour Salerne seulement ; en sorte qu'aucun Médecin n'était regardé comme tel, s'il n'avoit été reçu à Salerne, tant cette école avoit alors de réputation et de crédit. Cependant, depuis la fin du XIII^e siècle, il n'en a plus été question.

En 1101, Robert de Normandie passant d'Italie en France, y apporta les préceptes de l'école de Salerne. Pierre Molandin, médecin de Paris piqué sans doute d'émulation, ramassa aussi un grand nombre de recettes pour toutes sortes de maladies, et ce sont ces recettes que Gilles de Corbeille (Egidius Corbeliensis), frère d'un célèbre Théologien du même nom (Egidius Parisiensis), mit en vers au nombre de six mille ; outre les traités qu'il fit, aussi en vers latins sur les urines et sur le poulx. Ces deux derniers traités ont été imprimés et même commentés. Le premier ne l'a jamais été. Mentel, médecin de Paris du dernier siècle, l'avoit en Manuscrit dans sa Bibliothèque. On ignore ce qu'est devenu ce Manuscrit ; il n'est point à la Bibliothèque Royale.

Par le détail dans lequel nous sommes entrés jusqu'à présent sur les médecins des premiers siècles de la Monarchie Française, on a pu remarquer qu'ils étoient tous ou Moines ou Ecclésiastiques. Aussi les Religieux et les Clercs étoient-ils les seuls en possession de tout ce qui existoit sur les connoissances humaines, Belles-Lettres, Sciences, Arts, Théologie, Jurisprudence, Grammaire, Musique, Géométrie, Mathématique, Physique..., principalement parce qu'ils possédaient seuls les Manuscrits où ces connoissances étoient en dépôt.

Quant à la Médecine, c'étoit sans doute un très grand abus de voir des Moines et des Prêtres quitter leur monastère, et le service des autels auxquels ils s'étoient consacrés, se laisser solliciter avec empressement par ce même monde qu'ils avoient abandonné, et s'exposer de nouveau au danger de la séduction. Ce ne fut cependant que dans le XII^e siècle qu'on s'aperçut de cette inconséquence, et dès qu'il fut question de rétablir la discipline Ecclésiastique et de réformer les mœurs déréglées des Moines, on prit sagement le parti de leur interdire toute sortie nommée pour l'exercice de la médecine. D'ailleurs, les Universités commençant à s'élever, et la puissance ecclésiastique désirant concourir avec la Puissance Royale à former un établissement si avantageux à l'humanité, on prit la résolution de défendre aux Moines et aux Chanoines réguliers, sinon toute étude hors du cloître, au moins toute pratique de jurisprudence et de médecine, afin, sans doute, de favoriser davantage les Maîtres de ces sciences dans les Universités dont ils faisoient partie.

Quels qu'en aient été les motifs, dès 1131, le sixième Canon du Concile de Rheims défendit expressément aux moines et aux réguliers l'étude des lois et de la médecine. Ce Canon les traite de téméraires, parce qu'au mépris de leurs engagements, abandonnant le soin des âmes pour ne s'occuper que du traitement des corps, ils promettoient de guérir les malades à prix d'un argent qu'ils devoient détester : *Pro detestanda pecunia fanitatem pollicentes*. En conséquence, il est fait défense aux évêques, abbés, prieurs, etc., de laisser sortir leurs religieux sur de semblables prétextes : *Tantae enormitati confertientes*, sous peine d'être privés de leur place et de leurs dignités : *Proptiis honoribus spolientur*.

Nous avons vu que Chomel ne rattache pas la Faculté de Paris aux Ecoles Palatines sous Charlemagne.

Riolan et Alfred Franklin n'étoient pas de cet avis.

Franklin, de la Bibliothèque Mazarine, est l'auteur mentionné dans notre avant-propos. Il écrivit le précieux ouvrage que nous allons examiner et qui est intitulé : *Recherches sur la bibliothèque de la Faculté de médecine de Paris d'après des documents entières*.

rement inédits, suivis d'une notice sur les manuscrits qui y sont conservés (Paris 1862).

Franklin écrit page 1 : « La médecine était-elle enseignée dans les écoles palatines ? Cette question, longtemps controversée, est aujourd'hui résolue par l'affirmative. »

Riolan fils, professeur royal à la Faculté de Paris, voyant que Théophraste Renaudot met en doute l'ancienneté de la dite Faculté, écrivit son : « Avertissement à Théophraste Renaudot », contenant les mémoires justifiant les anciens droits et privilèges de la Faculté de médecine de Paris (1644).

On se souviendra, en lisant la première phrase de la page 3, de cet avertissement, que la dite phrase a été reproduite cent ans après par Astruc comme on l'a vu dans l'histoire de l'école de Montpellier.

Riolan écrit, en effet, à ce sujet, page 3 : « Votre eschole, quand vous la voudriez faire venir des Arabes, Avicenne et Averrhoes, qui étaient à Cordoue l'an 1140, si nous croyons quelques chronologistes, puisque Aegédus Romanus, quodibeleto, dit avoir vu les deux fils d'Averrhoes à la cour de l'empereur Frédéric Barberousse environ l'an 1160, et quand même vous allégueriez l'Épître 370 de Saint Bernard, écrite l'an 1113 à un archevêque de Lyon, malade, qui était allé à Montpellier pour se faire traiter, notre eschole de Paris est toujours plus ancienne que celle de Montpellier. M. Baudin, chancelier de Montpellier, accorde que cette Université depuis l'an 1000 jusqu'en l'an 1220 a eu des médecins chrétiens, mais sans discipline régulière et que la fondation apostolique est de l'année 1220. La confirmation royale est en l'an 1494 par Charles VII et de fait vous n'alléguez que ce roi pour autoriser un faux privilège.

Je trouve que Gordon l'an 1305, Valescus et Taranta 1418 ; Guido de Cauliaco 1363, se qualifient seulement study Montpelieusis, sans parler de Faculté ni d'Université. Or, notre eschole était avant ce temps-là dans une discipline régulière, puisque sous Philippe II on enseignait la médecine à Paris dans les maisons des chanoines de Notre-Dame qui étaient médecins et donnaient volontiers leurs maisons pour servir d'eschole. »

En effet, il avance page 20 :

« Il est très certain que notre Faculté étant un membre de l'Académie et Université de Paris, a pris naissance, en même temps que Charlemagne établit l'Université de Paris, qui fut l'an 791, par l'appui et le conseil de son précepteur Alcuin et du vénérable Bède, son disciple. On nous en a donné des preuves authentiques dans la défense de la Faculté de Paris. J'ajouterai que les papes, en leurs dicritals, ne reconnaissaient, il y a quatre cents ans, que deux Universités : Paris et Pavie, sans parler de Montpellier. Pasquier, en ses recherches de la France, liv. 9, chap. 12, croit que la Faculté de médecine a été jointe avec celles de théologie et des arts vers le règne de Louis VII. Auquel temps, les médecins enseignaient publiquement la médecine, tout le monde accourait pour les entendre. »

On voit par les deux précédentes citations que la discussion était plus que passionnée entre les partisans convaincus des deux Facultés.

Nous terminons, pour clore cette polémique, par quelques lignes du même Riolan, page 57 : « Je supplie ceux qui liront cet avertissement de ne point croire qu'il ait été fait pour remuer et enchérir par dessus la défense de la Faculté de médecine, qui est une pièce excellente, ou pour me prévaloir par dessus mes collègues et confrères, dont le moindre pouvait mieux que moi combattre et rembarquer notre commun ennemi. J'ai voulu seulement faire paraître mon zèle envers l'eschole qui m'a instruit, la voyant déchirée et salie par les dents venimeuses et la boue d'un homme furieux et insensé. J'ai tâché par cet écrit d'essuyer l'ordure qu'il a vomie sur elle et la rejeter sur lui, et si se pouvait le rendre plus sage et plus modeste. »

Maintenant que nous avons, d'une part, exposé l'état des sciences en général dans cette période, et donné, d'autre part, un aperçu historique sur l'origine lointaine de la Faculté de Paris, voyons maintenant l'histoire immédiate, l'organisation et l'enseignement dans la dite Faculté.

Hazon, docteur-régent à la Faculté de Paris en 1778, ajoute quelques nouveaux détails à ceux que nous avons vus, et entre ensuite dans le vif du sujet. Voici le titre de son intéressant ouvrage :

NOTICE DES HOMMES LES PLUS CELEBRES DE LA FACULTE DE MEDECINE EN L'UNIVERSITE DE PARIS DEPUIS 1110 JUSQU'EN 1750 INCLUSIVEMENT, EXTRAITE EN PLUS GRANDE PARTIE DU MANUSCRIT DE FEU M. THOMAS-BERNARD BERTRAND, COMMUNIQUE PAR M. SON FILS, REDIGEE PAR M. JACQUES-ALBERT HAZON, docteur-régent de la même Faculté (Edition de MDCCLXXVIII).

Tableau de la Faculté de Médecine de Paris depuis le milieu du douzième siècle jusqu'au milieu du quinzisième

Avant que de tracer les tableaux de notre Faculté, dans trois Epoques, il est peut-être à propos de dire un mot des écoles les plus célèbres de la même science, qui s'élèvent avant elles, et dans le même temps.

Lorsque la Providence eut déterminé, dans ses décrets éternels, de faire paraître un peu de lumière, qui, par accroissement, devoit dissiper les ténèbres de l'ignorance qui couvroient la surface de la terre, elle produisit, au commencement du neuvième siècle de l'ère chrétienne, deux hommes d'un génie extraordinaire, et bien supérieurs au temps où ils vivoient ; Charles-Magne, au nord de la France et Aaron, ou (selon d'autres) Haruon, Calife des Arabes, à l'entrée de l'Asie, comme deux phares propres à éclairer l'Univers : l'état où ils mirent les sciences, fut comme une étoile brillante, d'où l'on commença à s'orienter : ces Princes étoient liés d'amitié, et avoient les mêmes vues du bien public.

Charles-Magne jeta les premiers fondemens de cette Compagnie savante, qui devoit produire toutes les autres ; le Prince Arabe, et ses successeurs, Almamon et Almanson, indépendamment des autres sciences préliminaires, firent cultiver principalement l'art le plus nécessaire à la conservation des hommes.

Hazon classe Al-Mancour comme successeur de Haroun Ar-Rachid. La vérité est que Abou-Jafar Al-Mancour était le grand-père de Haroun Ar-Rachid. Al-Mancour était le deuxième calife abasside et Haroun le cinquième.

De cette aurore naissante, sortirent, comme autant de rayons, quatre Ecoles célèbres en Médecine : l'Ecole de Cordoue, en Espagne ; l'Ecole de Salerne, en Italie ; celle de Paris et celle de Montpellier en France.

Les écoles de Salerne et de Montpellier durent leur naissance à l'Ecole de Cordoue, où les Arabes, après leurs incursions en Afrique et en Espagne, au commencement du huitième siècle, avoient fixé leurs demeures : là, comme à Bagdad, en Perse, les Arabes avoient fait bâtir une belle Mosquée, un grand Hôpital, un Collège, et la fameuse Bibliothèque de l'Escorial, remplie de manuscrits, du débris sans doute de celle d'Alexandrie qui avoit été saccagée vers l'an 640.

Au temps où les omniades étaient en Espagne, leur bibliothèque, qui contenait 600.000 manuscrits, ne s'appelait pas L. Escorial. Ceci est un nom du xvi^e siècle. Voir les détails de cette bibliothèque dans notre premier chapitre. Hazon, comme Lorry fait ici allusion aux publications du moine libanais Casiri sur les manuscrits arabes que possède L. Escorial.

Au commencement du onzième siècle, les Italiens vinrent y puiser la science de la médecine, et l'apportèrent à Salerne, au Mont-Cassin, où les Moines la cultivèrent avec quelque célébrité. Elle s'y éclipsa, parce qu'après la fondation des Universités il fut défendu aux Monastères, par tous les Conciles provinciaux, de la pratiquer, et même de s'y appliquer, sous peine d'excommunication : depuis les Universités, leur étude en Médecine n'étoit plus utile au public : d'ailleurs, les Conciles apercevoient sensiblement combien cet art distrayoit les Moines de l'étude ecclésiastique, combien il les engageoit dans le monde, les faisoit sortir de leurs solitudes, et les portoit à la dissipation.

La science de la médecine s'établit à Montpellier, par l'occasion du commerce de Cordoue, la fréquentation du commerce des Arabes, après leurs incursions dans la Gothie et la Septimanie ; il s'y forma une Ecole de médecine, qui commença à avoir des règlements et des statuts, en 1180. (Voyez l'Histoire de la Faculté de Médecine de Montpellier, par M. Astruc, et la sçavante Préface de M. Lorry.)

L'Ecole de Médecine de Paris se trouva naturellement comprise dans l'association des Sçavans, qui se réunirent chacun dans son objet, sous le nom d'Etude de Paris, après leur émigration des Cloîtres monastiques et principalement du Cloître épiscopal.

Avant cette heureuse révolution, arrivée vers le milieu du douzième siècle, la Médecine, en France, n'étoit qu'un Empyrisme aveugle... Dans cette position, les physiciens (car c'est ainsi que l'on nommoit les médecins, la médecine faisant une partie de la physique) réunis dans l'étude de Paris, formés en compagnie, commencèrent l'enseignement dans la Cité, premières Ecoles de l'Université, et le continuèrent dans les secondes (en 1300), au Clos Bruneau, rue du Fouarre (à Foen) à cause de la paille et du foin dont on jonchoit la terre sur laquelle on faisoit asséoir les Etudiants. Telle était la simplicité laborieuse de nos pères.

Après cet intéressant aperçu historique, Hazon fait le tableau suivant de l'enseignement à la dite Faculté. Il écrit, en effet :

Tableau de l'Enseignement

Pour réussir à former un enseignement solide, et établir une Faculté digne de son objet et de la Capitale, les médecins associés crurent qu'il n'y avoit que deux moyens principaux : rappeler l'observation de la nature consignée dans les ouvrages immortels d'Hippocrate et son sectateur Gallien; et profiter des travaux des deux Ecoles plus anciennes qu'elle, Cordoue et Salerne.

Les textes originaux des auteurs grecs manquoient, car Saint Benoit en avoit fait transporter ce qu'il en avoit pu trouver, dans ses Monastères d'Angleterre, au huitième siècle, et les Princes Arabes en avoient fait venir, à prix d'argent, de toutes les contrées d'Europe dans l'Arabie et en Espagne.

La Faculté trouva dans l'Ecole de Cordoue, et la Bibliothèque immense de l'Escorial, des traductions d'Hippocrate et de Gallien, et des auteurs grecs du Moyen Age ; de la langue grecque dans l'arabesque et de l'arabesque dans la latine : elle employa principalement celle de Mé-sué, médecin chrétien, qui connoissoit parfaitement le génie des deux langues.

Elle trouva chez les Arabes, et principalement dans Rhases, Ar-Razi, des descriptions exactes de nouvelles maladies : la lèpre, la petite vérole, la rougeole, le spina-ventofa ; un commencement de chimie, et principalement la distillation, tant en eaux qu'en huiles ; une matière médicale plus riche que celle des Grecs ; les purgatifs minoratifs, d'un si grand usage, la casse, la manne, le séné, les tamarins, la rhubarbe, les myrobolans, des baumes naturels, des résines, des aromates précieux, le macis, la muscade, le clou de girofle, l'encens, et les médicaments et épices que l'Arabie tiroit, en partie de son territoire, et en partie par le commerce d'Alexandrie.

Elle emprunta de l'Ecole de Salerne, indépendamment de ses connaissances propres, la science Diététique, qui étoit plus étudiée que toutes les autres parties de la médecine ; car d'ailleurs elle y trouva peu d'observations sur les maladies. Les préceptes de cette Ecole, sur la santé, écrits par le Moine Constantin, avoient été apportés d'Italie en France, par Robert de Sicile, duc de Normandie, reçus par Mollandin, recueillis et rédigés, en six mille vers, par Gilles de Corbeil, premier médecin de Philippe Auguste.

Nous allons voir, par l'énumération des auteurs et des traités que la Faculté faisoit lire et interpréter, le fond de sa doctrine, l'état de ses études et le tableau de ses Ecoles, pendant les trois premiers siècles de son institution. Ce premier Tableau qui commence il y a un peu plus de six cents ans, est, à la vérité, peut-être peu intéressant, dans le siècle éclairé où nous vivons ; mais il entre dans notre plan et dans celui de l'Histoire, de considérer le point d'où l'on est parti.

Il falloit une science anatomique, cette base de la médecine, et commencer par elle : la Faculté se servit de l'Anatomie de Théophile, sectateur de Galien, qui avoit suivi l'Anatomie de ce premier auteur, et l'avoit un peu perfectionné. Nous verrons, dans le second Tableau, combien il fallut ajouter à cette science, qui pour lors étoit superficielle ; et les médecins d'à présent le savent assez.

Suit la Physiologie : nous ne ferons que nommer cette belle partie de la médecine, qui depuis Sylvius, Descartes, et Boherraaave, a fait tant de progrès, a éclairé les médecins, et les a fait entrer dans la carrière pénible par les dehors les plus agréables, les plus séduisants et les plus sûrs. Mais dans ces temps reculés, où la structure des parties étoit à peine connue, où la Physique, la Mécanique et les Loix de l'économie animale étoient encore couvertes d'un voile épais, la Physiologie des Anciens n'avoit presque rien d'instructif ni de brillant. Aristote expliqua tout par le chaud inné, le froid, le sec, l'humide radical, les élémens, les qualités

occultes, la sympathie, les appétits, les attractions, etc., et les Maîtres de l'Université suivoient sa doctrine.

La science du Régime avoit été celle des médecins de tous les temps; la Faculté connoissoit les Traités Diététiques d'Hippocrate et de Galien; elle y ajouta, comme nous l'avons dit, les préceptes de l'Ecole de Salerne, rédigés par Gilles de Corbeil, et les fit enseigner.

Pour les maladies, la Compagnie ne pouvoit faire lire ni interpréter Hippocrate entier, dans un cours d'études; elle choisit les aphorismes, les maladies aiguës, les pronostics, etc...

Galien étoit aussi trop étendu; elle se servit de l'Extrait qu'en avoit fait Joannitius, sous le titre *Introductio ad artem Galeni*.

Quant aux moyens Thérapeutiques, les médicaments simples de Mésué, dans lequel on trouva la composition alkermes et quelques compositions anciennes, les antidotaires d'Albukasis, Aboul-Quassim et d'Avenzoard, Ibn-Zouhr; la collection des médicaments composés, tant grecs que latins, de Nicolas Myrepse, auteur grec, fournirent à notre Faculté un arsenal abondant.

Elle se servit, pour la botanique, de la traduction de Dioscoride par les Arabes.

La chirurgie est un moyen curatif pour les maladies qui ont besoin de l'opération de la main: dès les premiers temps, la Faculté ne négligea pas d'en donner des préceptes; indépendamment de ce qu'elle trouva dans Hippocrate et Galien sur cette partie importante; elle interpréta le Traité des Opérations d'Albukasis avec la description des instruments. Albukasis étoit le seul Auteur Arabe, qui eut écrit sur la Chirurgie.

On sçait que certains Traités particuliers, épuisent bien mieux une matière particulière, que des Traités généraux: la Faculté fit lire le Traité de Philarète, sur le Pouls;... celui de Théophile, sur les Urines... de Gilles de Corbeil sur les différences du Pouls et sur les Urines;... elle estimoit aussi le Traité d'Isaac, médecin arabe, de Viatice

Nous répétons encore une fois de plus que le Viatique n'est pas d'Ishaq mais d'Ibn Al-Jazzar.

Elle choisit ce qu'il y avoit de meilleur dans les Continentes, ou le totum continens Rhasis... Haouiar-Razi les canons d'Avicennes... Quannoun Ibn Sina le colliget d'Averrhoës, Kouillyat-Ibn-Rousch, et les collections d'Avenzoard (Ibn Zouhr).

Jacques D'Esparts, docteur de notre Faculté, s'appliqua beaucoup à Avicennes, corrigea son texte, l'interpréta dans nos Ecoles, et légua son manuscrit à la Faculté.

Elle avoit soin de partager ces Traités, cotés et signés, entre les Maîtres-Régens et les Maîtres Bacheliers; de manière que les Maîtres Bacheliers enseignoient les élémens, et les Régens, les Traités de pratique les plus importans et les plus difficiles: le nombre des leçons pour chaque matière étoit fixé; elle veilloit sur les Professeurs.

On voit par cette esquisse, que dès le milieu du douzième siècle, l'Ecole de Médecine de Paris avoit un corps de Doctrine, un système d'enseignement sur toutes les parties de son art, et qu'elle étoit animée d'une noble émulation: on voit d'abord ce qu'elle promettoit, avec le temps et combien elle contribueroit au progrès de la science qu'elle professoit.

C'est ce que nous prouverons par les tableaux qui suivront celui-ci que nous placerons au commencement de leurs siècles, à la tête des hommes qui les ont illustrés.

A l'exemple d'Astruc, Hazon donne la liste de quelques doyens de Paris dont nous retenons les suivans:

Pierre-Gilles de Corbeil (1179), page 8

Quoique ce premier médecin eut quelque obligation à l'Ecole de Salerne, pour la composition de ses Traités, il l'a rabaisse cependant en quelques endroits, et élève celle de Paris; et effectivement elle n'étoit pas si bien composée que la nôtre, ni que celle de Montpellier, parce que ni les Juifs, ni les Arabes n'y étant point admis, elle étoit formée des seuls Moines du Mont-Cassin : ses Traités furent lus pendant longtemps dans nos Ecoles : Gabriel Naudé et Jacques Montel disent avoir entre leurs mains les ouvrages de Gilles de Corbeil, en manuscrit.

Hazon rend hommage aux Juifs et aux Arabes, mais il semble ignorer le passage de Constantin l'Africain à cette école, puis il nous parle de

Jacques Desparts (1410), page 15

Cet homme célèbre dans la pratique, fut un écrivain d'un grand nom : les ouvrages des Arabes qui avoient puisé leur doctrine dans Hippocrate, plus modernes que ceux des Grecs, avoient aussi beaucoup de manuscrits ils partageoient l'enseignement dans nos Ecoles : des descriptions claires de quelques maladies nouvelles, une théorie systématique, des raisonnements étudiés, une matière médicinale surtout plus riche que celle des Grecs, leur avoient donné dans les Ecoles une réputation et une sorte de préférence sur celle des Grecs, qui, sans raisonnement ni théorie n'étoit fondée que sur des faits, l'observation de la nature et la marche des maladies. Desparts étudia les Arabes, approfondit Avicenne, rectifia son texte et y ajouta de longs commentaires, qui furent longtemps étudiés dans nos Ecoles, et ensuite imprimés à Lyon en 1498 : il donna un Abrégé alphabétique des Maladies et des Remèdes extraits de Mésué.

Chomel nous donne d'un autre côté les renseignements suivants (page 17) : « Jean des Parts, natif de Tournay, docteur régent de la Faculté de médecine de Paris, chanoine et trésorier de l'église de Tournay, docteur depuis 1410, mort le 22 janvier 1437, médecin de Charles VII et de Philippe, Duc de Bourgogne.

Il est l'auteur d'un ouvrage considérable, ou Commentaire sur Avicenne (Ibn-Sina), et il dit à la fin du troisième tome que ce qu'il a écrit, il ne l'a point extrait des traductions latines, mais des auteurs grecs, Hippocrate, Aristote, Galien, Alexandre, et des plus fameux Arabes Avenzoar (Ibn-Zohr), Rhasis (Ar-Razi), Sérapion. Mésué (Massawih) et Averrhoës (Ibn-Rouchd), dont Avicenne avait suivi et recueilli la doctrine. »

Nous aurions cru Chomel, s'il avait dit qu'Ibn-Sina (Avicenne) fit des emprunts à Rhasis (Ar-Razi), à Mésué ou à Ali-Ibnul-Abbas, mais il nous est difficile de croire qu'Avicenne, mort en l'an 1037, avait suivi et recueilli la doctrine d'Averrhoës (Ibn-Rouschd), qui mourut en 1198. Le contraire est plus plausible.

Ensuite Chomel termine à propos de des Parts. « Il ajoute de plus qu'avant de commencer son ouvrage, il avait corrigé tous les exemplaires de ces auteurs, qu'il les avait divisés par chapitres, paragraphes, sections et points, qu'il les avait fait écrire en parchemin en grosses lettres de Littera. Grossa in Pergamens, et y avait ajouté une

table pour faciliter le travail qu'il méditait auquel il avait employé dix années. »

Hazon arrive ici à son deuxième tableau :

(Page 20) *Tableau de la Faculté, depuis le milieu du XV^e siècle jusqu'au commencement du XVII^e.*

Il écrit à propos de Du Rénou :

Du Rénou éclaira la Pharmacie Galénique, après avoir recueilli, comparé et corrigé les Antidotaires grecs, latins et arabes; et principalement celui de Myreperse.

Nous retenons dans sa liste le nom suivant :

(Page 45 *Jacques Sylvius, 1530*)

Personne ne soutint plus longtemps que lui le pénible emploi de l'enseignement : il écrivit aussi pour les Apothicaires, pour lesquels il donna un Mésué corrigé.

Avant de passer en revue les ouvrages et les auteurs arabes enseignés à Paris, nous donnons la note suivante de Hazon pour redresser quelques erreurs historiques :

(Page 95) *Note Historique, au sujet de la Chimie pour les étudiants en médecine*

Selon les historiens, la Chymie commença à se travailler secrètement dès le IV^e siècle de l'ère chrétienne; d'abord en Egypte, cette partie du monde fut le berceau de cette science profonde. Treize siècles d'une étude et d'une application animée par l'intérêt, et à peine un siècle de perfection, il n'y a que l'observation de la nature et des maladies qui soit plus ancienne.

Deux espèces de chimistes s'adonnèrent d'abord à cette science par une cupidité plus ou moins vive, les uns pour la Médecine, et pour y trouver des secrets, les autres (et c'est bien le plus grand nombre) pour la transmutation des métaux en or et en argent. Les uns et les autres furent utiles (accidentellement) à la chymie médicinale; parce qu'à force de décomposer et de composer à grand feu, et en associant des substances végétales et animales aux substances minérales, ils découvraient (par occasion), et de loin en loin, des huiles de différentes natures, des terres absorbantes, des esprits, des soufres, des sels de toute espèce, etc., et enfin la vertu diaphorétique, purgative et émétique de l'Antimoine. Ils crurent donner du crédit à leur art, en intéressant, en quelque sorte les astres, et en attribuant aux Planètes quelque influence sur les corps qu'ils fouilloient dans les entrailles de la terre; si cette opinion imaginaire ne donna pas naissance à l'Astrologie judiciaire, au moins elle la fortifia. Après bien des travaux, Rhases et l'Ecole de Cordoue introduisirent la Chymie en Espagne, vers le milieu du VIII^e siècle.

La phrase de Hazon laisse entendre que Rasis (Arrazi) vivait au VIII^e siècle, dans ce cas, l'erreur est de deux siècles seulement. Arrazi est mort dans le premier tiers du X^e siècle (1).

Albert le Grand en Allemagne, dans le milieu du douzième. Dans le même temps, Roger Bacon, Franciscain, en Angleterre, Basile Valentin, dans la Thuringe, à Erfort. Arnaud de Villeneuve et Gordon, à Montpellier et en France,

(1) Voir la communication intitulée « A propos du Millénaire de Rhazis, par MM. M. Villaret et J. Hariz », III^e Congrès international de l'histoire de médecine (Londres 1922).

Raymond Lulle, Espagnol, dans les villes de la Méditerranée,
Au commencement du xvi^e siècle, Paracelse en Suisse,
Dans le même temps, Matthiolo, en Italie,
Sur la fin du xvi^e, Vanhelmont, dans les Pays-Bas.
Olaus Borrichius, en Danemark et à Copenhague, au commencement
du xviii^e siècle.

Bayle, d'un mérite distingué, en Irlande, dans le milieu du dernier
Ces hommes étaient comme les chefs d'autant de sectes séparées par
les opinions.

Les premiers Chymistes ne furent, à proprement parler, que des métallurgistes ; ce fût en travaillant sur les métaux, que Glauber découvrit son sel admirable.

Arnaud de Villeneuve, Gordon, Bazile-Valentin, Vanhelmont, Bayle, Bohnius furent les premiers qui introduisirent la Chymie dans la Médecine et firent servir cette science plus utilement qu'à la transmutation.

Nous avons donné cette note historique tirée des Historiens de la Chymie, pour que les Etudiants en Médecine vissent, d'un coup d'œil, en raccourci, et sans travail de leur part, l'origine de la Chymie, son antiquité, sa descendance jusqu'à nous, la filiation de ses premiers maîtres; d'où ils pourront apercevoir ses progrès, et en dernier lieu, ce qu'ils doivent à la Faculté et à la Capitale. »

Nous avons en vain cherché dans cet exposé les noms de Khalid Ibn Yasid, et le nom de Jabir, le Gueber de Berthelot.

Khalid et Jabir, mentionnés dans notre premier chapitre laissèrent plusieurs ouvrages.

Jahir laissa sur l'art d'Hermès plusieurs centaines d'ouvrages.
Le Dr Gustave Lebon donne dans son ouvrage « Civilisation des Arabes » p. 511, la belle note suivante à propos de Jabir :

« Le plus ancien, et en même temps le plus connu des chimistes arabes fut Géber. Il vivait à la fin du VIII^e siècle. Le nombre des ouvrages qu'il publia fut considérable, mais plusieurs de ses compatriotes ayant porté le même nom, il est difficile de savoir ce qui doit lui être attribué. Plusieurs de ses livres ont été traduits en latin ; un des plus remarquables (La Somme des Perfections) fut traduit en français en 1672, ce qui prouve combien son autorité se prolongea longtemps en Europe. »

Nous croyons que le Dr Gustave Lebon accorda plus qu'un demi-siècle à Géber en le faisant vivre encore à la fin du huitième siècle.

LES AUTEURS ET LES OUVRAGES ARABES ENSEIGNES A LA FACULTE DE PARIS

Après ce que nous venons de voir d'après Hazon, il est urgent de préciser et d'étudier, un par un, les auteurs arabes mentionnés par lui, et leurs ouvrages enseignés à la Faculté de Paris.

Ces auteurs comprennent les éminents savants médecins des X^e. XI^e et XII^e siècles de l'empire arabe, en Asie, en Afrique et en Espagne.

Nous serons obligés, en étudiant l'histoire des ouvrages arabes, de faire avec Franklin, l'histoire de la bibliothèque de la Faculté de Médecine de Paris, où figuraient ces livres.

Les circonstances tragiques et les péripéties étranges que traversa cette bibliothèque, rend son histoire des plus intéressantes.

Écoutons Chomel, page 17 de son ouvrage précité : « A la tête des auteurs approuvés par la Faculté de Médecine dans le milieu du XIII^e siècle, on voit Hippocrate et ceux de ses traités qui lui ont acquis le plus de réputation, je veux dire, ses « Aphorismes », ses « Pronostics », le Traité des « maladies aiguës », etc... Suivent « l'Introduction à l'art abrégé de Galien », par Joannitus, un « Traité anatomique » de Théophile, observateur exact et fidèle imitateur de Galien, sur « la structure du corps humain », et un « Traité des urines », du même ; un Traité de Philarète sur le « poulx », le Traité en vers de Gilles de Corbeille, médecin de Paris sur les « urines » et sur les différences du poulx ». On lisait encore dans les écoles plusieurs traités de médecine théorique et pratique d'Isaac, médecin arabe du VII^e siècle. »

Au VII^e siècle, nous n'avons pas connaissance d'un médecin arabe qui s'appelait Ishaq. Il s'agit ici d'Ishaq Iben Salomon, médecin juif de l'Afrique du Nord, qui mourut vers la fin du X^e siècle, ou au commencement du XI^e siècle. Ce médecin et ses ouvrages ont été étudiés à propos de l'Ecole de Salerne.

Chomel, voulant donner de l'importance à son auteur, le plaça aussi loin qu'il put, au VII^e siècle. Mais ce siècle contient deux dates distinctes : avant l'Hégire, et après l'Hégire.

Dans la période avant l'Hégire, (Emigration du Prophète) ou la période antéislamique, il n'y a pas un seul médecin qui porte le nom d'Ishaq : Voir notre communication : Médecine arabe antéislamique.

— Villaret et Hariz. Société de l'Histoire de médecine, 1922 (Mars)

Dans la période après l'Hégire, ou première période islamique du VII^e siècle, l'instruction sous les Ommiades fut ébauchée par Khalid Ibn Yasid, il est vrai, mais le nom d'Ishaq non plus ne figure pas parmi les médecins de cette époque. Chomel fait une erreur de trois siècles.

Revenons au texte de notre auteur : « Les auteurs avaient aussi leurs commentateurs, et la Faculté n'adoptait pas indifféremment tous ceux qui portaient ce nom.

Quelques recherches que j'aie faites sur Joannitus et Philarète, j'ignore absolument dans quel siècle ils vivaient ; probablement sont-ils du nombre des anciens Arabes. »

La forme de ces noms ne nous autorise pas à partager « l'avis probable » de Chomel. Nous avouons que nous n'avons pas vu ces deux auteurs parmi les médecins arabes, même ceux des VI^e et VII^e siècles.

Continuant son récit, Chomel dit, page 121 : « Après les Traités d'Hippocrate et de Galien, l'Abrégé de Joannitus, les Traités de Théophile et de Philarète, dont la Faculté ordonnait la lecture, elle insistait beaucoup sur la plus grande partie des Traités d'Isaac, médecin arabe.

Isaac, israélite, fils par adoption de Salomon, roi d'Arabie, selon René Moreau, dans son Traité de la pleurésie, vivait en 660, et, sui

vant Volfangus Jufsus dans la Chronologie des médecins, cet auteur vivait en 1158. »

Chomel donne maintenant deux dates pour Ishaq. La première, 660, or on vient de voir qu'il n'en est rien. La deuxième 1158, or cette dernière date nous paraît la plus étrange et la plus inattendue. En effet, nous savons que Constantin l'Africain qui traduisit Ishaq vivait au XI^e siècle ; comment aurait-il pu traduire un auteur qui vivait un siècle après lui ? C'est plutôt Ishaq qui aurait dû traduire Constantin.

Ishaq Iben Salomon le Juif (Al Israëli) était, en réalité, l'élève d'Ishaq Iben Amran, et le maître d'Ibn Al-Jazzar et médecin du Prince aglabite d'Afrique, à la fin du X^e siècle. Il n'est pas question du roi d'Arabie. (Voir l'école de Salerne).

Chomel revient à la charge et donne les détails suivants sur Ishaq : « On le croit auteur d'un grand nombre de traités de médecine, savoir : des « définitions », des aliments, des diètes générales et universelles, des diètes particulières, des urines (commentées par Pierre d'Espagne), des fièvres, dix livres de théorie et dix livres de pratique, avec un traité intitulé « le Viatique », que Constantin se serait attribué. »

Le « Viatique » est d'Ibn Al-Jazzar. Voir l'école de Salerne pour les ouvrages d'Ishaq.

« Dans l'édition des œuvres d'Ishaq qui parut in-folio à Lyon chez Barthélemy Tr. 1516, on trouve aussi plusieurs traités de Constantin, savoir un traité des yeux, de l'estomac, de la perte de mémoire, un abrégé de l'art de Galien, avec une table et un index de toutes les questions traitées dans les Commentaires ; les deux traités des diètes universelles et particulières, c'est-à-dire les cinq traités des vertus des aliments et de la manière de vivre pour conserver la santé, traduits de l'arabe en latin et corrigés par les soins de Porcius Germeshéemunius à Bâle 1571, in-4^o et in-8^o 1577, et à Anvers en 1607 et 1608 in-8^o. Enfin, le traité des fièvres d'Ishaq est aux pages 118 et 130 de la collection de Venise in-folio. »

Après avoir donné les noms des auteurs et de leurs ouvrages. Chomel nous apprend les détails intéressants ci-après, sur les conditions scolaires, et le nombre des leçons dans lesquelles on étudiait ces auteurs. Il écrit en effet, page 123 : « Ce fut avec le nombre choisi d'auteurs et de commentateurs que la Faculté de médecine commença à fonder son école et qu'elle statua sur la quantité des leçons et des cours auxquels elle voulait que les escoliers et les bacheliers fussent assujettis.

1^o Les bacheliers admis dans les escholes des maîtres pour y faire leurs cours ne doivent lire sous serment que des livres de médecine, excepté cependant des traités des animaux, et le quatrième des théores.

2^o De plus, on leur faisait jurer qu'après la quinzaine, ils commenceraient leurs leçons, et que le traité qu'ils expliqueraient serait du nombre des livres qu'il est permis de lire ; bien plus, que ce livre ainsi que tout autre ne serait point accompagné de commentaires dé-

fendus ou différents de ceux permis et cotés par la Faculté, avec les questions et les explications ou commentaires approuvés s'ils peuvent les avoir.

Les Aphorismes d'Hippocrate devaient remplir cinquante leçons ; le livre de la Diète, au moins quarante ; le Traité des maladies aiguës, trente-huit ; le livre des Pronostics, vingt-six ; le livre de Joannitus (Introduction à l'art abrégé de Galien) vingt leçons ; le livre entier d'Isaac, intitulé le *Viaticum*, cinquante leçons (lire *Viaticum* d'Ibn Al-Jazzar) ; et, dans le cas où le bachelier voudrait choisir le septième livre du *Viatique* pour la moitié d'un des cours, il devait employer au moins dix leçons ; le livre de Philarète sur le poulx, devait remplir douze leçons ; le livre d'Isaac sur les fièvres, vingt ; les Diètes universelles du même, vingt-deux leçons ; les Diètes particulières du même, vingt-huit ; le Traité d'Isaac sur les urines, celui de Théophile, du poulx et des urines, vingt leçons. Enfin, celui de Gilles de Corbeille, sur les urines, vingt leçons.

Avant d'être présentés au Chancelier, les Bacheliers devaient prêter serment qu'ils avaient lu ou fait quatre cours au moins sur la médecine, avec le nombre de leçons marqué ci-dessus, dont deux seraient commentées, trois de théorie et les autres de pratique, sans compter la moitié d'un livre pour un cours, par exemple le septième du *Viatique* ou le cinquième des fièvres (mais tout le livre entier, un de théorie, et un entier de pratique).

Par ce détail, on voit que les Traités les plus estimés d'Hippocrate étaient l'objet des études de Bachelier : venaient ensuite les Traités de Galien, les livres d'Isaac, un des médecins parmi les anciens Arabes, qui ait le plus écrit, Théophile, auteur fort estimable, était du nombre des livres permis, ainsi que Joannitus et Philarète. La marche était fermée par Gilles de Corbeille médecin de la Faculté. A ces livres, par la suite, on a ajouté Avicenne et Rhazis... les traités d'Hippocrate et de Galien, à mesure qu'on a pu en avoir de fidèles copies, et ces livres ont servi aux études de la Faculté de médecine jusqu'à Fernel qui a eu le rare bonheur de voir ses traités enseignés de son vivant. »

Nous avons acquis la conviction maintenant qu'Ishaq Iben Salomon Al-Israeli, qu'Ibn Al-Jazzar, auteur du *Viaticum*, qu'Avicenne (Ibn-Sina) et que Rhasis (Ar-Razi) étaient commentés et enseignés à la Faculté de Paris jusqu'à Fernel, doyen de ladite Faculté.

Voici l'histoire de la vie de Fernel, ouvrage de Chomel, page 21 : « Premier médecin de Henri II, il mourut le 26 avril 1558, suivant quelques auteurs, âgé de 52 ans et, suivant d'autres, âgé de 72 ans, ce qui est plus probable. Il était de la Faculté depuis 1530, il ne laissa que deux filles dont l'aînée fut mariée à M. Barjot, Président au Grand Conseil, et maître des requêtes, et l'autre à M. Gilles de Riant, Président à mortier au Parlement de Paris. »

Nous n'allons pas tarder à apprendre que d'autres auteurs arabes et d'autres ouvrages étaient également enseignés à la Faculté de médecine de Paris.

En effet, Franklin, s'appuyant sur l'autorité incontestable des *Commentaires de la Faculté*, nous apprend, page 7 : « Cependant, en 1369, l'Ecole de médecine devenue plus nombreuse et moins pauvre, songea à se procurer un local spécial, distinct de celui qu'elle occupait en commun avec la Faculté des Arts. Elle acheta dans ce but, le 24 mai, une petite maison située au coin de la rue de la Bucherie et de celle des Rats ; puis, aussitôt installée dans cette demeure, elle s'occupa d'y réunir quelques volumes. La pensée était bonne, et on juge que son exécution ne devait pas exiger beaucoup de place, à une époque où l'école basait tout son enseignement sur des traductions d'Hippocrate et de Galien, sur les préceptes de l'école de Salerne, les vers de Gilles de Corbeille, et quelques traités arabes d'Avicenne, d'Averrhoes et d'Isaac. Ce furent à peu près là, en effet, les seuls ouvrages classiques jusqu'à Fernel, qui, dit Hazon, « eut le rare honneur de voir ses livres enseignés de son vivant. » Nous avons cependant une preuve certaine de l'existence d'un commencement de bibliothèque à la Faculté dès l'année 1391 ; le premier volume des *Commentaires* nous apprend que, sous le décanat de Richard de Baudribosco, l'école avait donné en gage à Guillaume Boucher (*Guillelmus Boucherii*), médecin de Philippe de Bourgogne et de Charles VI, en retour d'une somme de vingt-deux francs prêtée à la Faculté, les trois ouvrages suivants :

LES CONCORDANCES, de Pierre de Saint-Flour.

L'ANTIDOTARIUM, d'Albucasis.

LE TOTUM CONTINENS, de Rhasès, en deux volumes.

A propos d'Aboul-Quassim, Franklin donne la note suivante (Note 5, pages 8 et 9) : « On le trouve désigné sous les noms suivants : Abulcasis, Buchasis, Bulchasim, Azzhrawi, Azaravins, Alzharravius, il était d'Azzahra près de Cordoue, et vécut au XI^e siècle. Cet *antidotarium* est sans doute une des divisions de son *Al-Tasrriif*, qui a été publié par Grimm en 1819. Dès 1497, plusieurs traités d'Albucasis avaient été imprimés à Venise. »

Cette note de Franklin sur Aboul Quassim (Bulcasis) pêche par deux points : d'abord Franklin nous semble dans l'erreur quand il fait vivre Aboul-Quassim plus d'une dizaine d'années du XI^e siècle.

En suite, cette note est insuffisante pour donner une idée d'Aboul Quassim et de sa grande œuvre chirurgicale.

Nous lisons ce qui suit dans « *Recherches critiques et historiques*, sur l'origine, sur les divers états et sur les progrès de la chirurgie en France (1754). l'auteur cite, pages 32, 33 et 34 : « Dans ces temps où la médecine des physiciens était si obscure, notre art avait quelque éclat. Il paraît même que dans tous les lieux, la chirurgie avait entièrement effacé la médecine, Abulcasis, âme d'un génie heureux et hardi, renouvela la chirurgie parmi les Arabes. Le nom de ce grand chirurgien attira bientôt ses ouvrages en Italie. Il fut le modèle des chirurgiens italiens, soit dans leurs opérations, soit dans leurs écrits, ou pour mieux dire, les chirurgiens qui se formèrent en Italie après Abulcasis ne furent que des copistes et des

serviles imitateurs de ce grand homme dans l'exercice de leur art. Ces chirurgiens ont été regardés comme les restaurateurs de notre chirurgie, mais il y portèrent des dissensions plutôt que des nouvelles connaissances.

Comme toute l'Italie était divisée par des fractions, il s'éleva aussi dans les sciences et dans les arts divers partis qui étaient animés par un orgueil ridicule, plutôt que par la recherche de la vérité ; les divisions se glissèrent dans la chirurgie même, qui, étant éclairée par des préceptes lumineux, ne paraît pas susceptible de disputes ou de discussions scholastiques.

Pour prévenir de nouveaux troubles, on éleva l'Ecole de Paris. l'Ecole, dis-je, qui subsiste encore aujourd'hui, et qui est l'Ecole des chirurgiens de toutes les nations. Ce fut une barrière qu'on opposa à la contagion des sectes italiennes ; cependant comme elles se glissèrent parmi nos premiers chirurgiens, nous donnerons une légère idée des chefs de ces sectes et de leurs doctrines ; par leurs écrits, nous pourrions mieux juger des écrits de nos premiers maîtres qui étaient leurs rivaux.

Un de ceux qui eurent le plus de réputation parmi les chirurgiens d'Italie fut Roger de Parme. Il puisa tous les préceptes qui forment ses écrits dans les ouvrages d'Albucasis comme dans une source obscure, où il croyait sans doute qu'on ne découvrirait pas ses larcins.

A. Roger de Parme a copié partout Albucasis, quoiqu'il n'en parle pas. Ce copiste, qui eut quelques succès, inspira le même goût à Jamérius et à Rolland, qui, à leur tour, l'habillèrent à leur façon.

B. Jamérius et Rolland ont copié Roger. Brunus, qui leur succéda, était né en Calabre, et fit à Padoue une collection de chirurgie plus ample que celles qui avaient été faites avant lui ; mais elle était tirée surtout des ouvrages d'Albucasis et des autres Arabes, comme il l'avoue lui-même. Il dit cependant qu'il n'est pas un simple copiste.

Brunus ne se distingua qu'en dépouillant un plus grand nombre de livres.

Par un effort singulier dans ce temps, il fit une collection universelle ; mais en la lisant, on sent bien que cet auteur n'ignorait pas le peu de mérite de ces sortes d'ouvrages qui ne demandent que des yeux et de la mémoire. Aussi a-t-il soin de nous avertir qu'il a fait sa compilation avec un esprit de critique. S'il faut l'en croire il n'a adopté les idées des écrivains qu'il transcrivit qu'après s'être assuré qu'elles étaient confirmées par l'expérience.

Théodorie fut plus heureux que son maître « Moine de l'ordre des Prêcheurs, chapelain de l'évêque de Valence, pénitencier du Pape et évêque de Cervie, publia sous son nom une collection tirée de Brunus, presque mot par mot, avec quelques additions prises de Hugues de Lucas » en marchant sur ses traces, il trouva le secret de devenir évêque de Cervie ; mais le goût de compilateur le suivit encore dans cette dignité : En mourant, il crut qu'il devait donner à l'ouvrage de Brunnus une forme nouvelle. Guillaume de Salicet.

son contemporain, ne parvint pas à des dignités si brillantes, mais les places qu'il occupa étaient plus flatteuses pour lui. Non seulement il pratiqua la chirurgie, mais il l'enseigna avec éclat à Vérone ; il eut assez bonne idée de lui-même pour croire qu'il ne pouvait pas s'asservir aux idées des anciens. Elles furent, il est vrai, ses premiers guides ; il ne les a pas rejetées dans le cours de son ouvrage quand elles se sont présentées à lui ; mais dans sa compilation même, on entrevoit un génie original. Il paraît qu'il a suivi les mêmes routes que ses prédécesseurs, et qu'il a puisé de nouvelles connaissances dans l'étude de la nature.

Lanfranc naquit à Milan ; il alla à Paris en 1298, et finit l'année suivante dans cette ville. le livre que nous avons de lui auquel Guillaume de Salicet devait lui servir d'exemple, et il ne crut pas devoir l'imiter ; il trouva qu'il était plus aisé de copier les écrits de ses prédécesseurs que de se frayer une nouvelle route ; il préféra des occupations courtes et lucratives à des recherches laborieuses, et peut-être n'écrivit-il que pour éblouir ses contemporains.

Ces chirurgiens, de l'aveu même de Freind, effacèrent les médecins de leur siècle : ils étaient plagiaires, commentateurs, mais ils étaient éclairés des lumières d'Abulcassis : ils éclaircissent même sa doctrine, ils lui cherchèrent dans l'expérience de nouveaux fondements, ils y joignirent de nouveaux préceptes.

Parmi ces imitateurs serviles, on trouve des hommes qui savaient se frayer des routes nouvelles, et qui ont servi de modèles à ceux qui les ont suivis. C'est eux enfin, qui remplissent un vide fort longtemps dans la médecine qui tomba dans une décadence honteuse, dont elle ne se releva que longtemps après. »

La plupart des noms qu'on vient de lire, nous sont connus par la péroraison de l'Ecole de Salerne.

Nous savions qu'Aboul-Quassim Az- Zahraoui fut enseigné au même titre qu'Hippocrate et Galien, et nous allons apprendre ici qu'il fut expliqué comme tel devant les barbiers lors de leur fameuse dispute du XVII^e siècle. Nous lisons en effet, dans le même ouvrage, page 152 : « Vers le milieu du XVII^e siècle, médecins et chirurgiens ne s'entendant pas, ont attiré vers eux, les premiers, les étuvistes, et les deuxièmes, les Barbiers ; et l'auteur raconte le passage suivant, au sujet de ce qui nous concerne : « Si les chirurgiens avaient été instruits de cette innovation ridicule, s'ils avaient voulu défendre les droits dont ils étaient originairement les maîtres, et qu'ils avaient partagés avec les Barbiers, n'auraient-ils pas pu présenter ces désordres aux magistrats et leur dire : depuis plus de deux siècles, les médecins renversent la chirurgie, ils font de efforts continuels pour l'assujettir, leurs entreprises sont-elles réprimées par les autorités ? Ils tachent de ruiner cet art par des intrigues sourdes, en vain les lois ont-elles mis une barrière entre nous et les Barbiers ; les médecins ont prétendu la lever, la vanité et la jalousie les liguent contre nous avec ces artisans, c'est-à-dire que par une ligue indigne d'eux, ils s'assurent des secours honteux contre une ancienne société seule dépositaire de l'art le plus utile : au lieu de féconder les progrès

de cet art, il n'y portent que le dégoût et le découragement en l'arrachant à des mains conduites par l'esprit et le savoir. Ils veulent la livrer à des hommes qui ne peuvent qu'en abuser, sans respecter les usages de l'Université, sans craindre d'avilir les exercices des facultés, sans aucun droit ils ont élevé une école où ils ont rassemblé les Barbiers par un mélange burlesque de latin et de français, ils prétendent expliquer à ces artisans, Aristote, Hippocrate, Albucasis, Guy de Chauliac. Des professeurs choisis par la Faculté, placent dans les chaires, ces disciples si singuliers, les montrent hardiment comme des émules des chirurgiens, et comme des étudiants de l'Université, les exercent dans l'art pointilleux de soutenir les thèses, c'est-à-dire qu'ils travestissent sérieusement en logiciens des hommes grossiers sans étude et sans éducation. »

Nous reviendrons plus tard, s'il le faut, sur Aboul-Quassim.

Voyons maintenant ce que Franklin veut nous apprendre.

Franklin écrit, page 9 : Lors de l'élection de chaque doyen, on dressait en séance solennelle, un inventaire de tous les objets que la Faculté allait lui confier. Le nouvel élu en donnait décharge à son prédécesseur, et s'engageait à les représenter lui-même intacts à la fin de son exercice.

Dans le premier inventaire de ce genre qui nous ait été conservé, Pierre Desvallées (Petrus de Valibus), nommé doyen en 1395, déclare avoir reçu les anciens statuts de l'école, un registre contenant ses privilèges, le sceau de l'Université, plusieurs clefs, dont six à usage inconnu, etc., etc... ; et en outre tous les livres qui composaient alors la Bibliothèque de la Faculté. C'étaient :

UN ABRÉGÉ DES SYNONIMES, de Simon de Gênes.

UN TRAITÉ DE LA THÉRIAQUE.

Une traduction du cinquième livre du COLLIGET, d'Averrhoes.

UN ancien COMMENTAIRE sur Avicenne.

Le second et le troisième livre des CANONS d'Avicenne.

LES CONCORDANCES de Jean de Saint-Amand.

Deux traités de Jean Mésué : les MÉDICAMENTS SIMPLES ET LA PRATIQUE.

L'ANTIDOTAIRE CLARIFIÉ, de Nicolas Myrespe.

Un grand volume contenant plusieurs traités de Galien.

LES CONCORDANCES, de Pierre de Saint-Flour.

L'ANTIDOTARIUM, d'Albucasis.

LE TOTUMCONTINENTS, de Rhasès.

Ces trois derniers volumes étaient encore en la possession de Guillaume Boucher.

L'inventaire qui fut dressé l'année suivante pour l'élection de Jean de Marle comprend exactement les mêmes ouvrages. »

A propos d'Averrhoes, Franklin fait le renvoi suivant, N° 3, page 10 : « Averroës, Averrhoës, Averroys, ou Averoïs était de Cordoue et vivait au XII^e siècle. Le Colliget (Koullvat), son œuvre capitale, est divisé en sept livres ; il fut imprimé pour la première fois

à Venise en 1482, in-folio. Ses œuvres complètes, traduites en latin par le médecin juif Jacob Mantinus, forment onze volumes in-folio, qui ont été publiés à Venise par les Juntas en 1552. »

Pour compléter nos renseignements sur Averroes (Ibn-Rouchd) nous citerons ici Bouchut, page 356 : « Ce fut un homme distingué, surtout en philosophie où il se montra le disciple passionné d'Aristote ; en médecine, il fut le sectateur indépendant et libre de Galien, dont il s'éloigna un peu en fait de détails. On a de lui un abrégé de médecine qui n'est qu'une pâle reproduction des livres de ses prédécesseurs, et qui a joui après sa mort d'une très grande renommée, si l'on en juge par le nombre des éditions auxquelles il a été vendu. C'est toujours l'anatomie de Galien légèrement modifiée, et la pathologie de Rhases et d'Avicenne surchargée d'une polypharmacie qui est arrivée jusqu'au XVIII^e siècle. »

Franklin veut bien nous donner sur Avicenne (Ibn-Sina) les renseignements suivants (N^o 4, page 10) : Avicenne mourut en 1037 ; son « Canon medicinæ » fut d'abord imprimé en arabe à Rome en 1593. Avant la fin du XV^e siècle, on connaissait déjà quatorze traductions latines de cet ouvrage ; la plus ancienne est due à Gérard de Crémone.

Et on y lit, à propos de Mésué, la note suivante (N^o 1, page 14, de Franklin) : Mésué était fils d'un apothicaire persan ; son traité des médicaments simples a beaucoup de rapports avec l'Antidotaire de Nicolas Myrespe ; il a été traduit en latin et imprimé à Venise en 1471 sous ce titre : « *Canones universales de consolatione medicinarum simplicium, ex arabico in latinum translati* ». Nous ne savons quel ouvrage on a voulu désigner par le mot *Practica*. Les œuvres complètes de Mésué, qui mourut vers 846, ont été publiées à Venise, en 1558, in-folio. »

Nous complétons nos connaissances sur Aboul-Quassim (Bulcasis) par la citation suivante empruntée à Bouchut, page 352, à propos de la chirurgie du médecin arabe : « Sa chirurgie, récemment traduite par le Docteur Lucien Leclerc, est infiniment plus originale, et les éloges que lui donne Fabrice d'Acquapendente n'ont rien que de très mérité. On y voit beaucoup de figures de chirurgie. Par ce médecin s'est opérée la réintégration dans la pratique d'opérations importantes depuis longtemps négligées.

Il a extirpé le polype du nez ; il a fait la bronchotomie ; il a employé la pierre infernale et a fait pour la cautérisation plus qu'on avait encore jamais osé faire.

Pour lui les caustiques ne devaient jamais être employés que chez les sujets d'une constitution sèche et chaude. Tous les métaux étaient bons pour cautériser par le feu, mais sa préférence fut pour le fer rouge.

Il l'employait dans le tic douloureux, aux commissures des lèvres ou derrière les tempes ; dans la cataracte en brûlant le sommet de la tête ; dans les luxations spontanées autour des articulations ; dans la lèpre noueuse ; dans les ulcères cancéreux à leur circonférence ; dans les hémorragies, conjointement avec la division du vaisseau, les styptiques ou la ligature, qu'on attribue généralement à

Ambroise Paré ; dans les déviations de la colonne vertébrale ; et, dit Eloy, dans les hernies.

Dans ce livre, composé de trois parties, la première est relative à l'emploi du cautère, la seconde traite des opérations qui s'exécutent avec l'instrument tranchant, et la troisième est consacrée aux traitements des fractures et des luxations en général abandonnées à des ignorants pour lesquels on avait un profond mépris. Il est le seul des auteurs anciens, dit Eloy (loc. cit., t. I, p. 72), qui ait donné la description des instruments de chirurgie et parlé de l'usage qu'il convient d'en faire à chaque opération. Il ne se borne point au manuel, il pousse son attention plus loin, car il avertit du danger auquel on est exposé en opérant. Toutes les fois qu'il en prévoit quelqu'un, il en indique les causes et fait connaître les moyens qu'on doit employer pour les prévenir ou les dissiper. Tout cela lui a mérité une réputation qui est passée dans ses ouvrages ; c'est d'eux que le chirurgiens du XVI^e siècle ont tiré la plupart des choses qu'on apprécie dans leurs écrits. »

Revenons à l'intéressant récit de Franklin, et constatons en quelle estime la Faculté tenait Le Continent de Rhasès (Ar-Razi) et ses œuvres. (Page 12.) « Dès cette époque, la bibliothèque avait un règlement, qui a été retrouvé par Sabatier dans un recueil de pièces-manuscrites. Voici ce document, curieux à bien des titres :

Spectatores manu sinistra ne utantor.
Libri, suis forulis et ordinibus ne moventur.
Nemini, nisi sub chirographo mutuo, praebeantur.
Commodati, ne ultra mensem retinentur.
Integri et intaminati in suos loculos referentur.
Plures quator semel huc ne ingrediuntur
Duas ultra horas ne immorantur.
Qui libris rariores noverint, eorum titulos.
Bibliophylaci relinquuntur.

Ces précautions étaient-elles prises uniquement en vue des professeurs de l'école ? On a quelque peine à le croire. D'un autre côté il est difficile d'admettre, nous le verrons plus loin, que la Faculté ouvrit sa bibliothèque aux étudiants, et surtout qu'elle leur confia des livres. Il nous semble donc plus naturel de supposer que la petite collection était parfois déjà mise à la disposition des doctes maîtres qui enseignaient dans ce quartier.

Ces livres d'ailleurs, dons splendides accordés par des souverains ou légues par des savants, étaient considérés comme le véritable trésor de la Faculté, et c'est à eux qu'elle avait recours quand ses coffres étaient vides. Plus d'une fois, elle les engagea pour de fortes sommes ; dans les cas, par exemple, où il s'agissait d'envoyer des députés aux conciles, aux Etats-généraux. En avril 1397, le médecin Guillaume Boucher (Guillelmus Carnificis ou Boucherii), dont nous avons parlé, prêta une somme de quarante-huit livres à la Faculté, et reçut de nouveau en garantie les Concordances de Pierre de Saint-Flour et le Continens de Rhasès. La quittance délivrée à

cette occasion par le doyen Jean de Marle nous a été conservée dans un recueil manuscrit, qui se trouve aujourd'hui à la bibliothèque de l'école : Quittance du doyen de la Faculté, du dernier avril 1397, par laquelle il reconnoît avoir reçu de vénérable et discret homme M. Guillaume Carnificis, Maître ez arts et en médecine, actuellement régent, la somme de 48 francorum de auri regis, sur laquelle ledit maître a engagé 2 livres Totum Continens et les Concordances de Saint-Flour, lesquels il avoit déjà engagés... La Faculté ne put restituer ces quarante-huit francs d'or que treize ans après, en mars 1410, presque au moment de la mort de son créancier ; un autre recueil manuscrit nous en donne la preuve, et nous montre, que dans l'intervalle, sans doute pour répondre des intérêts de la somme prêtée, on avoit cette fois encore, ajouté au nantissement l'Antidotarium d'Abulcasis.

A peine rentré à la bibliothèque le Continens de Rhasès fut de nouveau donné en gage ; cette fois au doyen Jean Léger (Jeannés Levis), qui avoit avancé trente livres à la Faculté. Enfin une dizaine d'années après, ce volume fut prêté au doyen Etienne de Rouvroy, qui mourut sans l'avoir restitué. La Faculté fit des démarches, et dut, en 1446, envoyer une réclamation à Bourges, où demeuraient alors les héritiers du défunt.

Cette même année 1410, la bibliothèque s'enrichit du traité de Galien *De utilitate partium*, qui lui fut légué par Pierre d'Auxonne, médecin de Charles VI. Il exigeait dans son testament que ce volume fût confié à tous les docteurs qui voudraient en prendre copie, mais à charge par ceux-ci de dire ou de faire dire une masse de Requiem pour le repos de son âme. L'année précédente, on avoit fondé une messe du Saint-Esprit en faveur du médecin de Charles V, Evrard de Conti, qui venoit de mourir, et laissait à la Faculté quelques traités de Galien, qu'il lui avoit d'ailleurs promis depuis longtemps.

Mais si la bibliothèque acquérait des livres, elle en perdoit aussi. Deux doyens, Henri Thiboust et Pierre de Chavriac, avoient prêté de l'argent à la Faculté, qui ne savoit comment le leur rendre.

Pour s'acquitter, elle se décida, le 2 décembre 1437, à mettre en vente les œuvres de Turigianus, dont elle eut six écus d'or. Deux ans après, mourait le doyen Pierre Columbi ; il avoit emprunté à la bibliothèque des livres qui ne se retrouvèrent pas dans sa succession. Ses héritiers, il est vrai, offrirent de payer en argent la moitié de leur valeur, et la Faculté semble avoir très volontiers accepté cette transaction.

En revanche, nous trouvons deux donations à constater. Le doyen Jean Lévêque légua à l'école, en 1456, un manuscrit d'Avicenne ; et, vers 1462, Guillaume Musnier lui laissa un *Compendium medicinæ*, dont nous ignorons l'auteur.

Le nombre toujours croissant des élèves, rendit bientôt insuffisante la petite maison de la rue des Rats ; mais il fut longtemps impossible, faute de fonds suffisants, d'en acquérir une autre. Enfin, le jeudi 26 novembre 1454, sous le Décanat de M^r Denis-de-Soubsle-Four, Jacques Despars, chanoine de l'Eglise de Paris, médecin de Charles VII, et l'un des hommes les plus distingués de son temps,

convoqua solennellement la Faculté « autour de l'un des grands benoistiers » pour aviser aux moyens de créer à l'école un logis plus convenable. Despars proposait d'acquérir une nouvelle maison et d'y réserver une place pour la bibliothèque; il offrait dans ce but trois cents écus d'or, une grande partie de ses meilleurs livres (*magnam partem suorum meliorum librorum*) et même des meubles (*ustensilia*). Despars fut remercié comme il le méritait; mais bien qu'on put compter sur une faveur spéciale du roi, le moment fut jugé inopportun, à cause de la guerre alors allumée contre les Anglais. Dans une autre réunion, tenue le 20 mars 1469, l'assemblée arrêta « qu'elle achèteroit des Chartreux une vieille maison acquise par ladite Faculté longtemps auparavant : ce fut fait pour le prix de dix livres tournois de rente anuelle payable aux Chartreux ».

Despars était mort quand cette acquisition fut décidée. Il était resté jusqu'à la fin fidèle à sa première pensée; car, outre les libéralités qu'il avait faites de son vivant à la Faculté, il lui laissa par testament son célèbre commentaire sur Avicenne, formant six volumes écrits de sa main sur vélin.

La vieille maison nouvellement achetée fut démolie, et on allait commencer à en édifier une autre sur son emplacement, quand une circonstance grave vint interrompre les travaux.

Louis XI, qui, toujours tremblant pour sa vie, s'intéressait fort à la médecine, désira avoir dans sa bibliothèque les œuvres de Rhasès; on ne connaissait alors à Paris d'autre manuscrit complet de cet ouvrage que celui qui était conservé à la Bibliothèque de l'école. Le président Jean de la Driesche alla donc, au nom du roi, trouver Jean Loiseau (Joannes Avis) et le pria de confier à Sa Majesté les deux petits volumes formant le *Totum Continens Rhasis*; Louis XI s'engageait à ne les conserver que pendant le temps strictement nécessaire pour « en tirer copie ».

Cette demande émut beaucoup la Faculté; elle tint de nombreuses réunions, et finit par décider qu'elle ne prêterait son cher Rhasès que sous bonne caution, savoir : douze marcs de vaisselle d'argent, et un billet de cent écus d'or qu'un riche bourgeois, nommé Malingre, consentit à souscrire pour le roi. Une fois ces gages fournis, le volume fut remis au président de la Driesche avec la lettre suivante :

« Nostre souverain Seigneur, tant et si tres-humblement que plus pouvons, nous nous recommandons a votre bonne grace. Et vous plaise sçavoir, nostre souverain Seigneur, que le president des comtes, maistre Jehan de la Driesche nous a dit que luy avez rescript quil vous envoyast *Totum Continens Rasis* pour le faire escrire; pour ce qu'il n'en a point, sachant que nous en avons ung, nous a requis que luy, voulussions baillier.

Sire, combien que tousiours avons gardé tres-precieusement ledit livre, car c'est le plus beau et le plus singulier joyau de nostre Faculté, et ne trouveon gueres de tel; neantmoins nous qui de tout nostre cœur desirons vous complaire, et accomplir ce qu'il vous est agréable, comme tenuz sommes, avons delivre audit president ledit livre pour le faire escrire; moyennant certains gaiges de vaisselle

d'argent et autre caution quil nous baille en seureté de le nous rendre, ainsi que selon les statuz de nostre dicte Faculté faire se doit, lesquelz nous avons tous jurez aux saintes evangilés de Dieu garder et observer, ne autrement ne les pouvons avoir pour nos propres affaires.

Sire, a lonneur et louange de vous, et a laccroissement de laditte faculte de medecine, nous avons grand desir faire une escolle et une tres-belle librairie, pour exaulcer et eslever la science de medecine en cestre vostre ville de Paris plus que onques mais; comme par ledit president, auquel nous avons dit que sur cestre matière, si vistre plaisir est, serez adverti plus au long. A quoy et pour les accomplir, avons besoing et mestied de vostre tresbenigne grace, si vous supplions, sire, que icelle vous plaise nous impartir. Et a toujours nous continuerons prier Dieu pour vous et la vierge Marie, afin quelle vous doint sante, bonne vie et longue avec vray accomplissement de vos treshauts et treshnables desirs.

Escript en vostre bonne ville de Paris le XXIX^e jour de novembre.

Voz treshumbles et tresobéissans subiectz et serviteurs, les doyen, docteurs et maistre regen de la Faculté de Medecine en Luni-versité de Paris.

Au Roy nostre souverain seigneur. »

La Faculté avait donc profité de l'occasion pour apprendre au roi qu'elle était très pauvre, qu'elle avait depuis longtemps des projets d'agrandissement, et qu'une subvention serait reçue avec reconnaissance; mais Louis XI fit la sourde oreille.

A la date de cette lettre, Jean Loiseau écrivait encore sur le registre contenant les actes de son décanat : Fuit pignus Facultati statutum 12 marcarum argenti cum 20 sterlinis. una cum obligatione Malingre qui constituit se fidejussorem pro 100 scutis auri. ultra pignus, traditum.

Moins de deux mois après, le 24 janvier 1472, les œuvres de Rhasès rentraient à la bibliothèque, et la Faculté restituait les gages qu'elle avait exigés. Elle remerciait en même temps messire Jean de la Driesche de ses peines et soins, et lui rendait l'obligation notariée qu'il avait dû signer en recevant le volume.

Il semble, du reste, que le prêt des livres, même aux professeurs de l'Ecole, était alors accordé plus difficilement qu'au siècle dans le règlement que nous avons donné plus haut. En mars 1471, le doyen avait obligé, sous peine d'amende, tous les docteurs à rapporter les volumes qui leur avaient été prêtés. On en vint à demander aux emprunteurs, non seulement un reçu, mais encore un gage assez précieux pour représenter au moins la valeur du volume. Au mois d'octobre 1471, Reginald Leroi (reginaldus Regis), ayant voulu emprunter un volume d'Avicenne, sa demande fut repoussée, parce qu'il ne présentait pas en garantie un objet de prix supérieur à celui du volume, quia pignus non erat majoris valoris.

Aussitôt que la Faculté eût été remise en possession de son cher Rhasès elle reprit ses projets d'agrandissement. Sur l'emplace-

ment de la maison achetée aux Chartreux, le doyen Guillaume Bazin fit commencer de nouvelles constructions qui, jusqu'en 1477, se continuèrent « petit à petit, des bienfaits des docteurs, et aussi de l'argent qui devoit leur estre distribué pour leur assistance aux actes. » En effet, chaque bachelier, après sa réception, était tenu d'aller rendre visite aux examinateurs et aux autres maîtres régent. Dans le principe ils leurs offraient, en témoignage de reconnaissance, des épices telles que de la muscade, du gingembre, du poivre, de la canelle. Quand ces substances furent devenues communes, on les remplaça par des bourses plus ou moins garnies, qui finirent elles-mêmes par ne plus représenter qu'une somme fixe; au xvi^e iècle les bourses étaient estimées sept sols. »

Nous ne pouvons, maintenant que la Faculté l'appelle « son cher Rhasès » que nous étendre sur les écrits d'Ar-Razi.

Nous empruntons à Bouchut une longue citation. La partie déontologique de cet écrit se trouve en partie dans L'Al-Mansoury, ouvrage manuscrit de Rhasès (Al-Razi) (N^o 2866-Bibli. Nat.).

Bouchut écrit, page 340, à propos de Rhazis :

« Il a publié un livre sur les maladies des enfants, le premier de ce genre qui ait paru dans l'antiquité ; un livre sur le ver de Médine, sur le spina ventosa, qu'on n'avait pas encore décrit, et parmi une foule d'autres traités, il en est un relatif aux qualités du médecin, qu'il est juste de citer pour faire connaître la manière dont on comprenait les devoirs de la profession médicale à cette époque éloignée. Ce livre est composé de deux parties : l'une relative aux qualités du médecin qu'on doit choisir, et à qui l'on doit obéir ; l'autre pour les différentes charlataneries des imposteurs.

*Des qualités nécessaires dans le médecin que l'on choisit
pour se confier entièrement à sa conduite*

Il est d'une grande importance de considérer, en premier lieu, comment et à quoi le médecin que vous voulez choisir a employé son temps, et comment il s'est appliqué dans ses études particulières. Si l'on peut être certain qu'il a lu et examiné les livres des anciens médecins avec diligence et application, et qu'il a eu grand soin de comparer leurs ouvrages les uns avec les autres, nous pouvons avec justice concevoir une bonne opinion de lui. Si, au contraire, nous trouvons qu'il a employé la meilleure partie de son temps à tout autre chose que ce que nous venons de dire, s'il paraît se plaire avec excès à la musique, à boire et à d'autres mauvais déportements, nous ne pouvons pas estimer beaucoup ni sa personne ni son savoir. Mais s'il peut nous paraître qu'il a toujours été fort studieux et appliqué, il faudra considérer ensuite quel est son génie s'il a de l'esprit, quel en est le tour s'il a beaucoup fréquenté les personnes capables de disputer avec lui et de contredire à ses sentiments quelles raisons nous pouvons avoir de croire qu'il arrivera jamais à la capacité et aux talents nécessaires pour bien examiner, connaître et guérir les maladies.

Nous devons encore nous informer combien de temps il a passé à converser avec ces mêmes personnes que nous venons de spécifier, et si, par leur moyen, il a appris l'art de bien juger, aussi bien que celui d'apporter du soulagement à un malade. Il sera de plus fort important d'observer s'il entend bien lui-même ce qu'il a prétendu étudier ou s'il ne l'entend pas ; si nous voyons qu'il l'entende parfaitement bien, la question suivante sera de savoir s'il s'est adonné à visiter les malades

et s'il a réussi à les guérir de leurs maladies. Nous devons être certains qu'il a pratiqué dans les grandes villes fort peuplées, où il y ait, par conséquent, un grand nombre tant que de malades que de médecins, et si nous trouvons, après nous être informés de ces deux circonstances en particulier qu'il a, à cet égard, toutes les qualités requises, nous pouvons avec sûreté dire qu'il est habile médecin, et le préférer à tous les autres. Mais s'il arrivait qu'on trouvât qu'il lui manque l'une de ces deux dernières qualités, il serait à souhaiter que ce soit plutôt celle qui regarde la pratique de son art (je ne dis pas néanmoins qu'il l'ignore absolument et qu'il n'en sache pas du moins quelque chose) que s'il ne savait rien du tout de ce qu'ont dit ou écrit les anciens. Car un homme qui est bien versé dans leurs ouvrages, et qui les a bien étudiés et bien digérés, peut aisément parvenir, avec l'aide d'un peu de pratique où d'autres qui ignorent absolument ce genre de littérature ne parviendront jamais. Je veux dire ceux qui ont peu de fonds d'eux-mêmes, et qui doivent tout ce qu'ils savent aux longues conversations qu'ils ont eues avec des gens qui ont pratiqué dans des lieux où il y a des médecins et des malades en abondance. Mais si quelque écolier prétendant savoir quelque chose se donne pour un maître, quoiqu'il ne sache rien, ou s'il n'a seulement que quelque petit commencement, quelque ébauche de science, s'il entend peu ce qu'il lit, ou du moins s'il n'a pas encore l'usage et le jugement que demande sa profession, on ne doit nullement se fier à lui, ni se reposer aucunement sur ses talents. Il n'y a pas même d'apparence qu'il y devienne jamais fort habile, car il est impossible qu'un homme, quand même il vivrait longtemps, arrive jamais à la perfection dans une science comme est la médecine, aussi difficile qu'elle est importante, à moins qu'il ne marche constamment sur les pas des anciens, tant l'étendue de cette science passe de loin les bornes de la vie humaine. Ce n'est pas seulement ici une vérité à l'égard de la médecine, c'en est une aussi à l'égard d'un grand nombre d'autres auxquelles on s'applique pour en faire sa profession. Les auteurs qui ont perfectionné cet art ne sont pas en si petit nombre qu'on puisse bien les étudier et les entendre en peu d'années. Mille peut-être y ont travaillé pendant mille ans. Un homme qui les étudie avec soin et application fera par leur moyen autant de découvertes, dans la courte période de sa vie, que s'il avait vécu mille ans à l'étude de la médecine. Mais si l'on vient une fois à négliger la lecture ou l'étude des anciens auteurs, que peut une personne seule espérer de faire ? Quelque qu'ils soient ses talents, son génie, sa capacité, quelque supériorité qu'il ait à tous ces égards par-dessus tous les autres hommes, quelle proportion peut-il y avoir de tout de ce qu'il est capable de faire tout seul et ces trésors immenses que nous avons dans les anciens ? En un mot, un homme qui ne lit point les ouvrages des savants médecins de l'antiquité, et qui ne connaît pas du moins en partie la nature des maladies, ou par ignorance, ou par méprise, parce qu'il ne sera pas capable d'en juger, n'en ayant eu aucune connaissance auparavant.

Des imposteurs ou charlatans

Il y a tant de ces petits artifices avec lesquels les charlatans ou médecins prétendus en imposent aux personnes crédules, qu'un livre entier, si j'avais dessein d'en faire un exprès, ne suffirait pas même à les comprendre tous. Mais rien n'égale leur impudence et leur effronterie si ce n'est la criminelle certitude où ils sont qu'ils tourmentent les gens, et leur causent de cruelles douleurs dans leurs derniers moments, sans aucune apparence de raison. Tantôt il y en aura qui se vanteront de pouvoir guérir l'épilepsie, et qui feront pour cela une ouverture au derrière de la tête en forme de croix ; puis ils prétendront avoir tiré de la plaie quelque chose qu'ils avaient tenu caché jusque-là dans leur main. D'autres vous diront qu'ils peuvent tirer des serpents et des lézards du nez de leurs malades, et ils feront semblant d'en venir à bout

en mettant dans les narines la pointe d'un instrument de fer qu'ils y tournent jusqu'à blesser exprès cette partie et en tirer du sang ; puis ils montreront une espèce de petit animal artificiel qu'ils ont fait eux-mêmes auparavant avec de la substance de foie, etc. Il y en a qui se vantent de pouvoir ôter des yeux ces petites taches blanches qui y croissent parfois ; mais avant d'introduire leur instrument dans l'œil, ils y placent avec adresse un petit morceau de quelque chiffon de linge bien blanc, et puis ils prétendent en l'ôtant avec leur instrument que c'est là la petite tache blanche qu'ils en viennent d'ôter. Il y en a qui entreprennent de tirer de l'eau de l'oreille en la suçant. Mais que font-ils ? Ils ont dans leur bouche un petit tuyau plein d'eau ; ils laissent couler cette eau dans l'oreille par un des bouts de ce tuyau ; puis l'attirant par l'autre, ils la rejettent après devant la compagnie, prétendant l'avoir tiré de l'oreille. D'autres prétendent tirer de la même manière des vers qu'ils disent qui croissent ou dans l'oreille ou à la racine des dents. D'autres vous tireront, disent-ils des grenouilles que vous avez dessous la langue ; ils font une incision dans cet endroit, y forent un de ces animaux encore fort petit, et l'en tirent ensuite fort aisément. Que dirai-je de plus ? Il n'y a pas jusqu'à des os que ces charlatans ne forent dans les plaies et dans les ulcères ; et puis, après les y avoir laissé quelque temps, il les en retirent enfin comme s'ils étaient venus là d'eux-mêmes. Les uns prétendent tailler un malade de la pierre : ils font l'opération, ont une pierre dans leur main qu'ils montrent ensuite, et ne manquent pas de dire qu'il y en avait deux dans la vessie, afin qu'on croie qu'ils en ont tiré celle-là. Quelquefois ils introduisent la sonde dans la plaie ; mais n'étant que des ignorants sans principes et sans règles, ils ne peuvent même pas par là distinguer s'il y a une pierre ou s'il n'y en a point, et à tout hasard montrent celle qu'ils avaient toute prête pour dire qu'ils l'ont enfin tirée. Les autres font une incision au fondement pour guérir, disent-ils, les hémorrhoides, et à force de recommencer cette ridicule opération, causent à la partie une fistule ou un ulcère dont il n'y avait pas auparavant la moindre apparence. Quelques-uns vous disent qu'ils tireront du flegme ou de la matière visqueuse ressemblant à du verre, tant de la verge que de toute autre partie du corps ; mais ils se contentent de faire sortir de l'eau qu'ils ont mis auparavant dans leur bouche. On en voit qui prétendent pouvoir ramasser toutes les humeurs qui sont répandues dans tout le corps et les rassembler toutes dans un même endroit en frottant seulement cet endroit avec du jus de cerises d'hiver, qui cause une inflammation subite, et ils demandent ensuite qu'on les récompense comme s'ils avaient en effet guéri la maladie. Après cela ils frottent l'endroit avec de l'huile, et la douleur se dissipe en un moment. Il y en a d'autres qui font accroire à leurs malades qu'ils ont avalé du verre, et prenant une plume qu'ils enfonce dans le gosier, ils les excitent à vomir, ce qui leur fait rejeter la drogue qu'ils leur avaient eux-mêmes fait avaler par le moyen de cette plume. C'est ainsi que ces imposteurs tirent dehors bien des choses qu'ils ont eu l'adresse d'introduire dans les endroits dont ils les font sortir, non sans danger d'exposer très souvent leurs malades à des accidents beaucoup plus funestes que ceux pour lesquels on les a appelés, et qui finissent enfin par la mort de ces personnes trop crédules. Ces imposteurs ne passeraient pas si aisément qu'ils font lorsqu'ils ont affaire à des personnes d'esprit et de jugement, si ce n'était que ces mêmes personnes ne s'imaginent pas qu'on les veuille tromper, et ne doutent nullement de l'habileté de ceux qu'ils emploient. Mais enfin il arrive qu'on les soupçonne et qu'on examine de plus près leurs opérations prétendues, et alors toute l'imposture se découvre. On ne doit jamais, si l'on est sage, hasarder sa vie à si bon marché, en se confiant à de semblables charlatans, ni prendre aucun de leurs prétendus remèdes, qui ont été si funestes à tant de personnes si faciles à tromper.

A Bouchut de conclure :

« Ne croirait-on pas, en lisant ces lignes, se trouver en plein XIX^e siècle vis-à-vis de cette plaie honteuse du charlatanisme qui déshonore notre profession, et qu'on n'a pas encore pu guérir. C'était alors comme à présent, et comme dans l'antiquité grecque. C'était, comme ce sera toujours, un vice de l'humanité en tant qu'humanité, plutôt qu'un vice inhérent à la profession. »

Nous venons d'avoir Rhasès le déontologue, voyons Rhasès le clinicien et le praticien dans la description de la petite vérole. Bouchut écrit, page 347 :

« Là, le praticien émérite se révèle tout entier et il n'y a rien à reprendre dans ses observations. Deux de ses propositions vont justifier notre jugement.

La petite vérole, dont les pustules sont blanches, grosses, discrètes, en petit nombre, dont l'éruption se fait promptement et facilement, sans une chaleur excessive ni une fièvre trop considérable, sans de grandes inquiétudes ni de grandes anxiétés, et de manière que tous ces symptômes diminuent à mesure qu'elles sortent et cessent entièrement après leur sortie complète ; cette petite vérole, dis-je est bénigne et l'on en guérit facilement. Les moins dangereuses après celle-ci sont celles où les pustules sont blanches et grosses, quoique nombreuses et cohérentes, pourvu toutefois qu'elles sortent facilement et que l'éruption diminue l'ardeur de la fièvre et l'inquiétude du malade.

Il y a une sorte de pustules qui, quoique blanches et grosses, sont néanmoins mortelles : ce sont celles qui sont confluentes et qui s'étendent de manière que plusieurs d'elles communiquent ensemble, et occupent un très grand espace, ou bien celles qui forment des cercles fort étendus et qui ont une couleur de graisse. »

A Bouchut de conclure :

« Rien n'est plus vrai que cet aphorisme, toutes les fois que j'ai vu les pustules d'un varioleux s'aplatir et prendre l'aspect graisseux ou plâtré, la mort en a été la conséquence. »

Revenons à Franklin. Nous allons constater que d'autres médecins arabes du XI^e siècle figurent à l'Ecole de Paris vers la fin du XV^e siècle. Franklin écrit, page 27 : « Les donations de livres continuaient, mais fort lentement. En septembre 1472, Charles de Mauregard légua à la Faculté un commentaire sur l'« ars parva » de Galien, et les régents votaient des remerciements à sa veuve et à ses exécuteurs testamentaires. Durant les treize années suivantes, nous ne trouvons aucune libéralité de ce genre à mentionner, cependant, dans l'inventaire qui fut dressé en 1485, pour le décanat de Richard Hêlain, on voit figurer, outre les ouvrages que nous avons déjà énumérés, six sermons très richement ornés, et deux volumes des fameux Commentaires qui nous ont conservé l'histoire de la Faculté. En 1491, Regnier Hannegrève ou Lanegrève, légua encore à l'école deux beaux manuscrits sur vélin, enluminés et bien reliés ; l'un contenait un traité intitulé Alexander Iarpos, l'autre, « le Colliget d'Averroës ». Enfin, en 1500, le doyen Guillaume Bazin lui donna le seul ouvrage connu du médecin arabe Avenzoar. »

Ibn-Zouhre ou Avenzoar est fils et petit-fils de médecin. Les Avenzoar sont les Bactichou de l'Espagne arabe. Il y a lieu de croire

que ce livre mentionné par Franklin ne soit que le « Taïssir », chef-d'œuvre d'Ibn-Zouhre.

Voici ce que Leclerc nous apprend à propos de la traduction de ce livre : « Patavimus et le Taïssir d'Avenzoar » (473-2). Le nom de ce traducteur n'a pas toujours été donné sous cette forme. On a décrit Pataviuns et Paravicini. Selon toute probabilité, ce nom n'est qu'un surnom du traducteur, né sans doute à Padoue, qui fut un centre d'études arabes. Comme tant d'auteurs de ses émules, il ne nous est connu que par ses écrits. Il fut aidé dans son œuvre par un Juif du nom de Jacob, nom qui fut porté par bien des Juifs du Moyen-Age, écrivains ou traducteurs de l'arabe. Bien que la mention n'en soit pas donnée, il ressort de l'inspection de cette traduction qu'elle fut faite d'après l'hébreu. Jacob traduisait en langue vulgaire, sans doute en italien, et Patavinus rendait en latin : collaboration dont nous avons à signaler tant d'exemples. Tel est du reste l'explicite de l'édition donnée par les Juntas à Venise en 1584. »

(Page 474). Il est encore une traduction du « Taïssir » dont nous parlerons ici. Elle est de Campanus, à qui on attribue à tort d'autres traductions notamment celle de l'Euclide. Le numéro 6984 en contient un exemplaire. Dans son prologue, le traducteur expose comment il quitta les ténèbres du Judaïsme pour les splendeurs sereines du catholicisme, comment il se livra à l'étude des littérateurs hébraïque et latine, et comment il s'est décidé à traduire le « Taïssir » d'après la recommandation d'un archevêque. »

Écoutez ce que Bouchut nous apprend sur Avenzor même (Ibn-Zouhr), page 355 : « Avenzoar, dont l'ouvrage intitulé « Thaïsser » compendium » est analysé longuement par J. Freind, s'est beaucoup occupé d'ostéologie pour traiter convenablement les luxations et les fractures. Il a ouvert un certain nombre de cadavres, et c'est ainsi qu'il est arrivé à indiquer l'anatomie pathologique des abcès du médiastin, de la péricardite, de l'hydropisie du péricarde, et des concrétions cardiaques fibrineuses, qu'il appelle polypes du cœur (J. Freind. loc. cit., 2^e partie, pages 42, 46 et 47). Il s'est occupé de la dysphagie, pour laquelle il conseille l'usage de lavements nourrissants auxquels il attache une grande importance, sans savoir qui si les lavements nourrissent, c'est que le gros intestin a aussi ses chylofères (J. Freind. loc. cit., 2^e partie, page 53). On lui doit aussi des remarques sur la sensibilité des os et des dents, fait jusqu'alors contesté ; sur la phthisie que produit l'ulcération de l'estomac ; sur une maladie causée par des excroissances de l'estomac ; sur l'angine produite par la paralysie de l'œsophage ; sur l'aphonie ; enfin, sur le trepan, sur les calculs urinaires et sur différentes parties importantes de la chirurgie. »

Nous ajoutons à l'intéressante note de Bouchut, le passage suivant emprunté à M. Guiart, professeur à la Faculté de Médecine de Lyon.

En faisant l'histoire de la gale, M. Guiard écrit dans son précis de parasitologie 1910, page 501 : « Mais ce sont surtout les médecins arabes qui l'ont fait connaître. Ils montrèrent que c'est

une maladie contagieuse siégeant de préférence aux extrémités supérieures, surtout entre les doigts et c'est Avenzoar (xii^e siècle) qui semble avoir découvert la parasite. « Les Syrons, dit-il, nommés en arabe assolat et assoab sont des petits poux, quand ils rampent sous la peau des mains, des cuisses et des pieds, qui en sortent vivants, quand on écorche la peau et qui ont si petits que l'œil peut à peine les apercevoir. »

Maintenant que nous connaissons un par un, les ouvrages arabes de la bibliothèque de la Faculté de Paris, ces ouvrages qui ont été enseignés et commentés pendant plusieurs siècles, écoutons le récit pathétique de Franklin à propos de ces mêmes livres, page 28.

Mais déjà la petite collection avait tenté la cupidité des voleurs. Un des régents avait pour domestique un sieur Philibert qui s'introduisit dans la bibliothèque et y déroba plusieurs volumes, dont deux seulement purent être aussitôt recouvrés. Le coupable fût arrêté et mis en prison pour trois mois. La Faculté dut prendre des mesures sévères, et sans écouter aucune réclamation, ferma momentanément la bibliothèque. En même temps, le doyen Richard Hêlain donna deux écus d'or pour acheter des chaînes de fer destinées à attacher les livres sur les tables. Ces chaînes étaient encore réservées à l'école de médecine en 1770 ; elles ont disparu depuis, avec tant d'autres précieux souvenirs de cette époque.

Cependant la confiance tardait à renaître, et les donations, les legs de livres devenaient de plus en plus rares. La Faculté y suppléa en achetant de ses deniers quelques volumes. En janvier 1526, elle acquit ainsi les œuvres de Galien et en décembre 1527 celles d'Hippocrate. Vingt ans après, Jean Desjardins Joannes de Hortis ou Hortensis) donna à la bibliothèque un aurt volume de Galien. Mais de nouvelles soustractions eurent certainement lieu vers 1555, car à cette date on reprocha au doyen son incurie, on l'invita à veiller désormais plus soigneusement sur la conservation de la bibliothèque et à faire rédiger un catalogue des volumes qui restaient. Ce travail fut-il exécuté ? Cela est douteux. Près de dix ans plus tard, en mars 1564, nous voyons encore la Faculté désigner des commissaires pour s'occuper d'un catalogue général et en même temps pour y réclamer deux volumes précédemment empruntés par le doyen Jacques Hollier, qui était mort depuis deux ans.

Les pertes qu'avaient subies la collection semblent avoir produit un découragement général. Les seuls témoignages que nous rencontrons à partir de ce moment nous montrent la bibliothèque comme bien déchue et à peu près abandonnée. Le P. Jacob disait d'elle en 1642 : « Il n'en reste à présent que la mémoire dans les auteurs. » Un Guide de 1716 confirme encore cette assertion : « On voyait autrefois, dit-il, aux écoles de médecine, une bibliothèque assez curieuse, parce qu'elle contenait des livres sur des matières singulières, joint aux manuscrits dont elle étoit fournie.

Enfin Bourru, dans la préface du catalogue qu'il rédigea plus tard, regrette les beaux manuscrits qui ont disparu de la bibliothèque et la splendeur dont, dit-il, on peut à peine retrouver les vestiges ; il déplore l'état d'abandon dans lequel on l'avait laissée, et qu'il n'hésite pas à attribuer autant à l'incurie des doyens qu'aux larcins commis du dehors.

La Faculté songeait d'ailleurs bien plus alors à augmenter ses bâtiments qu'à conserver sa bibliothèque. En 1519, elle était devenue propriétaire d'une grande maison voisine, « où pendoit pour enseigne les Trois Roys ». Dix ans après elle faisait élever de trois pieds la salle qu'occupait la bibliothèque, et y installait sa chapelle ; les commentateurs ne songent même pas à dire dans quel endroit les livres furent alors transportés.

En 1568, la Faculté acheta une autre maison donnant sur la rue des Rats, et qui était appelée la maison du soufflet ; on l'abattit, et sur son emplacement fut organisé un petit jardin botanique. Quarante ans plus tard, l'école acquit encore, mais cette fois au coins de la rue du Fouarre, « une maison où souloit pendre comme enseigne l'image Sainte Catherine, avec une grande mesure pour y bastir un magnifique theatre anathomique ». Celui-ci tombait en ruine dès 1678 ; il fut alors restauré de fond en comble, ainsi que les autres bâtiments de la Faculté, grâce à la générosité du chanoine Michel le Masle, abbé Desroches, qui plus tard laissa toute sa bibliothèque à la Sorbonne. Cet amphithéâtre ne dura guère que quatre-vingts ans ; on le démolit en 1744 et on en construisit un autre, tout à fait monumental, au coin de la rue de la Bucherie, et de celle des Rats. Ce dernier, devenu propriété nationale pendant la Révolution, fut vendu le 28 décembre 1810. Il a subi depuis lors d'étranges transformations.

Sur la rue de l'Hôtel-Colbert, qui a remplacé la rue des Rats, on a percé dans l'amphithéâtre une porte qui sert aujourd'hui d'entrée à un estaminet, dont l'unique salle est naturellement de forme à peu près ronde ; deux billards y sont établis. Au-dessous, dans les caves voûtées, se trouve un marchand de vins. Tout le reste de l'amphithéâtre a été, jusqu'aux combles, coupé par des planchers et divisé en quatre étages qui renferment de petits logements ; on arrive à ceux-ci par un étroit escalier en bois, dont la niche a été pratiquée au dehors, dans l'espace que la convexité de l'édifice laissait libre.

La façade qui donne sur la rue de la Bucherie porte le n° 13 et est occupée de haut en bas par un de ces établissements que Jacques de Vitry, au XIII^e siècle, regrettait de voir si fréquemment installés dans le voisinage des écoles. A côté, une porte cochère, également surmontée du numéro 13, donne accès dans une maison où existe un lavoir public. La cour est très étroite. A gauche, juste en face de la loge du concierge, apparaît l'entrée principale et assez élégante de l'amphithéâtre ; un peu plus bas que le fronton qui la surmonte, une longue plaque de marbre noir porte, en lettres d'or, l'inscription suivante :

Amphitheatrum

Aetate collapsum aere suo restituerunt medici parisienses

A.R.S.H. M.DCC.XLIV ? M^o Elia Col de Vilgrs Decano

La porte d'entrée des autres bâtiments de la Faculté est dans le fond de la cour, à droite de l'amphithéâtre. Les sculptures n'ont rien de remarquable, mais au-dessous de la corniche supérieure se trouve une plaque de marbre sur laquelle on lit :

*Aere D.D. Michaelis le Masle regia
sanctoribus consiliis protonotarii apos-
tolici prae centoris et canonici ecclesiae
parisiensis prioris ac domini des roches, etc.*

M. Antonio Le Moine parisino decano

Anno R.S.H. M.DC.LXXVIII

La Faculté, dit Hazon, « fit placer sur la porte intérieure des écoles un marbre qui exprimait, en lettres d'or, sa reconnaissance, avec deux figures de grandeur naturelle, qui joignaient les armes de la Faculté avec celles de l'illustre abbé » (Desroches). Ces sculptures sont aujourd'hui absolument méconnaissables. Quant aux deux inscriptions que nous venons de rapporter, et qui n'avaient pas encore été recueillies, elles sont devenues presque illisibles, et c'est à grand peine que nous avons pu déchiffrer la première. Il est indispensable de les faire promptement enlever, si l'on ne veut voir disparaître ces curieux souvenirs des anciennes écoles de médecine. Leur vraie place est au reste tout

indiquée d'avance dans la bibliothèque actuelle, qui n'a que trop besoin d'ornements de ce genre.

Retournons sur nos pas,

Les études médicales devenaient chaque jour plus régulières et plus complètes, et l'on songeait fréquemment reconstituer une bibliothèque spéciale pour la Faculté. Mais d'un côté le manque d'argent ; de l'autre l'indolence des doyens retardaient sans cesse l'exécution de ce projet. Une occasion exceptionnelle finit par se présenter.

Pierre Michon, plus connu sous le nom d'abbé Bourdelot, qui fut médecin du grand Condé, avait rassemblé une bibliothèque nombreuse. Il la laissa par testament à son neveu Pierre Bonnet Bourdelot, en exprimant le vœu qu'il la transmitt à son tour à l'école de médecine. Bonnet continua à enrichir la collection qu'il venait d'acquérir ainsi, et, en 1691, six ans seulement après la mort de son oncle, il l'offrit à la Faculté, sous la seule condition qu'elle serait ouverte tous les jendis au public.

L'école ne se prononça pas aussitôt. Elle nomma huit commissaires qui, après mûr examen, *re diligenter examinata*, déclarèrent que cette bibliothèque ne pouvait être acceptée, la Faculté n'étant pas en mesure de faire face aux frais qu'entraînerait son installation, et redoutant d'ailleurs que, si on lui voyait entreprendre de pareilles dépenses, on crût ses finances en trop bon état. La vraie raison de ces craintes n'est pas clairement exprimée dans les registres de l'école ; mais Bourru nous la fournit. La guerre que soutenait alors la France avait obéré le Trésor ; on levait des taxes un peu sur tout, et l'on n'eut pas manqué d'imposer lourdement la Faculté si on lui eut supposé des réserves.

Bourdelot comprit. Il voulut, de ses propres deniers, organiser la bibliothèque, et offrit, dans ce but, deux mille livres. Le doyen lui transmit les remerciements de la Faculté, et accepta avec reconnaissance, non toutefois sans revenir de nouveau sur le triste état où se trouvait la caisse de l'école.

Toutes ces négociations avaient employé près de deux années. Que se passa-t-il ensuite ? On ne le sait ? Le doyen regarda-t-il comme trop dangereux encore l'arrangement proposé par le donateur, et la bibliothèque ne fut-elle pas livrée ; ou bien faut-il s'en prendre à l'incroyable désordre qui régnait alors dans la Faculté ? Ce qu'il y a de sûr, c'est que, peu d'années après, il ne restait déjà plus trace de la belle bibliothèque de Bourdelot.

Malgré le peu de succès qu'avait eu cette tentative, elle fut bientôt renouvelée.

C'est à l'année 1733 que remonte en réalité l'origine de la bibliothèque actuelle de la Faculté, et c'est au savant Picoté de Belestre que revient l'honneur de cette création. Il avait réuni une collection très précieuse qu'il laissa à son ami Claude-Joseph Prévost, avocat au Parlement. Celui-ci, suivant les dernières volontés de Belestre, était tenu de donner ces livres à un des établissements d'instruction de l'Académie de Paris, afin qu'ils fussent mis à la disposition du public. Cette clause du testament était ainsi conçue : « Je lègue à mon exécuteur testamentaire, M. Prévost, avocat en Parlement, ma bibliothèque pour estre par luy établie, en mon nom, au service public dans l'Université de Paris d'où je suis docteur ; et ce, dans le lieu où il trouvera qu'on voudra la recevoir et estimera le plus convenable. » Claude Prévost s'en dessaisit aussitôt en faveur de la Faculté de médecine.

Le samedi 4 juillet 1733, tous les professeurs furent convoqués, afin de statuer sur cette donation. Claude Prévost, invité à prendre part à la réunion, renouvela son offre, et exposa les conditions dont il croyait devoir l'accompagner pour réaliser les désirs du défunt. La bibliothèque serait conservée avec soin, et installée de manière à ce que le public put en jouir ; le catalogue, qui avait déjà été dressé, serait signé par le doyen en exercice ; de plus, à la fin de chaque décanat, un récolement exact des livres aurait lieu, et décharge serait donnée par le nouveau

doyen à son prédécesseur. Ces conditions furent acceptés à l'unanimité, et des remerciements adressés à Claude Prévost au nom de la Faculté.

Huit jours après, le doyen H. Théodore Baron se rendit rue des Deux-Portes, au dernier domicile de Picoté de Belestre. En présence de deux notaires, il signa l'inventaire qui avait été dressé, et prit possession de la bibliothèque, ainsi que de cent cinquante volumes que, par l'intermédiaire de Claude Prévost, la veuve d'Amelot de Beaulieu, premier président à la Cour des aides, venait d'offrir à la Faculté. Philippe Hecquet y ajouta environ treize cents volumes, qu'il tira de sa propre bibliothèque. Mais pour que, selon le vœu exprimé par les donateurs, la nouvelle collection put être mise à la disposition du public, il fallait avant tout dresser le catalogue. Ce travail fut aussitôt entrepris par le doyen Hyacinthe-Théodore Baron; et la manière dont il fut exécuté prouve quels sentiments de gratitude l'école conservait pour Picoté de Belestre. On eut soin, en effet, de faire copier, en tête de la liste de ses livres, toutes les pièces relatives à sa libéralité. Le catalogue, rédigé par Baron, forme un volume in-folio, qui existe aujourd'hui à la bibliothèque de la Faculté.

Il est intitulé :

*Catalogus
librorum facultatis medicinae
parisiensis bibliothecam
componentium.
Ex dono et liberalitate M
Francisci Picoté de Belestre,
collegae clarissimi;
M Philippi Hecquet, antiqui
facultatis nostræ decani;
et nobilis feminæ Antoniæ
de Brion, viduæ magistri
Amelot, in senatu parisiensi
præsidis :
M. Hyacinthe Theodoro
Baron parisino, tertium
decano
anno 1733.*

Ce premier fonds s'augmenta rapidement. Le chirurgien Jacques et Michel-Louis Reneaume y ajoutèrent tous leurs livres. Ph. Hecquet, en mourant, donna encore cent volumes; et Elie Col de Vilars légua toute sa bibliothèque. Bien d'autres, dont les noms sont restés inconnus, vinrent successivement apporter leur tribut à la collection de la Faculté.

On entendait d'ailleurs cette fois la conserver intacte, et toutes les clauses imposées par P. de Belestre furent pendant longtemps très scrupuleusement observées. Voici par exemple : le modèle de la décharge que chaque doyen était tenu de remettre à son prédécesseur en entrant en exercice :

Je soussigné Louis-Claude Bourdelin, docteur régent et doyen de la Faculté de médecine en l'Université de Paris, déclare qu'au désir du décret de ladite Faculté du 4^e juillet 1733, reconnaissance ayant été par moy faite sur le présent catalogue des livres, tant de maître Picoté de Belestre que de ceux de M. Philippe Hecquet, et de Madame la présidente Amelot, lesdits livres composants quant à présent la bibliothèque de ladite Faculté de Médecine, ils se sont trouvés en nature suivant ledit catalogue reconnaissant qu'ils m'ont été délivrés par M. Michel-Louis Reneaume de la Garenne, cy devant doyen, qui en demeure quitte et déchargé, au terme du dit décret. Fait à Paris dans les écoles supérieures de la Faculté ce 15^e May 1738.

BOURDELIN, doyen

La Faculté décida encore qu'elle choisirait parmi les docteurs un bibliothécaire, qui serait élu pour deux ans seulement. Cette dernière condition paraît avoir été violée dès le principe en faveur de Jean-Louis Livin Baude de la Cloye, le premier bibliothécaire qu'ait eu la Faculté. Il se chargea d'organiser la collection, et d'en dresser un nouveau catalogue; ces différentes opérations l'occupèrent jusqu'à sa mort, arrivée le 1^{er} novembre 1748. On lit dans un passage des Commentaires, que de Cloye pro libris bibliothecæ sponsores se dederat ac fidejussorem erga Facultatem.

La nomination de Baude de la Cloye était d'ailleurs faite surtout en vue de l'avenir; car, fidèle à l'engagement qu'elle avait pris en acceptant le legs de Belestre, la Faculté avait résolu d'ouvrir promptement sa bibliothèque au public. Elle crut dès lors devoir adjoindre au bibliothécaire affectés à chacun de ces fonctionnaires; le premier dut recevoir le titre d'apparitor. Elle fixa en même temps le chiffre des émoluments affectés à chacun de ces fonctionnaires le premier dut recevoir : par an trois cents livres, et le second cinquante livres. Cette organisation subsista sans changement jusqu'en 1792.

De la Cloye, nous l'avons dit, s'était chargé de la confection d'un second catalogue complet. Ce travail fut achevé en 1745 ; il forme un volume in-folio, qui est aujourd'hui conservé à la bibliothèque Mazarine. La couverture porte ces mots :

Catalogue pour le service de la Bibliothèque publique des écoles de médecine de Paris.

Puis ont lit sur le premier feuillet de garde :

Catalogus librorum omnium in-folio, in-4, in-8, in-12 et minori forma, qui pertinent ad Bibliothecam Facultatis medicinae Parisiensis ; a M^o Joanne Ludovico Livino Baude de la Cloye, primo hujus Bibliothecae prefecto D.M.P. conscriptus, 1745.

Enfin sur la première page :

Catalogus authorum alphabeticus Librorum impressorum manuscriptorum que Bibliothecae Facultatis medicae Parisiensis, a M^o Baude de la Cloye. P.D.B. designat libros a magistra Picoté de Bellestre, doctore ejusdem Facultatis legatos. A.D., vidua Amelot. H., Hecquet. I., Jacques. R., Reneaume ; ut in catalogo a D^o Hiacintho Théodoro Baron, antiquo decano, facto reperitur.

A la fin de l'année 1745, tout était donc disposé pour recevoir le public. Les livres étaient classés de manière à ce que tout volume demandé put être aussitôt trouvé ; des trois catalogues qu'on avait l'intention de faire, l'un était terminé, les autres commencés ; le discours qui devait inaugurer la séance d'ouverture était tout prêt, et l'orateur bien disposé, parata oratio, paratus orator ; il ne manquait donc plus que l'examen et la permission de l'autorité supérieure.

Le 25 janvier 1746, sur les quatre heures, le doyen, accompagné du bibliothécaire, se rendit chez le procureur général Joly de Fleury, pour lui annoncer que la Faculté attendait ses ordres, et le prier de donner aussi promptement que possible l'autorisation nécessaire.

Il avait été arrêté que la bibliothèque serait ouverte à tous ceux qui s'y présenteraient, médecins, étudiants, lettrés, érudits, les jeudis de deux heures te demie jusqu'au soir pendant toute l'année scolaire, et que les vacances dureraient du 14 septembre au 29 juin.

C'est le 3 mars 1746 qu'eut lieu la séance d'ouverture ; le public avait été prévenu, et « dès ce premier jour, disent les commentaires, les amis de la médecine, et bien d'autres personnes, commencèrent à fréquenter notre bibliothèque naissante et à y travailler ». Cette date mémorable ne fut pas seulement inscrite dans les registres de l'école, une médaille fut frappée pour en perpétuer le souvenir ; elle portait d'un côté la tête du doyen alors en exercice, de l'autre l'inscription suivante :

BIBLIOTHECA
publici juris facta
DIE JOVIS 3 MARTII
M DCC XLVI
GUIL. JOS. de l'Épine decano

Le service de la bibliothèque continua dès lors avec une grande régularité, et chaque année, à l'issue des vacances, une affiche placardée sur les murs de l'école annonçait à tous la réouverture de la salle de travail.

Cependant la Faculté se ressouvint qu'elle avait jadis possédé une bibliothèque, peu nombreuse sans doute, car elle ne dépassa jamais trente-deux volumes, nunquam triginta duo volumina superavit, mais dont la valeur n'avait pu qu'augmenter avec le temps. Elle fit faire des recherches, et ces volumes, qu'on croyait depuis si longtemps perdus, on s'aperçut qu'ils existaient encore, en grande partie du moins.

Ces précieux restes de l'antique bibliothèque avaient résisté à bien des ennemis et étaient munis encore des chaînes de fer qui les attachaient autrefois. Dans un grenier on retrouva vingt d'entre eux, mutilés par les siècles, entamés par les souris et les vers. On les restaura le mieux possible ; ils furent placés de nouveau dans la bibliothèque, et la Faculté en inscrivit tout au long l'inventaire sur ses registres. Mais le titre manquait à plusieurs, et, comme on va le voir, il fallut pour les désigner en reproduire les premières ou les dernières lignes.

Voici cette curieuse énumération, qui ne dénote pas d'ailleurs des connaissances bien profondes en bibliographie médicale :

*Hæc est eorum qui supersunt ex
veteri bibliotheca librorum plero-
rumque manuscriptorum series.
Quos vel a titulo vel a primis
codicum verbis quando mutila
inventa fuerunt exemplaria,
indigitavimus.*

I

« Incipit liber canonis primus quem princeps Abohnay ab Avicenna de medicina edidit, translatus a magistro Girardo Cremonensi, etc. M. S. vélin, in-folio, complet.

II

Jacobi Des Parts, de Tornaco nati, expositiones primi libri canonis « Avicennæ » tertii, et primæ fen quarti. Manuscrit in-filio, 1453.

III

Turigiani de Florentia, postquam commentatoris, etc. In-folio, moitié papier moitié parchemin, mal conditionné ; finissant par ces mots : Utrum vita alicujus individui possit prolongari. Vallain.

IV

« Avicenna » latino idiomate, in cujus primo et ultimo folio se habet hæc formula : Anno Domini 1456, le 20^e septembre, undecima hora noctis obiit M^r Joannes Episcopi, et dedit hunc Avicennam Facultati medicinæ, cujus anima requiescat in pace, amen. In-folio, vélin, complet.

V

Liber in-folio, manuscriptus, in charta, cujus liber incipit hisce verbis : Capitulum primum de alopecia. Alopecia est casus capillorum cum ulceribus sive stammis. Incomplet.

VI

In-folio, in charta papiracea, manuscriptus, cujus in-folio secundo legitur in linea octava quartæ columnæ : Fen 21,3 : Dez membris generationis in mulieribus.

VII

Incipit liber canonis primus quem princeps « Abholay ab Avicenna » edidit, translatus a magistro Gerardo Cremonensi, in Toletis, de Arabico in Latinum. « Verba Abholay ab Avicenna ». Prologus.

VIII

In-folio, in charta pergamena, in cujus primo folio legitur in litteris purpureris : Incipit prologus in Tiphone medicinæ ; incomplet. Ultima verba : non subsequitur quies est malus.

IX

« Colliget Averrhois » : in-folio parchemin, cujus in-folio primo verso legitur : Caput 17, de accidentibus supervenientibus. In ultimo legitur : Explicit liber Colliget Averrhois. Amen.

X

Incipit liber isagoge, in charta pergamena.

XI

In-folio, in charta pergamena, complet, cujus prima verba : Caput primum de divisione morbi ex, etc. De distinctione febris et divisione ejus, de calore febris, etc. Ultima verba ultimi folii : Explicit compendium medicinæ.

XII

In-folio, in charta pergamena. Incipit primum folium hisce verbis : Incipit iste canon. Desinit per hæc verba : Expliciunt regimenta acutorum Ypocratis cum commento Galeni.

XIII

In-quarto, velin, sex tantum habet codices, deficiunt totidem. Post litteras rubras, scripta sunt hæc verba : Homo enim est princeps omnium animalium.

XIV

In-folio, parchemin, vingt-cinq cahiers, cujus primi codicis primum folium, numero primo obsignatum, incipit per hæc verba : in solutione humoris.

XV

In-folio, in charta pergamena, de conservenda valetudine.

XVI

Incipit liber de crisi. Incipit liber de criticis. En lettres rouges. Très incomplet. Trois cahiers en mauvais ordre. Vélin.

XVII

In-folio. Douze cahiers dépareillez en parchemin, quorum folia recta G. I. D. in litteris caeruleis, media purpurea (excepto ultimo codice.

XVIII

In-folio, petit papier. Trois cahiers in-folio, parchemin, petit modèle ; cinq cahiers.

XIX

Quatre feuillets in-folio, en parchemin : caput decimum. De sanguine in-intestinis et stomacho retento.

XX

Quatre cahiers in-folio en parchemin, quibus prima verba : Sudoer præcipue in fronte est.. capitis est quimum signum in fronte ; ultima verba : Ex molli instante.

On supposerait que la Faculté va conserver dès lors, avec un soin pieux, ces vingt volumes si pleins de souvenirs, et qui venaient d'échapper ainsi par hasard à la destruction. Il n'en fut rien. Les bibliothécaires qui se succédèrent à l'école furent tous de savants médecins, mais il ne se rencontra parmi eux ni un homme vraiment possédé par la passion des livres, ni un ami des trésors historiques. C'est en vain que vous demanderiez aujourd'hui un de ces vingt manuscrits, qui devraient être l'orgueil de la Faculté, et qui en témoignaient de son amour séculaire pour la science : aucun n'a survécu. Relégués sans doute de nouveau au fond de quelque grenier, les rats, cette fois, ont achevé leur œuvre. Ne demandez pas davantage d'anciens documents relatifs à l'école ; il ne reste pas une charte, pas une de ces pièces nombreuses que les doyens recevaient jadis dans les magna scrinia de l'établissement, et qu'ils juraient de représenter intactes. Tout est perdu, détruit, et l'histoire des origines de la Faculté eut été à peu près impossible si un remords de conscience n'avait fait rendre à l'école, au milieu du XVII^e siècle, ses Commentaires primitifs, c'est-à-dire les registres de sa vie intime, de ses recettes et de ses dépenses. Ils avaient été volés aussi, et il a fallu pour amener leur restitution le hasard d'un jubilé réveillant les scrupules d'un dévot ; encore les premiers volumes, les plus précieux, avaient-ils été anéantis déjà par les descendants du voleur.

Les anciens statuts de l'école, ceux de 1274, de 1350, de 1599 et de 1634, ne contiennent pas une seule disposition relative à la bibliothèque, le mot ne s'y trouve même point. Ces statuts furent revus et complétés en 1751, sous le décanat de H. Th. Baron, et trois articles fort sagement conçus furent alors consacrés à la bibliothèque. Le premier, confirmant une décision déjà en vigueur, arrête que le bibliothécaire sera choisi parmi les docteurs, et pour deux ans, bien que son élection doive être confirmée à la fin de la première année. En outre, chaque bibliothécaire sera désigné un an avant son entrée en fonctions. Aux termes de l'article suivant, il doit, aussitôt désigné, fréquenter la bibliothèque, examiner les livres, et étudier le catalogue. Le bibliothécaire sortant transmet les clefs et les livres à son successeur, en échange d'un reçu par lequel ce dernier déclare, après vérification, que la bibliothèque lui a été remise complète. Enfin, le bibliothécaire doit être présent les jours de séance publique, et il lui est recommandé de tenir avec le plus grand soin les catalogues au courant des acquisitions nouvelles.

A partir de cette époque, la bibliothèque de la Faculté, placée désormais au nombre de celles « où l'on se fait un plaisir de communiquer les livres aux honnêtes gens », entre dans une période régulière et calme, qui rend son histoire sans intérêt. Les bibliothécaires continuent à se succéder tous les deux ans, sans que d'ailleurs aucun nom célèbre figure parmi eux, et sans qu'aucune mesure importante soit prise sur leur initiative.

Constatons pourtant qu'en octobre 1753, la Faculté, pour assurer la conservation de la magnifique collection de thèses que possédait la bibliothèque, en interdit d'une manière absolue le prêt au dehors, et n'en autorisa même la communication qu'en présence du bibliothécaire Bourru, en constatant ce fait, termine sa phrase par une exclamation qui nous montre assez l'utilité de cette règle et nous fait regretter, comme à lui, qu'elle n'ait pas été étendue à tous les ouvrages rares ou précieux. Quelques docteurs gardaient, en effet, si longtemps les livres par eux empruntés, que le doyen fut invité, en juin 1770, à retenir leur traitement jusqu'à ce qu'ils les eussent restitués.

La Faculté avait alors deux relieurs, les sieurs Protais et Piot ; elles les occupait fort peu d'ailleurs, car, dans l'espace de dix ans, nous ne voyons appliquer aux relieurs qu'une somme de cent trente livres environ.

La bibliothèque continuait pourtant à s'enrichir. La donation la plus importante qui eut lieu durant cette période est celle de J. Cl. Adrien

Helvétius, médecin de Louis XIV et de Louis XV : il offrit tous les ouvrages de sa bibliothèque qui ne se trouvaient pas dans celle de l'école. Viennent ensuite des libéralités assez considérables dues à Jacques-Bénigne Winslow, à Jean-Baptiste-Louis Chomel, à Louis-René Marteau, qui fut bibliothécaire de la Faculté, à Jean-Baptiste Boyer, et au docteur Liger.

Edmond-Claude Bourru fut nommé bibliothécaire en 1771. Pendant l'année qui précéda son entrée en fonctions, il avait étudié avec soin la bibliothèque et dressé un catalogue très complet des ouvrages qu'elle renfermait. Ce travail, qui forme deux volumes in-folio, est aujourd'hui conservé à la bibliothèque de la Faculté ; il a pour titre : *Catalogus librorum qui in bibliotheca Facultatis saluberrimæ Pariensis asservantur. Ordine authorum alphabetico digestus, cura et studio M. Edmundi Claudii Bourru, e jusdem Bibliothecæ præfecti ; decano M. Ludovico Renato Le Thieullier. M.D.CC.LXX.* En tête du premier volume se trouve une introduction historique, à laquelle nous avons fait de fréquents emprunts.

Il y avait alors près de quatre siècles que la Faculté de médecine occupait le petit pâté de maisons compris entre les rues de la Bucherie du Fouarre et des Rats, et les bâtiments, malgré de continuelles réparations, croulaient de toutes parts. Il fallut les abandonner. La Faculté s'éloigna d'ailleurs fort peu de son berceau. Soufflot avait presque achevé, sur la place Sainte Geneviève, les nouvelles constructions destinées à l'école de droit : la Faculté de médecine alla s'établir dans le local que la Faculté de droit laissait libre. Il était situé rue Saint-Jean-de-Beauvais, petite voie étroite qui aboutissait d'un côté à la rue des Noyers et de l'autre à la rue du Puits-Certain. Précisément, en face de la porte principale de l'école, Robert et Henri Etienne avaient eu autrefois leur imprimerie, et l'on voyait encore se balancer en l'air leur fameuse enseigne, où figurait un olivier entouré de cette devise : *Noli altum sapere, sed time.*

Le 19 septembre 1775, l'affiche suivante fut apposée sur les murs de la Faculté :

« La Faculté de médecine en l'Université de Paris, étant dans l'indispensable nécessité d'abandonner ses écoles sises rue de la Bucherie, à raison de leur vétusté, avertit le public que l'ouverture de sa bibliothèque, qui, suivant l'usage, devoit se faire le jeudi après la fête de l'exaltation de la Sainte-Croix, se fera cette année dans les anciennes écoles de droit rue Saint-Jean-de-Bauvais, bâtiment qu'il a plu à sa Majesté lui accorder en attendant, et que la rentrée de la bibliothèque, ainsi que celle des écoles, sera annoncée incessamment par de nouvelles affiches.

« J. ALLEAUWE, doyen. »

L'installation définitive eut lieu en 1776, sous l'administration du bibliothécaire Jean Roy. La bibliothèque fut placée au second étage, dans deux sales situées au-dessus de la chapelle, et qui mesuraient quatre-vingt-quatorze pieds de long sur dix-huit de large.

Cette transaction ne modifia d'ailleurs en rien l'organisation de la bibliothèque qui, en 1789, était encore publique le jeudi, et aux heures que nous avons précédemment indiquées ; le traitement du bibliothécaire et les gages de l'appareilleur n'avaient pas changé non plus. Au commencement de la Révolution, la bibliothèque renfermait environ quinze mille volumes et avait pour bibliothécaire le docteur Delaplanche.

La loi du 18 août 1792 anéantit la Faculté de médecine et l'Académie de chirurgie ; celle du 4 décembre 1794 les reconstitua sous le titre d'école de santé, bientôt remplacé par la dénomination actuelle. La Faculté fut alors installée dans les beaux bâtiments qu'elle occupe

aujourd'hui et qui avant la Révolution appartenaient à l'école de chirurgie ; on y ajouta bientôt une partie du Couvent des Cordeliers, sur les ruines duquel allait s'élever l'école pratique.

L'article 6 de la loi de 1794 accordait à la Faculté un bibliothécaire qui, aux termes du décret du 23 mars, avait le titre de professeur.

La bibliothèque de l'école de chirurgie était placée dans la vaste salle qui règne sur toute la façade de l'édifice, et où se trouve aujourd'hui le musée Orfila ; elle devait son origine à la générosité de Lapeyronie, qui, en 1747, lui avait légué tous ses livres, avec un revenu suffisant pour assurer leur conservation et le traitement d'un bibliothécaire. On réunit à la bibliothèque de l'école de chirurgie les quinze mille volumes de l'ancienne Faculté de médecine, auxquels vinrent presque aussitôt s'ajouter les livres de la société royale de médecine.

Cette triple collection, désignée dès lors sous le nom de bibliothèque de la Faculté de médecine, fut, en 1800, transportée dans les salles qui l'abritent aujourd'hui. Fourcroy s'exprimait ainsi à ce sujet dans la séance d'ouverture de la Faculté : « Passerai-je sous silence l'heureux changement de la bibliothèque, resserrée, pendant les années précédentes, dans une galerie qui ne pouvait plus contenir les livres dont l'école s'enrichit sans cesse et qui ne permettait pas de les ranger méthodiquement ? Une grande salle et mieux disposée, un local plus vaste et plus tranquille, vous offrent aujourd'hui la collection la plus riche de livres de médecine ; l'ordonnance et le classement des ouvrages, si favorables aux lectures assidues, aux recherches suivies, au complément de l'étude, ajoutent maintenant un nouveau prix au riche dépôt de livres que possède notre école. Le lieu qu'elle occupait auparavant laisse maintenant à l'agrandissement des cabinets d'anatomie et de pathologie, à l'arsenal chirurgical, une enceinte continue qui permettra bientôt de vous ne offrir tout le développement, de leur donner la disposition régulière et l'arrangement méthodique nécessaires pour faire bien juger de leur richesse et bien profiter de leur ensemble. »

Voici, d'après un relevé que nous avons fait sur les Commentaires, la liste des bibliothécaires qui se sont succédés à la Faculté depuis la reconstitution de la bibliothèque :

Jean-Louis-Livin Baude de la Cloze

(1746 à 1749)

Charles Payen

(1749 à 1751)

Michel-Procope Couteaux

(1751 à 1753)

Louis-René Marteau

(1753 à 1757)

Denis-Claude Doulcet

(1757 à 1759)

Alexandre-Louis Dienert

(1759 à 1761)

Henri-Jacques Macquart

(1761 à 1763)

Hugues Capet

(1763 à 1764)

David Vasse

(1764 à 1765)

Gervaise

(1765 à 1768)

Hugues Gauthier

(1768 à 1770)

Edmond-Claude Bourru

(1771 à 1775)

Jean Roy

(1775 à 1780)

Roussel de Vauzenne
(1780 à 1781)

Leclerc
(1781 à 1783)

Dubertrand
(1783 à ...)

Appariteurs

François-Louis Lebreton
(1746 à 1764)

Gaspard-Joseph Poitevin
(1764 à 1771)

Théodore-Pierre Cruchot
(1771 à 1789)

Nous reproduisons ci-contre l'ancienne estampille de la bibliothèque.

La Faculté avait eu au paravant un ex-libris, gravé avec beaucoup de soin, mais qui paraît n'avoir été collé que sur un très petit nombre d'exemplaires ; on y voit figurer le soleil et les trois cigognes qui faisaient partie des armes de l'école, avec cette devise : *Urbi et orbi salus* ; en tête on lit ces mots : *Ex bibliotheca Facultatis medicæ Pariensis*.



La Faculté adopta ensuite une estampille ovale sans aucun ornement et qui portait seulement cette inscription ainsi disposée :

Lors de la reconstitution de l'école en 1799, on fit faire l'estampille actuelle, qui est ovale, très grande et fort laide, elle représente la tête d'Hippocrate, au-dessous de laquelle on lit : *IIIIIOXPATHE*. Elle eut d'abord pour légende les mots : *Ecole de santé de Paris, 14 frimaire an III*, qui furent peu de temps après remplacés par ceux-ci : *Faculté de médecine de Paris*.

Comme dans toutes les bibliothèques de fondation moderne qui ont pu posséder de bonne heure une marque gravée, on rencontre très rarement des inscriptions manuscrites sur les livres appartenant à la Faculté de médecine de Paris. »

Nous souhaitons, à l'exemple de Leclerc, vis-à-vis de Gérard de Crémone, que nous pourrons un jour communiquer la re-découverte de ces précieux ouvrages, d'une valeur inestimable, témoins séculaires de la part de la médecine arabe dans l'évolution de la médecine française et de l'affinité spirituelle existante entre les deux notions chevaleresques.



CONCLUSIONS



CONCLUSIONS

La médecine arabe a été le trait d'union entre la médecine grecque, héritière de la sagesse antique et la médecine moderne, issue de la Renaissance.

Pendant neuf siècles, la médecine arabe guida les pas de la médecine française.

C'est par Chartres et Reims d'abord, par l'intermédiaire de l'école de Salerne ensuite, c'est enfin par les Écoles de Paris et de Montpellier que la médecine arabe a eu sa part dominante dans l'évolution de la médecine française.

Cette dernière n'oubliera pas les éminents services que sa sœur orientale lui a rendus à travers neuf siècles.

La médecine arabe, après un sommeil de quatre siècles, attend de sa sœur occidentale le beau geste de lui venir en aide pour l'affranchir.

Déjà, à l'exemple de Gerbert et de Léon l'Africain, qui furent les intermédiaires précurseurs pour répandre la médecine arabe en France aux ^x et ^{xi}^e siècles, la France délégua en Égypte, dans la première moitié du ^{xix}^e siècle, Perron et Clot Bey pour répandre la médecine française dans l'Orient arabe tout entier.

Les résultats de l'action de ces précurseurs furent immenses dans tout l'Orient, et la médecine arabe s'élançait déjà pour reprendre sa place dans le monde.

Mais la substitution de l'anglais à l'arabe, comme langue d'enseignement en Égypte, lui porta un coup mortel et entrava le progrès de tout un peuple.

La médecine arabe du ^{xx}^e siècle attend de la médecine française l'émule de Gérard de Crémone, grand intermédiaire au ^{xii}^e siècle entre la science arabe et l'Occident.

La médecine française ne manquera pas à l'appel de sa sœur orientale avec qui elle doit collaborer en relations très cordiales.

Déjà l'école de médecin de Damas représente le prélude de cet aide scientifique qui crée les cadres indispensables à l'indépendance. Ces deux sœurs amies, emblèmes de leurs nations réciproques, également amies, auront un seul idéal, la conquête de l'humanité.

Les successeurs des deux grands amis, les illustres souverains Haroun Al Rachid et Charlemagne, trouveront de ce fait un lien nouveau pour resserrer leur amitié douze fois séculaires.

Ils collaboreront ensemble, la main dans la main. L'Orient et l'Occident ne peuvent que s'en réjouir et s'en féliciter pour le plus grand bien de la science arabe et de la science française.

Paris, le 30 mai 1922.

VU : *Le président de la thèse,*

GILBERT.

VU : *Le doyen,*

H. ROGER.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :

Le recteur de l'Académie de Paris,

P. APPEL.

Mots français
dérivés de l'arabe



MOTS FRANÇAIS DERIVES DE L'ARABE

Loin de nous l'idée de faire ici figure de philologue. C'est pour cette raison que les quelques mots que nous donnons ci-après ne seront ni analysés, ni discutés au point de vue étymologique. Le texte arabe que nous nous proposons de faire de cette thèse serait tout indiqué pour une discussion pareille.

Quelques arabisants, et non des moindres, publièrent plusieurs centaines de mots français dérivés de l'arabe. Les ouvrages de ces éminents orientalistes contiennent des chapitres spéciaux sur ce genre d'étude. Le supplément du dictionnaire Littré en contient une large part, Sédillot en donna d'autres aussi de son côté. Plusieurs auteurs suivirent l'exemple de ces deux savants.

La liste que nous avons adoptée est celle du R. P. Lammens (Beyrouth, imprimerie catholique 1890). Ces mots se répartissent comme suit :

1° Un contingent assez important dans lequel dominent les termes de navigation et des choses de la mer. Il nous semble que ces mots sont les plus anciens. Ils datent, en effet, du VIII^e et du IX^e siècles, quand les Arabes occupaient, avec le midi de la France, presque la totalité des côtes de la Méditerranée.

2° Un contingent scientifique qui se subdivise en sous-groupes :

a) Les termes cosmographiques et astronomiques qui datent du X^e siècle, période de Gerbert. Gérard de Crémone traduisit, à Tolède, douze ouvrages d'astrologie (astronomie). Ce groupe grossit donc depuis le XII^e siècle.

b) Le vocabulaire médico-pharmaceutique. Ce groupe comprend toutes les traductions depuis l'alchimie de Géber (Jabir) du VII^e siècle et de Yasid, jusqu'aux Simples d'Ibn el-Beithâr du XIII^e siècle. Les traducteurs qui enrichirent ce groupe sont les personnages de nos chapitres, Gerbert, Constantin l'Africain, Gérard de Crémone et les autres traducteurs des grands auteurs arabes.

Ces ouvrages, en effet, embrassent la médecine, la chirurgie, la pharmacie, la botanique, la chimie... Gérard traduisit trois ouvrages d'alchimie.

C'est pour cette raison que nous avons réuni ces différentes branches sous la seule dénomination : « Vocabulaire médico-pharmaceutique. » La différenciation complète est venue plus tard.

3° D'autres contingents de date récente, comme les noms de quelques tissus de provenance orientale, quelques noms ayant cours dans l'administration turque, employés en français, voilà à peu près les grands groupes de ces mots, témoins de la part de la science arabe dans la science française.

REMARQUE. — Quelques-uns de ces mots ne sont plus en usage à l'heure actuelle.



VOCABULAIRE

A

Abattre	Alchandes	Almézérion
Abdallas	Alcheiri	Almicantarat
Abencerrage	Alchimie	Almoravides
Abit	Alchimélech	Almoude, Almude
Abouburs	Alcool	Almucantarat
Abou-Hannes	Alcoran	Alphanesse
Aboukarne	Alcove	Alphanette
Aboukel	Aldébaran	Alphard
Aboukorn	Aldée	Aloës
Aboukel	Alépine	Alphénic
Abricot	Alezan	Alquifoux
Abuburs	Alfa	Altair, Atair
Abutilon	Alfange	Aludel
Achernar	Alfaquin	Alula
Achour	Alfier	Alvarde
Adagio	Algarade	Amalgame
Adargue	Algazel	Aman
Adène, Adénium	Algazelle	Amarcel
Adil, Adire	Algèbre	Amarre
Adive	Algorithme	Amblique
Affion	Alguazil	Ambre
Afrite	Alhabor	Amiral, Amirantz
Aigrefin	Alhagée	Amiratz, Amiraut
Akharnar	Alhagi	Amogabare
Alambic	Alhaiot	Anafin
Alancabuth	Alhambra	Anil, Aniline
Albacore	Alhandal	Antimoine
Albara	Alhenna	Arabi
Albatros	Alhidade	Arac, Arack
Alberge	Aliboron	Arcan
Albicare	Alicate	Ardeb
Albocorets	Alidade	Argan, Arganier
Albor	Alizari	Argousin
Albogues	Alizarine	Arquebuse
Albora	Alkanet	Arratel
Albornos, Albornoz	Alkékenge	Arrobe
Albotin	Alkéquenche	Arsenal
Album Rhazis	Alkermes	Arzegaie
Alburnos	Allah	Arzel
Alcade	Allez	Asangue
Alcali	Almade, Almadie	Aslani, Assalani
Alcana	Almageste	Assaki
Alcaron	Almagra	Assassin
Alcarraza	Almanach	Assogue
Alcarrazas	Almargen	Ataur
	Almée	Athanor
	Almène	Atlas

Atlé
Aubère
Auberge
Aubergine
Aucoton
Aucube
Aufe, Auffin, Auflin
Auge
Aumusse
Auphin
Auqueton
Avanie
Avarie
Averrhoes
Avicennière
Avives
Axirnach
Ayan
Ayuk
Azamoglan
Azadaracht
Azadirachta
Azédarac
Azédarach
Azerbe
Azérole
Azimech
Azimuth
Azoth

B

Babouche
Bagage
Bagasse
Bagatelle
Balais
Baldac, Baldach
Baldaqin
Balivern
Balle
Ballote
Balourd
Balzan
Bangue
Baphomet
Barat
Barbacane
Barbot
Barboter
Barboteur
Barbotière
Bardache
Barde
Bardeau, Bardot
Bargache

Barge
Barque
Barracan
Bassa, Bascha
Baudac
Baudequin
Baudrac
Bayad
Bazar
Bazin
Bedaine
Bédégard, Bédégard
Bédéguard
Bédouin
Béhen
Bédelgueuse
Belléric, Belliric
Ben
Benetnach
Benge, Benghe
Benni
Bérat
Berbeth
Betelgeuse
Beteigeuse
Bézestain, Bézes-
tan
Bézeztin
Bézoard
Binni
Bismuth
Blanc-Raisin
Blanc-Rasis
Bochir
Bombasin, Bom-
bazine
Bonduc
Borax
Bordat
Bosan
Bostangi
Boudjou
Bougie
Bouquelle
Bouracan
Bourache
Boutargue
Braise
Bran
Brodequin
Bulbul
Burnous
Buse
Busard
Bynni.

C

Caaba
Cabaie
Caban
Cabas
Câble
Cacis
Cadi
Cadie
Cadilesker
Cadilesquer
Cafard
Café
Cafetan
Caffar
Caftan
Caimacam
Caimacan
Cakile
Calaf
Calam
Calebasse
Calfayer
Caliau, Calloun
Calibre
Calife
Calotte
Camard
Camocan, Camocas
Camphre
Camus
Cancan
Cancanias
Candi
Cangiar
Canque
Caphar
Caquillier
Carabé
Caracole
Carafe
Caragueuz
Caramoussal
Caramoussat
Caraque
Caratch
Carmin
Caroube
Caroucene
Carouge
Carquois
Carrobe
Carthame
Carvi

Casauba
 Casba, **Casbah**
 Caserne
 Casse
 Cassis
 Cavas, **Cavass**
 Caza
 Cendal
 Cende
 Censal
 Cétérach
 Chaban
 Châble
 Chachia
 Chaféite
 Chaland
 Chalef
 Chaloupe
 Chamsin
 Chaoux
 Charabia
 Chébec
 Chébuté
 Chéchia
 Cheik, **Cheikh**
 Cheikh ul-islam
 Cheiranthé
 Cheri
 Chérif
 Chervi
 Chewai
 Chiaoux
 Chibouque
 Chiffe
 Chiffon
 Chiffre
 Chott
 Cid
 Cime
 Cimeterre
 Civette
 Cohober
 Coiffe
 Colcothar
 Coran
 Corge
 Corvée
 Corvette
 Coton
 Coufique
 Courban
 Courge
 Couscous, **Cous-**
 coussou
 Cramoisi

Cravache
 Croupe
 Cubèbe
 Cuine
 Curcuma
 Cuscute

D

Dague
 Dalle
 Damas, **Damas-**
 quette
 Dame-jeanne
 Danek, Dank
 Darcine, Darsine
 Darse
 Dauphin
 Dehab
 Degré
 Denab
 Dénébalézet
 Dénébola
 Dey
 Dinar
 Dirhem
 Divan
 Divant
 Djérid
 Djinn
 Doronic
 Douar
 Douane
 Doum, Doume
 Doura
 Dragoman, Drog-
 man
 Dubb
 Dubhé

E

Ebahir
 Eblis
 Echecs
 Elémi
 Elixir
 Emblic, Emblique
 Emir
 Enif
 Epicerie
 Epinard
 Escafe
 Escaignon
 Escarpin
 Escoffraie

Escoffier
 Estragon
 Eyalet

F

Faal
 Fabrègue
 Fagarier
 Falaque
 Falque
 Fanal
 Fanéga, Fanègue
 Fanfare
 Fanfaron
 Faquin
 Farde, Fardeau
 Farek
 Farfadet
 Fargue
 Farsanne
 Féci
 Feddan
 Fellah
 Felouque
 Fennec
 Fez
 Filali
 Firman
 Fomalhaut
 Fondic, Fondique
 Fonde
 Fondouc, Fonduc
 Fou
 Foutah
 Frise
 Futaine

G

Gabare
 Cabari, Gabarit
 Gabarot
 Gabelle
 Gache
 Gailan
 Gala
 Galanga
 Galbe
 Galée
 Galie
 Galvette
 Gamache
 Gambra
 Garance
 Garbe

Garbin
Gazel, Ghaze
Gazelle
Gemmadi
Genet
Genette
Gengéli
Gerboise
Gérid
Gholes
Gibbar
Girafe
Girbe
Goudron
Gouldran, Goul-
dron
Goultran
Goule
Goum
Goure
Grabeler
Grand raisin
Grèbe
Guider

H

Habalzélin, Hab-
zéli
Habaziz, Habelas-
sis
Hade
Habesch
Habous
Hachih
Dadji
Haïk
Haje
Hallali
Hanbalite
Hanéfitte, Hanifite
Haras
Harem
Haret
Harmal
Hasard
Hatti-chérif
Hebbe
Hégire
Helbe, Helbeh
Henné
Heyque
Hoqueton
Houka
Houle

Houri
Hulla

I et J

Iblis
Imam
Iradé
Islam
Jambette
Jaqué
Jarde
Jardon
Jarre
Jaseran
Javari
Jonque
Jubarte
Jubis
Jugeoline, Jugoline
Julep
Jupe

K

Kabyle
Kadaïf
Kafis
Kaid
Kaléan, Kalian
Kali
Kamoukas
Kandoul
Kantar
Karagouz
Kasdir
Kataïf
Kazine, Khazine
Keiri
Kermès
Khalifa
Khamsin
Khan
Khandjar, Khan-
jar
Kharadj
Kharbéga
Kibla, Kiblat
Kiosque
Kochlant

L

Laque
Laskar
Lazuli

Lebeck
Lésine
Lilas
Lime
Limon
Lisme
Looch
Luth
Lyfa

M

Macabre
Mâche
Madrague
Magalep
Magzem, Maghzen
Magzem
Mahalep
Mahari
Mahomerie
Mahomerois
Mahométan
Mahometois
Mahonne
Maidan
Malékite
Mamelouk
Mandille
Manège
Mangala
Marabotin
Marabout
Maran, Marane
Mafrace
Marcassite
Marcher
Marfil
Markab
Marmite
Marmot
Marmouset
Marquise
Maraud
Mascarade
Masque
Matamore
Mat
Matassin
Matelas
Matrace
Matraque
Matras
Maugrebin
Medjidieh
Médresseh

Mégrez
Melchites
Mélochle
Mérak
Mérimos
Mescal
Mesquin
Metel, Météfie, Mé-
thel
Mézeréon
Mézérion
Midan
Minaret
Miramolin
Mirza
Mistic, Mistique
Mobeé
Mogrebin
Moharrem
Mohatra
Moire
Moka
Molequin
Mollah
Momie
Morfil
Moringe
Mortaise
Mosch
Mosette
Mosquée
Moucharaby
Moucre, Moukre
Moussefin, Mous-
seline
Mousson
Moustapha, Musta-
pha
Mozarabe
Mozette
Mufti, Muphti
Mulâtre
Musacées
Musc
Muse
Musulman

N

Nabad
Nabathéen
Nabca
Nacaire, Naquaire
Nadir
Nafé, Naffe

Narghileh, Nar-
guilé
Natron
Nébulasit
Nems
Nénufar
Neskhi
Nichan
Nizam
Nizéré
Noria
Nuphar
Nuque

O

Ocque
Ogre
Oliban
Olinde
Omara, Omhra
Orange
Orcanète
Osmanieh
Ottoman, Otto-
mane
Ouléma, Uléma

P et Q

Pabouche, Papou-
che
Pacha
Palandrie
Papegai, Papegaut
Para
Pastèque
Patac, Patacon
Patagon
Patache
Pataque
Patar, Patard, Pa-
tart
Paturon, Potiron
Pénide
Phéci
Phegda
Poutargue
Quintal
Quirat

R

Rac
Raguahil
Raïa

Raïs
Ramadan
Ramberge
Rame
Raquette
Rasas
Ratle
Raze
Razia, Razzia
Réagal, Réalgar
Rebec
Rébi
Récamer
Récif, Ressif
Rédif
Redjeb
Régulus
Réfs
Risque
Ribes
Rigel
Riquiqui
Ripopée
Risue
Rob
Roc
Roche
Rock
Romaine
Roquer
Roupie

S

Sabot
Sacre
Safar
Saffre, Safre
Safran
Sahin
Sakieh
Salamalec
Salandre, Zalandre
Salep
Sambac
Samorin, Zamorin
Sandal
Sansal
Santal
Saphène
Sarbacane
Sarrasin
Satin
Savate
Sbirre
Scheat

Schüite
Sébeste
Sébile
Sécacul, Seccachul
Séide
Sélam, Sélan
Semoun, Simoun
Séné
Sensal
Sequín
Séraskier, Séras-
quier
Sesban, Sesbanie
Shagarag
Shead
Sheik
Sheregrig
Siroc, Siroco
Sirop
Smala
Soda
Sofa
Soldan
Solive
Sopha
Sophi
Sorbet
Souche
Sultan
Soufi
Sourate
Sucre
Sumac, Sumach
Sumbul

T

Tabaschir, Tabas-
hir
Tabaxir
Tabis
Tabour
Tabourdeur
Tabouret
Tabourin
Tagarot, Tagerot

Talc
Talisman
Talita
Tamarin
Tambour
Tandour
Tania
Tanzimat
Taraxacon, Tara-
xacum
Tarbouch
Tare
Targe, Targette
Tarjette
Targuer
Taride
Tarif
Tartane
Tartarot
Tartre
Tasse
Taude
Téréniabin
Terfez
Teskéré
Thuban
Tiber
Tibir
Timbale
Tincal, Tincar,
Tinkal
Tintenague
Tintenaque
Toman
Toque
Toufan, Typhon
Toutenague
Tringebín
Trique
Truchement
Turbith
Tuthie, Tutie

U à Z

Usnée
Vacouf, Wacouf

Vali, Wali
Validé
Valise
Varan
Vilayet
Visir, Vizir
Wadi
Waggart
Wahabite
Warance, Waran-
cho
Wéga
Yed
Zaccon, Zachum
Zacon
Zadir
Zagaie
Zahorie
Zain
Zammara
Zaouia
Zaphar
Zaptieh
Zarater
Zarca
Zarneck
Zédaron
Zédoaire
Zéen
Zekkat
Zénic
Zénith
Zerci
Zerda, Zerdo
Zérumbet, Zurem-
bet
Zibeth
Zigzag
Zilcadé
Zilhagé
Zinzolin
Zircon
Zmala
Zouave
Zouidja
Zufragar

BIBLIOGRAPHIE



BIBLIOGRAPHIE

1. Aboul-Farajal-Isphahany, auteur de Kitab-Al-Aghani (chansons) et des Epîtres médicaux. Imprimerie At-Taquaddoum, Caire (Egypte).
2. Aboul-Faraj Al-Malithi, Hist. des dynasties. Beyrouth 1890.
3. Ad-Damiri. Hist. générale.
4. Al-Maqqari. Analectes sur l'histoire et la littérature des Arabes en Espagne, publiés par Dozzy, Rugat Kruhlet et Wright. Leyde (1855-61).
5. Ali-Ibnul-Abbas. Manuscrit d'Al-Maleki.
6. Al-Warraq (Nadim). Auteur d'Al-Fihrist. Leipzig 1872.
7. Amoureux. Essai historique et littéraire sur la médecine des Arabes. Montpellier 1805.
8. Ar-Razi (Razis). Manuscrit d'Al-Mansoury. Bibl. Nat. Fonds arabe N 2866.
9. Astruc. Mémoires pour servir à l'histoire de la Faculté de médecine de Montpellier par feu Jean Astruc, médecin consultant du roi, ancien professeur à la Faculté de Montpellier, docteur régent de celle de Paris et professeur royal, revus et publiés par Lorry, docteur régent à la Faculté de Paris. Paris 1761.
10. At-Thabary. Histoire générale.
11. Avenel. Le collège des médecins de Rouen, ou document pour servir à l'histoire des institutions médicales en Normandie. Rouen 1847.
12. Babelon. Du commerce des Arabes dans le nord de l'Europe avant les Croisades (1882).
13. Bargis. Inscriptions arabes qui se voyaient autrefois dans la ville de Marseille. Nouvelles interprétations et commentaires. Paris 1889.
14. Bécavini. Dr Thèse de Paris. Ecole de Salerne et les médecins salernitains. Paris 1888.
15. Bérard (Alexandre). L'Invasion arabe dans La Bresse. La Dombes et Le Bugey. Extrait de bulletin de la Société de géographie de l'Ain, N° 1889.
16. Berthelot, Article « Gueber » de la Grande Encyclopédie.
17. Berthrand. Contributions des Arabes au progrès des sciences médicales. Paris 1883.
18. Beugny d'Hagerne (G. de). Les villes arabes de l'Espagne. Lille 1890.
19. Boissi (de). Précis de l'Histoire de l'Espagne depuis l'origine de cette puissance jusqu'en 1814 et continuation depuis 1814 jusqu'à ce jour par M. le comte de Barins. Paris 1824.
20. Bordier. Histoire des méd. de l'Ecole de Grenoble.
21. Browne (E. G.). Arabian Médecine. Cambridge 1921.
22. Bouchut. Histoire de la médecine et des doctrines médicales. Paris 1864.

23. Cardonne. Histoire de l'Afrique et de l'Espagne sous la domination des Arabes. Paris 1765.
24. Chardron (J.). Le premier pape français : Gerbert, archevêque de Reims, dans Revue de Champagne (1883).
25. Chomel. Essai historique sur la médecine en France. Paris 1762.
26. Collet. Précis de pathologie interne. Paris 1920.
27. Coyecque. Histoire de l'Hôtel-Dieu de Paris au Moyen-Age. Paris 1889.
28. Daremberg. Histoire de la médecine. Conférences au Collège de France. Paris 1847.
29. Dozzy. Recherches sur l'histoire et la littérature de l'Espagne pendant le Moyen-Age. Leyde 1860.
30. Dozzy. Histoire des musulmans d'Espagne jusqu'à la conquête de l'Andalousie par les Al-Moravides. Leyde 1861 (4 volumes).
31. Encyclopédie des sciences médicales.
32. Franklin (Alfred). Recherches sur la bibliothèque de la Faculté de médecine de Paris, d'après des documents entièrement inédits, suivis d'une notice sur les manuscrits qui y sont conservés. Paris 1864.
33. Gainet. Le voyage de Gerbert en Espagne, dans Trav. Acad. Reims 1851.
34. Geley (Léon). L'Espagne des Goths et des Arabes. Paris 1882.
35. Guiart. Précis de parasitologie. Paris 1910.
36. Hazon. Notice des hommes les plus célèbres de la Faculté de médecine en l'Université de Paris depuis 1110 jusqu'à 1750 inclusivement, extraite en plus grande partie du manuscrit du feu M. Thomas-Bernard Bertrand, communiquée par son fils, rédigée par M. Jacques-Albert Hazon, docteur régent de la même Faculté. Paris 1778.
37. Ibn-Abi-Oussaïbaah (Ouyon Al-Inbâ). Sources d'informations. Manuscrit fonds arabes, N° 1113.
38. Ibn Abdi-Rabbihy-Al-Iqdal-Farid (1312 Hég.). Caire.
39. Ibn-Al-Athir. Histoire d'Al-Kamil.
40. Ibn-Bouthlan-Daonato-II-Attiba (Caire), comment. par Zalzal.
41. Ibn-Khaldoun. Histoire générale.
42. Ibn-Khallican. Histoire biographique. Manuscrit n° 2.050.
43. Ibn-Sina (Avicenne). Quanoun (Caire). Rome 1593.
44. Ibn Tabataba. Hist. Al-Fakhri. Paris 1895.
45. Ishaq Ibn Honein. Questions (manuscrit).
46. Jabir (Guéber). Alchimie.
47. Lassalvy. Paris et Montpellier ou examen comparatif des doctrines médicales de ces deux écoles. Montpellier 1847.
48. Lebon (Gustave). La Civilisation des Arabes. Paris 1884.
49. Leclerc. Hist. de la médecine arabe (1884).
50. Lorry. Préface d'Astruc. (Voir Astruc).
51. Michaud. Biographie Universelle (1865).

52. Montfalcon. Précis d'Histoire de la médecine et de la Bibliographie médicale. Paris 1826.
53. Nahraouali. Histoire.
54. Primaudière (Elie de La). Les Arabes en Sicile et en Italie. Paris 1868.
55. Recherches critiques et historiques sur l'origine sur les divers états et sur les progrès de la chirurgie en France. Paris, Osmont (1744).
56. Renan (Ernest). Averrhoë et Averhoïsme. Paris 1869.
57. Renard (Lucien). Hist. d'Espagne. Temps primitifs. Domination carthaginoise, romaine, visigothique, arabe. Paris 1855.
58. Renzi (de). Hist. de l'Ecole de Salerne (1857).
59. Riolan. Avertissement à Renaudet (1641).
60. Sédillot. Hist. des Arabes. Paris 1854.
61. Taghri Bardi. Manuscrit n° 1774.
62. Verdun. Précis de parasitologie. Paris 1920.
63. Viardot (Louis). Essai sur l'histoire des Arabes et des Maures en Espagne (2 vol.). Paris 1833.
64. Yaqout.
65. Zaouzani. Abrégé de Kital Al-Houkama (Ibnul-Quifti). Manuscrit.

